Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Nikolaï Vassilievitch Gogol

LES VEILLÉES DU HAMEAU PRÈS DE DIKANKA

TOME II

(1832)

Table des matières

PRÉAMBULE

Voici encore un livre à votre intention, ou pour mieux dire, c'est le dernier. Je n'avais même pas envie, mais alors pas la moindre, de publier celui-ci. Vrai, un peu plus et je passerais la mesure. Je vous avoue qu'on commence déjà à se gausser de moi au hameau : « Tenez, dit-on, le bonhomme bat la campagne ; au déclin de son âge, le voilà qui trouve plaisir à des amusettes de bambin ! » C'est là parler ; il est grand temps que je prenne ma retraite. Quant à vous, chers lecteurs, vous croyez tout de bon que je feins seulement d'être un vieillard. La belle feinte ! alors qu'il ne me reste plus un chicot dans la bouche. Aujourd'hui, s'il m'échoit quelque nourriture tendre, je me débrouille encore en mâchonnant vaille que vaille ; mais pour avaler quelque chose de dur, bernique !... Me revoici donc, avec un autre petit livre à votre intention. Et maintenant, tout ce qui vous plaira, hormis vos injures. Injurier serait une piètre façon de dire adieu, d'autant plus que celui dont vous prenez congé, Dieu sait quand il vous sera donné de le revoir.

Vous entendrez dans cet opuscule des conteurs que vous ignorez presque tous, excepté peut-être bien Thomas Grigoriévitch. Quant à ce petit monsieur en surcot à pois[1] qui usait dans ses récits d'un style à ce point tarabiscoté que nombre de beaux

---

[1] Ce petit monsieur, dont Gogol s'était déjà moqué au premier volume des « Veillées », n'était nullement un personnage fictif. L'auteur visait le rédacteur en chef de la *Revue Nationale* qui s'était permis de corriger la *Veille de la Saint-Jean* destinée à paraître dans cet organe. Cet homme s'appelait Svignine, ce qui veut dire à peu près, M. du Cochon, ou du Lard. C'est pourquoi Gogol a mis dans la bouche du « petit monsieur » cette phrase, au préambule du premier volume : « Autant vaut jeter des perles aux cochons ! » *(Note des traducteurs.)*

esprits, voire des Russes, n'y entendaient goutte, il y a longtemps qu'il n'est plus des nôtres. Depuis qu'il s'est brouillé avec tout le monde, il ne montre même pas le bout du nez dans nos parages. Bon ! je ne vous ai donc pas relaté l'incident ? Alors, prêtez-moi l'oreille, car la comédie fut des plus bouffonnes.

L'an dernier, comme qui dirait au seuil de l'été – eh ! je crois bien que c'était pour la fête même de mon saint patron – des voitures m'avaient amené des gens en visite. Je dois vous confier, chers lecteurs, que mes pays, Dieu veuille les maintenir en santé, n'ont garde d'oublier le bonhomme. Cinquante ans ont déjà passé depuis que j'ai commencé à célébrer mon jour patronymique, mais vous dire au juste quel est mon âge, cela je ne le saurais, pas plus d'ailleurs que ma vieille ; dans les environs de soixante-dix ans, probablement ! Le Père Kharlampi, pope de Dikanka, lui, savait la date de ma naissance. Quel dommage qu'il soit mort, voilà déjà cinquante ans... Bref ! j'avais des gens en visite : Zakhar Kirillovitch Tchoukhopoupienko, Stépan Ivanovitch Kourotchka, Tarass Ivanovitch Smatchnienko, l'assesseur Kharlampi Kirillovitch Khlosta. *Chose* aussi s'était amené... voilà maintenant que j'oublie ses nom et prénoms... Yossip... heu... Yossip... Ah ! bon Dieu, tout Mirgorod ne connaît que lui... Tant pis, la peste soit de lui ! son nom me reviendra un autre jour. Le petit monsieur de votre connaissance avait également fait le voyage, de Poltava. Je ne cite pas Thomas Grigoriévitch qui a chez nous ses grandes et petites entrées...

À nous tous, nous avions repris nos entretiens. Il faut vous faire remarquer que jamais question futile n'est débattue sous mon toit. J'ai toujours été amateur de conversations comme il faut où l'agréable se mêle, comme on dit, à l'utile. Nous parlions de la recette pour mariner les pommes. Ma vieille était déjà partie à expliquer qu'il fallait au préalable bien laver vos fruits, les tremper ensuite dans du kwass, après quoi, on...

– Tout cela ne vous donnera rien de bon, interrompit le godelureau de Poltava, une main passée dans son caftan à pois et se pavanant à travers la chambre. Vous n'en tirerez rien ! Avant tout, il sied de saupoudrer les pommes de menthe poivrée, et ensuite de...

Pour le coup, chers lecteurs, j'en appelle à votre témoignage. Main sur la conscience, dites-moi si de votre vie vous avez ouï que l'on ait jamais saupoudré les pommes avec de la menthe poivrée ?... Il est exact qu'on y ajoute des feuilles de cassis, de l'épervière ou du trèfle. Mais de la menthe ! ! !... Non, je n'ai jamais entendu parler de ça. Aussi bien, il me semble que personne n'en remontrera à ma vieille en cette affaire. Voyons, j'en appelle à vous...

De propos délibéré, et en brave homme, j'attirai en catimini cet individu dans un coin :

– Attention, Makar Nazarovitch, de grâce, ne le rends pas ridicule devant les gens. Tu es une assez grosse légume : à ce que tu prétends, tu aurais mangé une fois à la même table que le gouverneur. Si tu lâchais quelque chose de semblable en société, voyons, tout le monde te rirait au nez...

Et maintenant, que pensez-vous qu'il ait répliqué à cela ? Pas un traître mot ! Il cracha par terre, prit son chapeau et déguerpit. S'il avait au moins dit au revoir à quelqu'un, incliné la tête vers tel ou tel ; mais non, on entendit seulement les grelots de sa voiture roulant vers la porte cochère, il s'y assit, et bon voyage !... Tant mieux d'ailleurs, nous n'avons pas besoin d'invités de son acabit. Entre nous, chers lecteurs, il n'est rien de pire ici-bas que ces aristos. Parce que son oncle fut dans le temps commissaire, il en profite pour faire la roue ?... À croire qu'un commissaire est si haut placé qu'il n'y a point au monde de rang plus insigne ; grâce au ciel, les commissaires ont aussi des supérieurs. Non et non, ces aristos ne me vont pas. Prenez

plutôt, par exemple, Thomas Grigoriévitch, pas un homme de la haute, selon toute apparence, mais que l'on jette les yeux sur lui, et une espèce de gravité illumine ses traits. Qu'il lui arrive de humer une prise de tabac, même alors on éprouve pour lui une vénération involontaire. À l'église, dès qu'il chante au chœur, il y met une onction impossible à décrire ; on jurerait qu'il va fondre des pieds à la tête !... Quant à l'autre, eh bien ! le bon Dieu le patafiole !... Il se figure que l'on ne peut se passer de ses contes, voici que nous avons pourtant ramassé de quoi bâtir un petit volume.

Je vous avais promis, si je me le rappelle, que cet opuscule comprendrait aussi une histoire de mon cru. J'aurais bien voulu en effet tenir parole, mais je me suis aperçu que pour un conte de moi, il faudrait au bas mot trois petits livres comme celui-ci. J'ai bien eu l'idée de le publier à part, mais réflexion faite, non... Car enfin, je vous connais à fond ; vous vous mettriez à rire du bonhomme. Non, à d'autres !... Et adieu ! La séparation sera longue, et peut-être bien que nous ne nous reverrons plus. La belle affaire, n'est-ce pas ? Au demeurant, peu vous importe que je disparaisse de cette terre. Un an s'écoulera, mettons deux tout au plus, et pas un de vous n'aura souvenir ou regret du vieil apiculteur.

PANKO LE ROUQUIN.

LA NUIT DE NOËL

Le dernier jour avant Noël venait de prendre fin. Une nuit claire d'hiver était née ; des astres entr'ouvraient leurs paupières ; la lune se levait au ciel, majestueuse, pour annoncer aux hommes de bonne volonté et au monde entier que chacun pouvait aller joyeusement chanter des noëls sous les fenêtres[2] et glorifier le Christ. Le gel mordait plus qu'il ne l'avait fait depuis la matinée, mais en revanche il régnait un tel silence que le crissement de la neige sous une botte s'entendait à une demi-verste. Pas une seule bande de jeunes gens ne s'était encore aventurée sous les croisées des chaumines ; seule, la lune risquait à la dérobée un regard à travers les vitres, comme pour inciter les jouvencelles en train de se parer à s'élancer au dehors sur cette neige qui craquait sous les pas. À ce moment, une fumée sortie en tourbillons d'une cheminée se forma en nuage pour monter au firmament, entraînant à sa suite une sorcière à cheval sur un balai.

---

[2] Chez nous, l'on chante sous les fenêtres à la veille de Noël des strophes que l'on appelle *koliadki*. Le maître de maison, ou la ménagère, ou enfin les gens restés au logis jettent à ces chanteurs qui une andouille, qui une miche, ou une pièce de billon, enfin chacun selon ses moyens. On prétend qu'il y a eu dans l'ancien temps un certain Koliada, idole que l'on vénérait comme une divinité et que les *koliadki* remonteraient à cette époque. Que pouvons-nous en dire ? Ce n'est pas à nous, gens de peu, de traiter ces sortes de problèmes. L'an dernier, le Père Ossip aurait bien voulu interdire ces tournées de chant de hameau en hameau, sous prétexte, selon lui, qu'en se pliant à cet usage, on sert uniquement les intérêts de Satan. Or, à dire la vérité toute crue, aucune allusion à cette ancienne idole ne se trouve dans les *koliadki*. Il n'y est question que de la naissance du Christ, et le tout finit par des souhaits de bonheur et de santé au patron, à la patronne, bref, à toute la maisonnée. *(Note de l'apiculteur.)*

Si au même instant avait glissé par là, en traîneau attelé de trois chevaux de front réquisitionnés chez des particuliers, l'assesseur au tribunal de Sorochinietz avec son bonnet bordé d'astrakan et taillé sur le patron des coiffures de uhlans, avec sa peau de mouton noir, recouverte de drap bleu, et ce fouet à tresse diaboliquement compliquée dont il encourageait son postillon, il l'aurait certainement remarquée, cette sorcière, car pas une au monde n'échappe à l'œil du susdit assesseur. Il sait sur le bout du doigt à combien de gorets se monte la portée de la truie chez telle ou telle bonne femme, combien de pièces de toile logent dans le coffre de chaque paysanne, quelles parties de sa garde-robe ou quels instruments aratoires exactement un brave homme a mis en gage le dimanche à l'auberge. Mais l'assesseur de Sorochinietz n'était point de passage ; pourquoi d'ailleurs aurait-il fourré le nez dans le secteur d'autrui ? Il avait bien assez de chats à fouetter dans son propre canton. Pendant ce temps, la sorcière poursuivait son ascension, à une telle hauteur qu'elle n'apparaissait plus que comme une tache minuscule, aperçue par éclipses, tout au fond des cieux. Mais à quelque endroit que se montrât cette tache infime, les étoiles se décrochaient de la voûte, et bientôt la sorcière en eut plein sa manche. Il n'y en avait plus que trois ou quatre dans le ciel. Et soudain, du côté opposé, surgit une seconde tache exiguë, qui grandit, s'étala, et cessa d'être une tache de rien. Même en chaussant son nez de roues empruntées, en guise de lunettes, à la calèche du commissaire, un myope n'aurait pu distinguer au juste ce que c'était. Par devant, cela ressemblait tout à fait à un Allemand[3] ; son petit museau chafouin, virant sans arrêt à droite et à gauche pour flairer tout ce qu'il rencontrait, se terminait comme chez nos cochons par une rondelle ; ses jambes étaient tellement grêles que si le maire de Yareskovo en possé-

---

[3] Chez nous, on qualifie d'*Allemand* tout homme venant d'un autre pays que le nôtre. Qu'il sorte de France, ou de Grande-Russie, ou de Suède, c'est tout un : Allemand quand même ! *(Note de Gogol.)*

dait de pareilles, il se les romprait à la première tentative pour danser la Cosaque. Mais par derrière, cela vous avait l'air d'un authentique chicanou de chef-lieu de gouvernement, en uniforme de grande tenue, car il lui pendillait une queue aussi mince et aussi longue que des basques de lévite, comme on les porte de nos jours. Grâce peut-être à la barbichette de bouc dont se parait son menton, aux menues cornes saillant sur son crâne, à ce fait aussi que des pieds à la tête il n'était guère plus blanc qu'un ramoneur, on aurait pu à l'extrême rigueur deviner qu'on n'avait affaire ni à un Allemand, ni à un chicanou de chef-lieu, mais tout simplement au diable qui ne disposait plus que de cette nuit pour courir le guilledou et finir d'enseigner aux honnêtes gens les mille et une manières de pécher. Dès le lendemain, au premier tintement de la cloche appelant à l'office du matin, il devrait galoper, sans jeter un coup d'œil en arrière, et la queue basse, pour s'enfourner en son repaire.

Cependant, le diable se coulait sournoisement tout près de la lune, et déjà il allongeait le bras pour l'attraper, mais brusquement il retira la patte en arrière, comme s'il s'était brûlé, se suça les doigts, battit un entrechat et reprit l'attaque du côté inverse ; de nouveau, il recula d'un bond et ramena sa patte. Mais en dépit de ses échecs successifs, le rusé démon ne renonçait pas à ses espiègleries. Il prit son élan et subitement empoigna l'astre à deux mains, puis avec force grimaces et soufflant dessus, il le fit sauter d'une patte dans l'autre, à la façon d'un paysan qui a saisi sans pincettes une braise pour allumer sa pipe. Finalement, il fourra prestement la lune dans sa poche et fila plus loin, comme si de rien n'était.

Personne à Dikanka ne se doutait que le diable avait dérobé la lune. Il y avait bien le scribe cantonal qui, s'en retournant à quatre pattes de l'auberge, crut s'apercevoir que la lune s'était mise de but en blanc à baller dans le ciel, et il l'avait affirmé sous serment à qui voulait bien lui prêter l'oreille au village ; mais les gens se bornaient à hocher la tête, et certains se gaussè-

rent même de lui. Mais quel motif poussait donc le diable à commettre un acte si contraire aux lois ? Eh bien ! voici. Il savait que Tchoub, Cosaque très à l'aise, était invité à manger le riz aux raisins secs chez le sacristain, et qu'à ce festin assisteraient le maire de l'endroit, plus un parent de l'hôte, chantre à la maîtrise diocésaine, un monsieur en redingote bleu foncé dont la basse-taille donnait la note la plus creuse que l'ont eût jamais ouïe ; il y aurait encore le Cosaque Svierbygouz, et quelques autres dont le nom importe peu. Il savait enfin qu'à cette table on servirait, outre le riz, de la liqueur aux épices et aux fruits, de l'eau-de-vie au safran, sans compter la mangeaille de toute espèce.

Or, pendant ce temps, la fille de Tchoub, la plus belle du village, resterait au logis et recevrait probablement la visite du forgeron, hercule d'une force peu commune, que le démon abhorrait encore plus que les sermons du prêtre Kondrat. À ses moments de loisir, le forgeron s'adonnait à la peinture, et passait pour le meilleur artiste de la contrée, à telles enseignes que le chef d'escadron de Cosaques L..., encore en vie à l'époque, l'avait convoqué tout exprès à Poltava pour peindre la palissade qui entourait sa maison. Toutes les écuelles dans lesquelles les Cosaques de Dikanka piochaient pour bâfrer leur soupe aux choux avaient passé par les mains de ce maître. Comme celui-ci était fort dévot, il exécutait assez souvent des images de saints et l'on peut admirer encore de nos jours à l'église de T... un Luc l'Évangéliste dû à son pinceau. Mais son chef-d'œuvre était une fresque brossée sur la paroi du portail de droite, à l'église locale. Il y avait représenté saint Pierre, le jour du Jugement dernier, clefs en main, et chassant de l'enfer le Malin Esprit qui, dans les affres de l'épouvante et flairant sa perte, se démenait de tous côtés, tandis que les pécheurs, jadis ses prisonniers, le rossaient et le pourchassaient à coups de fouet, de bûches et de tout ce qui leur tombait sous la main. Tout le temps que l'artiste peina sur cette œuvre et qu'il l'esquissa sur une vaste planchette, le diable s'était ingénié de toutes les façons à le contrecarrer ; tantôt il

profitait de son invisibilité pour lui pousser le coude, tantôt il puisait de la cendre dans l'âtre de la forge et la répandait sur la peinture. Cependant, malgré tout, l'œuvre fut menée à bonne fin, le panneau porté à l'église et scellé dans le mur de droite, sous le porche, mais à partir de ce jour, le diable avait juré de se venger du forgeron.

Il ne lui restait qu'une seule nuit pour vagabonder en ce bas monde, mais cette nuit-là comme les autres, il était à l'affût d'une occasion quelconque pour assouvir sur l'artisan sa vieille rancune. C'est à ces fins qu'il avait résolu de voler la lune, dans l'espoir que le bonhomme Tchoub, dont il connaissait l'indolence, balancerait longtemps avant de se décider, du moment que la maison du sacristain n'était pas tellement près de sa propre chaumière et que la route à suivre traversait des terrains vagues, longeait des moulins, le cimetière, et contournait un ravin. Par un beau clair de lune, la liqueur aux épices et l'eau-de-vie au safran pouvaient à la rigueur tenter le brave homme, mais dès qu'il ferait nuit comme dans un four, bien malin serait le quidam capable de l'amener à descendre de son poêle et à mettre le nez dehors. Or, le forgeron, brouillé depuis belle lurette avec le papa, et sachant celui-ci à la maison, ne se hasarderait à aucun prix, et quelle que fût sa vigueur, à venir voir la fille.

Ainsi, dès que le diable eut enfoui la lune au fond de sa poche, il régna une telle obscurité par tout l'univers qu'il aurait fallu ne pas être le premier venu pour trouver le chemin de l'auberge, sans parler déjà de se rendre chez le sacristain. Se voyant tout à coup plongée dans cette poix, la sorcière éjacula un petit cri. Alors, l'accostant en authentique galantin, le diable lui donna le bras et se prit à lui souffler à l'oreille ce que l'on chuchote en pareil cas à toute créature du sexe. Ah ! le monde est drôlement fait. Du premier au dernier, chaque être vivant ici-bas met tout en œuvre pour copier et singer ses semblables. À Mirgorod, il fut un temps où le juge et peut-être le maire

étaient bien les seuls à se promener l'hiver en peau de mouton recouverte de drap, et les fonctionnaires du commun la portaient simplement telle quelle. De nos jours, aussi bien l'assesseur que l'huissier se sont commandé des pelisses de drap fourrées de peaux d'agneau de Réchétilof. Il y a trois ans que le clerc de chancellerie et le scribe cantonal se sont payé du nankin bleu à soixante copecks l'aune. Le chantre s'est fait coudre pour l'été des braies de coton jaune et un gilet en poil filé à rayures. En un mot, chacun sue sang et eau pour s'évader de sa condition. Quand donc les gens en auront-ils assez de la vanité ? On peut hardiment parier que bon nombre de personnes s'étonneront de voir jusqu'au diable céder à cette faiblesse. Et le pis est qu'il se prend probablement pour un joli garçon, alors qu'à elle seule sa silhouette vous donne le haut-le-cœur. Sa gueule est l'abomination de la désolation, pour parler comme Thomas Grigoriévitch, et nonobstant il se mêle de conter fleurette. Il n'empêche qu'aux cieux comme sur terre les ténèbres étaient devenues tellement opaques qu'il n'y avait plus moyen de rien distinguer, quant aux progrès de l'intrigue nouée entre ces deux-là.

*
* *

– Alors, compère, tu n'es jamais entré dans la maison neuve du sacristain ? disait sur le seuil de son logis le Cosaque Tchoub à un long paysan efflanqué, en courte peau de mouton, et les joues mangées d'une toison ébouriffée, preuve flagrante que depuis plus de quinze jours elles n'avaient point subi le contact de ce bout de lame de faux dont les rustres se servent en général, faute de rasoir, pour se sarcler la barbe. Il y aura là-bas une fière beuverie, ajouta Tchoub, cependant qu'un rire lui fendait la bouche jusqu'aux oreilles. Pourvu au moins que nous n'arrivions pas trop tard !...

Ce disant, il arrangea la ceinture qui serrait strictement la peau de mouton sur sa carcasse, enfonça un peu plus sur son crâne le bonnet en peau de mouton, crispa le poing sur le fouet, objet de terreur et de menace pour les molosses importuns, mais levant les yeux, il s'arrêta net.

– De par tous les diables ! regarde, mais regarde donc, Panass !

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda l'autre, braquant à son tour les yeux vers la lune.

– Comment ! ce qui se passe ? mais il n'y a pas de lune.

– En voilà bien d'une autre ! Effectivement, il n'y en a pas.

– Voilà justement le chiendent qu'il n'y en ait point, grogna Tchoub devant le flegme inaltérable de son compagnon. Et c'est le cadet de tes soucis, ce me semble ?

– Hé ! qu'y puis-je, moi ?

– Et il a fallu, juste à ce moment, dit Tchoub en s'essuyant les moustaches du revers de sa manche, que je ne sais quel diable – fasse que jamais plus le chien ne tue le ver au matin avec une goutte d'eau-de-vie – se soit senti le besoin d'intervenir... Tout exprès, alors que nous étions encore à la maison, j'ai regardé par la fenêtre, la nuit était une pure merveille !... Un rayonnement, la neige resplendissait au clair de lune ! et à peine la porte franchie, crac ! à croire qu'on m'a crevé les yeux... Ah ! puisse le scélérat se rompre toutes les dents sur un croûton rassis de sarrasin !

Tchoub tempêta et se répandit en injures un bon moment encore, tout en se demandant quel parti prendre. Il grillait certes d'une mortelle envie de bavarder de mille et mille fou-

taises chez le sacristain où, sans aucun doute, devaient être déjà attablés le maire et le chantre de passage, plus le marchand de goudron Mikita qui se rendait deux fois la semaine à Poltava pour son commerce et vous lâchait de telles fariboles que les villageois se tenaient les côtes de rire. En esprit, Tchoub voyait déjà, trônant sur la table, la liqueur aux épices et aux fruits. Le tout semblait tentant bien sûr, mais cette nuit noire lui servait comme de rappel à la paresse, péché mignon du commun des Cosaques. Comme ce serait bon à cette heure de se reposer, assis à l'orientale, sur le poêle, de téter benoîtement sa pipe, et d'écouter à travers une délicieuse somnolence les noëls et refrains des garçons et filles, en bandes rieuses, sous les fenêtres ! Eût-il été seul, il aurait sans doute adopté ce dernier parti. Mais à deux maintenant, ce ne serait ni aussi ennuyeux ni aussi effrayant de s'en aller par cette obscurité, et de plus il lui répugnait tout de même de passer devant autrui pour un fainéant ou un couard.

– Ainsi, compère, pas de lune ?

– Pas de lune.

– Étrange, en vérité. Donne-moi donc une prise. Tu as un tabac rudement bon. Où te le procures-tu ?

– Rudement bon ! Qu'est-ce que tu me chantes ? répliqua Panass, en refermant sa tabatière en écorce de bouleau gravée de dessins symétriques. Il ne ferait même pas éternuer une vieille poule !

– Je me souviens, continua Tchoub toujours indécis, que le défunt aubergiste Zouzoulia m'en apporta un jour de Niéjine. Ah ! ça, c'était du tabac, et du fameux !... Alors quoi, l'ami, qu'est-ce que nous devenons ? car enfin, il fait bien noir dehors...

– Soit ! nous ferions aussi bien de rester à la maison, répondit l'autre qui mettait déjà la main sur le loquet de la porte.

Si le camarade n'avait point parlé de la sorte, Tchoub aurait probablement décidé de rentrer au logis, mais à présent quelque chose semblait l'inciter à sortir, rien que par esprit de contradiction.

– Non, non, compère, nous irons là-bas... Impossible de faire autrement... Faut y aller !

À peine achevait-il ces mots qu'il se mordait déjà les lèvres de les avoir prononcés. Cela ne lui souriait pas le moins du monde de traîner ses grègues par une telle nuit, mais il se consolait néanmoins à la pensée qu'il agissait selon son intention formelle et qu'il faisait juste le contraire de ce qu'on lui avait conseillé.

Le compère dont le visage n'exprimait pas la moindre nuance de dépit, en homme à qui il est souverainement égal de choisir entre rester à la maison et courir les chemins, jeta un regard autour de lui, se gratta le dos du manche de son fouet, et nos deux amis se mirent en route.

*
* *

Voyons maintenant ce que faisait, demeurée seule au logis, Oksana, la charmante fille de Tchoub.

Elle n'avait pas encore dix-sept ans sonnés qu'il n'était bruit que d'elle dans le monde entier, ou presque, au delà comme en deçà de Dikanka. Des foules de jeunes gens s'en allaient proclamant qu'il n'y eut jamais de fille plus avenante, et qu'il n'y en aurait jamais d'autre dans leur village. Oksana savait bien ce qu'on disait d'elle, et prêtant une oreille complaisante à

ces propos, était pétrie de caprices, comme toute jeune beauté. Si, au lieu du simple cotillon et du tablier, elle avait porté robe de dame, elle aurait découragé l'une après l'autre ses femmes de chambre. Les garçons lui couraient après par bandes, mais à bout de patience ils s'en écartaient peu à peu pour s'adresser à d'autres demoiselles moins gâtées. Le forgeron était le seul à s'entêter dans cette poursuite, quoiqu'on ne le traitât guère mieux que les autres. Après le départ du papa, Oksana passa encore bien du temps à se pomponner et à minauder devant un petit miroir au cadre d'étain, jamais lasse de s'admirer à son aise.

– Qu'est-ce qui leur a pris à tous de proclamer que je suis jolie ? disait-elle d'un air distrait et simplement histoire de s'entretenir en tête à tête avec son reflet. Ils en ont menti, je ne suis pas du tout jolie.

Mais frais, débordant de vie, ce visage si jeune que hier encore c'était celui d'une enfant, ce minois aux yeux noirs et pétillants, au sourire d'un agrément indicible et qui vous mettait le feu à l'âme, il lui suffisait de se montrer furtivement dans la glace pour prouver soudain tout le contraire.

– Mes sourcils noirs et mes yeux, continuait la jeune beauté, sans lâcher le miroir, seraient-ils donc une telle merveille qu'ils n'ont point au monde leurs pareils ? Qu'y a-t-il au fait de charmant en ce nez retroussé, en ces joues, ces lèvres ? Comme si mes tresses brunes valaient d'être admirées ! Brr ! mais la nuit elles seraient bien capables de faire peur quand, tels de longs serpents, elles se lovent autour de ma tête. Je vois bien maintenant que je ne suis pas du tout jolie...

Puis, écartant un peu plus la glace, elle s'écria tout à coup :

– Oh ! que si, je le suis !... Et combien jolie !... Une merveille !... Quelle joie n'apporterai-je point à celui dont je devien-

drai la femme ! Quelle admiration mon époux n'aura-t-il pas pour moi ! Oh ! il sera transporté de contentement, il m'embrassera à mort...

– Étrange fille ! murmurait le forgeron entré sans bruit dans la pièce, et ce n'est point la jactance qui lui manque ! Voilà une heure qu'elle reste là, se mirant sans cesse, jamais rassasiée de se contempler, et elle va même jusqu'à se vanter à haute voix...

– Eh quoi, jeunes gars, suis-je de votre rang ?... Mais regardez-moi donc quand je m'avance d'un pas souple, poursuivait la coquette. J'ai sur moi une chemise brodée de soie rouge. Et quels rubans sur ma tête ! De votre vie, vous ne verrez des galons qui aient coûté davantage. C'est mon père qui m'a acheté le tout pour que j'épouse la fine fleur des lurons de l'univers...

Puis, elle tourna la tête en souriant et... aperçut le forgeron.

Elle poussa un petit cri et se campa devant lui d'un air si sévère qu'il en eut les bras coupés.

Il serait difficile de détailler ce qu'exprimait le visage basané de la ravissante enfant ; on y lisait certes de la dureté, mais au travers on devinait une sorte de raillerie devant la gêne du soupirant, cependant qu'une rougeur imperceptible de dépit nuançait la délicatesse de ses traits. Et le tout se fondait si bien, formait une harmonie à ce point ineffable que la meilleure solution à trouver eût été de dévorer cette Oksana d'un million de baisers.

– Que viens-tu faire ici ? – telle fut son attaque. As-tu envie que l'on te jette dehors à coup de pelle à feu ? Vous êtes tous passés maîtres à vous faufiler autour de nos jupes. En un clin d'œil, vous flairez que les papas sont absents du logis. Oh ! je vous connais, messieurs !... Eh bien ! mon coffre est-il prêt ?

– Il le sera, mon petit cœur, tu l'auras après la Noël. Si tu savais combien j'ai peiné dessus ; deux nuits entières, je n'ai pas bougé de la forge. Mais aussi pas une fille de pope ne possédera une pareille caisse. Pour les ferrures, j'ai choisi un métal encore meilleur que pour le tombereau du chef d'escadron, chez qui j'ai travaillé à Poltava. Et comme il sera peint !... en vain fatiguerais-tu tes jolis pieds blancs à courir dans la région à la recherche d'une semblable merveille. Un semis de fleurs rouges et bleues sur tout le fond qui flambera comme un brasier !... Ne te fâche donc point contre moi, et accorde-moi au moins la permission de te parler et de te regarder...

– Qui te le défend ? Parle et regarde à ton aise !

Elle s'assit alors sur un banc et vérifia l'arrangement des tresses autour de sa tête. Il y eut aussi un coup d'œil pour le cou, la chemise neuve brodée de soie, et une fine expression de contentement parut sur ses lèvres, ses pommettes fraîches, et se refléta dans ses prunelles.

– Permets-moi aussi de prendre place à tes côtés.

– Assieds-toi, lui jeta Oksana, toujours avec le même sentiment de satisfaction sur les lèvres et dans le regard.

– Charmante Oksana, toi qu'on ne se lasserait jamais de contempler, laisse-moi t'embrasser, dit en s'armant de courage le forgeron qui serra contre lui la jeune fille dans l'intention de lui ravir un baiser.

Mais elle recula ses joues qui se trouvaient déjà à la portée de la bouche du galant et repoussa celui-ci d'une bourrade :

– Et quoi encore ?... Voilà, donnez-lui du miel et il emportera la cuiller par-dessus le marché ! Arrière, tu as les mains

plus dures que du fer et tu empestes la fumée. J'ai peur que tu ne m'aies toute salie avec de la suie...

Sur quoi, elle rapprocha le miroir pour mettre une dernière touche à sa toilette.

« Elle ne m'aime pas, songeait le forgeron, crête basse. Elle n'a la tête qu'aux amusettes et je reste là, planté comme un sot devant elle, sans la quitter un instant des yeux. Mais oui, je resterais ainsi un siècle rivé au sol, et des éternités je la dévorerais volontiers du regard... Étrange fille ! que ne sacrifierais-je point pour pénétrer le secret de son cœur, savoir qui elle aime. Mais quoi ! elle n'a besoin de qui que ce soit au monde. Pleine d'admiration pour sa propre personne, elle me tourmente, pauvre de moi ! Et le chagrin s'interpose entre l'univers et moi, car ma tendresse pour elle est si profonde que pas un être humain n'a connu ni ne connaîtra d'amour qui approche du mien... »

– Est-ce vrai que ta mère est sorcière ? dit soudainement Oksana en éclatant de rire.

Du coup, le forgeron crut que toute son âme riait aussi en écho. Cette gaîté sembla réveiller une allégresse dans son cœur et dans les légers battements de ses artères, et malgré tout, le dépit s'empara de lui car il ne lui était pas permis de baiser jusqu'à plus soif ce visage auquel le rire prêtait tant de charme.

– Et que m'importe ma mère ? Tu es pour moi mère et père, et tout ce qui existe ici-bas qui vaille la peine. Si l'empereur m'appelait pour me dire : « Forgeron Vakoula, demande-moi ce qu'il y a de meilleur dans mon empire et je te le donnerai. J'ordonnerai de fabriquer pour toi une forge en or et tu taperas sur l'enclume avec des marteaux d'argent... » – « Je ne désire rien, répondrais-je à Sa Majesté, ni pierres précieuses

ni forge en or, ni même ton empire, donne-moi plutôt Oksana ! »

– Ah ! voilà l'homme que tu es ! Seulement, mon père non plus n'est pas tombé de la dernière pluie !... Tu verras bien, s'il n'épouse pas ta mère ! acheva Oksana avec un sourire malicieux. Mais avec tout cela, les jeunes filles n'arrivent pas... Que signifie ? Il est grand temps d'aller chanter des noëls, je commence à m'ennuyer...

– Eh ! la peste soit de ces jeunes filles, ma jolie !

– Oh ! je ne l'entends pas ainsi. Elles traîneront sans doute des garçons à leur suite. C'est alors qu'on dansera ! Et ces histoires réjouissantes qu'ils raconteront, je crois déjà les ouïr...

– Tu te plais donc avec elles ?

– En tout cas, beaucoup plus qu'en ta compagnie... Ah ! on a frappé... Ce sont, il me semble, les filles et les gars...

« À quoi bon lanterner d'avantage ? se dit Vakoula. Elle se moque de moi et elle tient autant à ma personne qu'à un fer à cheval tout rouillé. Mais s'il en est ainsi, nul autre n'aura licence de faire des gorges chaudes sur mon compte. Que je sache à coup sûr quel est son préféré et je lui désapprendrai à... »

Un coup à la porte et le cri : « Ouvre » ! d'autant plus retentissant qu'il gelait à pierre fendre, interrompirent ses cogitations.

– Attends un peu, j'ouvrirai moi-même, dit-il en se glissant dans l'entrée, bien décidé dans son désappointement à rosser comme plâtre le premier qui lui tomberait sous la main.

*
* *

Il gelait encore plus fort et dans les hauteurs célestes il faisait si froid que le diable sautillait d'un sabot sur l'autre et soufflait au creux de ses mains pour réchauffer d'une manière quelconque ses doigts gourds. Rien de drôle à ce qu'il fût transi, celui-là qui, vingt-quatre heures d'affilée, rôde à travers les enfers où, comme on sait, la température n'est pas aussi fraîche que chez nous en hiver, dans ses domaines où, debout devant le foyer, et la toque campée sur la tête, en maître-coq tout craché, il rôtit à petit feu les pécheurs avec le même plaisir que goûte d'ordinaire une femme du commun à griller l'andouille de Noël.

La sorcière elle-même se sentit pénétrée par le froid bien qu'elle fût douillettement vêtue. Aussi, levant les deux bras en l'air et lançant une jambe en arrière, dans la posture du patineur en pleine course, elle se laissa couler à travers les airs, sans remuer une articulation, comme si elle descendait le long d'une glissoire, et s'engouffra directement dans la cheminée.

Usant du même procédé, le diable fila sur ses traces. Mais comme cet animal est plus agile que n'importe quel muscadin porteur de chausses, il n'est pas étonnant si juste à la gueule de la cheminée il s'installa à califourchon sur les épaules de sa chère et tendre, de telle façon que le couple atterrit parmi les pots à l'intérieur du vaste poêle.

La voyageuse souleva doucement le couvercle pour se rendre compte si son fils Vakoula n'avait pas invité du monde chez lui, mais voyant qu'il n'y avait rien, à part certains sacs au milieu de la chambre, elle se dégagea du poêle, ôta sa pelisse rembourrée, rajusta quelque peu toilette et coiffure, et personne dès lors n'aurait pu deviner qu'une minute auparavant elle chevauchait un balai.

La mère de Vakoula ne dépassait pas encore la quarantaine. Elle n'était ni bien ni mal ; il est d'ailleurs difficile de rester belle à cet âge. Il n'empêche qu'elle savait si bien captiver par ses charmes les Cosaques les plus gourmés qui, soit dit en passant, se souciaient fort peu de beauté, qu'elle était fréquentée à la fois par le maire, et par le sacristain Ossip Nikiforovitch – en l'absence de sa propre femme, cela va de soit –, par le Cosaque Korneï Tchoub, et par le Cosaque Kassian Svierbygouz. Il faut lui rendre cette justice qu'elle louvoyait si habilement entre tous ces galants que l'idée ne venait pas à l'un d'eux qu'il pût avoir un rival. Qu'un dévot paysan, ou bien qu'un gentilhomme – comme dit en parlant de soi tout Cosaque – se rendît le dimanche à la messe, paré de l'ample manteau à capuchon, ou bien s'il faisait trop mauvais temps, à l'auberge, comment résister à l'envie de passer chez la Solokha, pour goûter à des petits pâtés de caillebottes, trempés dans la crème aigre, et pour babiller dans la tiédeur d'une chaumière avec une commère complaisante et à la langue bien pendue ? Et le gentilhomme en question faisait tout exprès un long détour avant d'atteindre l'auberge, et c'est ce qu'il appelait : *entrer comme ça, puisque c'est sur ma route !* Et s'il arrivait à Solokha d'aller à l'église un jour de fête, vêtue à cette occasion du cotillon de laine quadrillée de couleur crue, avec devantier en nankin, et par là-dessus la jupe bleue avec des galons d'or, cousus derrière, et de se placer carrément tout près du chœur sur la droite, l'on pouvait parier d'avance que le sacristain toussoterait en louchant de ce côté, que le maire se lisserait la moustache, entortillerait autour de son oreille la mèche interminable de son toupet et murmurerait au voisin debout près de lui :

– Hé, hé, c'est une excellente femme ! une maîtresse femme !

Solokha faisait une révérence à chacun et chacun se figurait que la politesse ne s'adressait qu'à lui.

Mais quiconque enclin à se mêler des affaires d'autrui aurait à l'instant remarqué que Solokha multipliait surtout les prévenances à l'égard de Tchoub. Ce Cosaque était veuf ; huit meules de blé s'alignaient bon an mal an devant sa porte. En tout temps, deux couples de bœufs solides passaient la tête hors de l'appentis en joncs tressés pour risquer un œil dans la rue, et meuglaient à la seule vue de commère la vache, ou de Tonton le gros taureau. Un bouc barbichu grimpait sur le toit et de là chevrotait d'une voix aigre, comme un gouverneur de ville, pour narguer les dindes se pavanant dans la cour, ou bien tournait brusquement le derrière aussitôt qu'il apercevait ses ennemis, les gamins qui se moquaient de sa barbe. Les coffres de Tchoub étaient bondés de pièces de toile, de caftans et de casaquins galonnés d'or à l'ancienne mode, car sa défunte moitié avait été une coquette. En plus du pavot, des choux, des tournesols, il semait chaque année dans son potager deux sillons de tabac. Solokha estimait que ce ne serait pas mal du tout de joindre toutes ces richesses à son propre avoir et, tout en supputant d'avance quelle tournure prendrait ce ménage dès qu'elle en deviendrait la maîtresse, elle redoublait de tendres attentions envers Tchoub. Pour empêcher que son propre fils Vakoula ne parvînt de quelque façon à serrer de trop près la fille du bonhomme et ne réussît à mettre la main sur tous les biens, auquel cas il ne permettrait sans doute pas à sa mère de s'immiscer en quoi que ce fût, elle recourait au moyen familier à toutes les bonnes pièces sur le retour, et semait le plus souvent qu'elle le pouvait la discorde entre Tchoub et le forgeron. Peut-être fallait-il précisément imputer à ces astuces et à cette fourberie le fait que çà et là certaines bonnes femmes, surtout dès qu'elles avaient bu un coup de trop à quelque joyeuse assemblée, commençaient à chuchoter que la Solokha était une sorcière, et rien de plus. Elles prétendaient aussi que le gars Kyzialkoloupenko avait remarqué qu'il pendait au derrière de la mère du forgeron une queue de la longueur tout au plus d'un fuseau de bonne femme ; qu'il y avait quinze jours de cela, un jeudi, elle avait traversé la route sous la forme d'un chat noir ; qu'une fois un

porc avait fait irruption chez la femme du pope, avait poussé un cocorico, et s'était enfui après s'être coiffé de la calotte du Père Kondrat.

Il arriva qu'un beau jour, à l'instant où justement les bonnes femmes avaient mis ce sujet sur le tapis, le vacher Tymych Korostyavy vint à entrer. Il ne balança point à raconter que l'été dernier, à la veille même de la Saint-Pierre, alors qu'il s'était étendu pour faire un somme dans l'étable, avec une botte de paille sous la tête, il avait vu, mais de ses yeux vu, la sorcière en chemise et les tresses dénouées, qui se mit à traire les vaches, sans qu'il pût remuer le petit doigt, ensorcelé qu'il était, et elle lui avait enduit les lèvres d'une substance si proprement infecte qu'il n'en finit pas de cracher de toute la journée. Mais tous ces racontars ne laissaient pas d'éveiller des doutes, car seul l'assesseur de Sorochinietz a le don de dépister les sorcières. Aussi, les notables de l'endroit n'esquissaient qu'un geste de dédain quand de tels propos parvenaient à leurs oreilles.

– Elles radotent, ces garces de femelles ! répondaient-ils d'ordinaire.

Une fois hors du poêle et sa toilette rajustée, Solokha, en ménagère soigneuse qu'elle était, entreprit de faire de l'ordre et de remettre chaque chose à sa place, mais elle ne toucha pas aux sacs. Vakoula les avait amenés, c'était donc à lui d'en débarrasser la chambre. Or, au moment même où il s'engouffrait dans la cheminée, le diable s'était par hasard retourné et avait aperçu Tchoub qui, bras dessus bras dessous avec le compère se trouvait déjà à bonne distance de chez lui. En un clin d'œil, le Malin rebondit hors du poêle, se précipita pour barrer la route aux deux amis et entreprit de décoller de-ci et de-là des blocs de neige gelée. Il en résulta un chasse-neige et l'air s'emplit de flocons blancs qui, au souffle de la bourrasque, se dressaient aussi bien par devant que par derrière, menaçant de coller hermétiquement les yeux, la bouche et les oreilles des piétons. Cela fait,

le diable reprit son essor pour descendre de nouveau dans la cheminée, absolument certain que Tchoub rentrerait au logis avec le compère, y surprendrait le forgeron et le malmènerait de si verte façon que ce barbouilleur serait de longtemps dans l'impossibilité de saisir un pinceau et de peindre des caricatures outrageantes.

*

* *

De fait, à peine la tempête de neige se fut-elle levée, dès que le vent commença à le cingler droit dans les yeux, Tchoub se repentit de son obstination et, renfonçant le capuchon sur sa caboche, régala d'un chapelet d'injures choisies le diable et le compère, sans s'oublier lui-même. Au reste, ce dépit n'était qu'une feinte, car Tchoub était ravi du contre-temps. D'ici à la maison du sacristain il leur restait, à tous deux, huit fois plus de chemin à faire qu'ils n'en avaient parcouru. Ils virèrent donc de bord. Le vent leur fouaillait la nuque, mais par devant on n'y voyait goutte à travers les tourbillons de neige.

– Halte, compère ! nous nous trompons de route, je crois, hurla Tchoub, en s'écartant de quelques pas. Je ne vois pas la queue d'une maison. Mais quel sacré chasse-neige !... Fais donc un petit détour, l'ami, pour voir si tu ne tombes pas sur la bonne voie, cependant que de mon côté je chercherai par ici. Ah ! il a fallu aussi que l'enfer nous pousse à courir le guilledou par ce temps de chien. N'oublie pas de me héler si tu t'y retrouves... Pouah ! quel tas de neige Satan vient de me coller à travers les yeux !

Mais de chemin, pas la moindre trace ! Quand il se fut éloigné, Panass rôda à droite et à gauche avec ses longues bottes jusqu'à ce qu'enfin il mit le nez tout droit sur l'auberge. Cette trouvaille le réconforta à un tel point qu'il en oublia tout le reste, et secouant la neige dont il était saupoudré, il s'engouffra

dans l’entrée sans se préoccuper le moins du monde du camarade en panne au dehors. À ce moment, Tchoub crut s’y reconnaître, il s’arrêta et cria à pleine gorge, mais voyant que le compère tardait à reparaître, il décida de partir tout seul. Au bout de quelques pas, il aperçut sa maison ; des tas de neige s’amoncelaient au seuil, ainsi que sur le toit. Après avoir tapé dans ses mains tout engourdies par le froid il se mit à cogner à la porte, en criant d’un ton impératif à sa fille de lui ouvrir.

– Qu’est-ce qu’il te faut ? lui demanda sèchement le forgeron en débouchant du seuil.

Tchoub recula au son de cette voix.

« Oho ! se dit-il, ce n’est point ma maison, le forgeron n’aurait garde de se risquer chez moi. Et pourtant, en y regardant de près, ce n’est pas non plus sa chaumière à lui. À qui donc peut bien être celle-ci ? Ah ! j’y suis !... je ne la reconnaissais pas du premier coup. C’est celle du boiteux Levtchenko, récemment marié à une toute jeune personne. Sa maison est la seule à ressembler à la mienne. Je m’étonnais aussi quelque peu d’être arrivé si vite au logis. Mais bon sang ! Levtchenko se trouve présentement chez le sacristain ; j’en suis absolument sûr. Dès lors, que fabrique ici le forgeron ?... héhéhé ! il vient voir la jeune femme du boiteux... Mais oui, parfait !... j’ai tout compris maintenant... »

– Qui es-tu et qu’est-ce que tu as à fouiner devant cette porte ? demanda Vakoula d’un ton encore plus rageur et en s’avançant de quelques pas.

« Eh bien ! non ! je ne lui dirai pas qui je suis, pensait Tchoub, il serait encore capable de me rosser, j’en ai peur, le maudit bâtard ! »

Il répondit donc en contrefaisant sa voix :

– Je ne suis qu'un brave homme venu, histoire de rire, chanter des noëls sous votre fenêtre.

– Va-t'en au diable avec tes noëls, lui cria le forgeron hors de lui. Qu'as-tu à rester planté là ? Tu es sourd ? fiche-moi le camp maintenant !

De lui-même, Tchoub nourrissait cette raisonnable intention, mais cela l'ennuyait de montrer qu'il lui fallait céder aux injonctions de ce gaillard. Il semblait qu'un démon le poussait du coude et l'incitait à regimber.

– Mais au fait, toi, qu'est-ce que tu as à vociférer ? reprit-il de cette même voix contrefaite. Je tiens à chanter des noëls et je le ferai...

– Oho, mais tu as la langue bien pendue ! Ces mots n'étaient pas achevés que Tchoub ressentit une très vive douleur à l'épaule.

– Comment ! à ce que je vois, tu te mets déjà à jouer des poings ? dit-il en rompant de quelques enjambées.

– Va-t'en ! partiras-tu ? criait Vakoula en gratifiant le bonhomme d'une seconde bourrade.

– Mais qu'est-ce qui te prend ? geignait Tchoub sur un ton qui exprimait à la fois de la douleur, du dépit et de la crainte. À ce qu'il paraît, tu rosses les gens pour de bon, et sans avoir peur de leur faire du mal !

– Va-t-en, qu'on te dit ! hurla le forgeron qui referma la porte à toute volée.

« Regardez-moi ça, quel bravache ! se disait Tchoub, resté seul dans la rue. Il suffit d'approcher, et voyez comme il vous reçoit ! Qui m'a donné un polichinelle comme ça ? Tu t'imagines peut-être que les tribunaux ne sont pas faits pour toi ?... Je m'en moque pas mal que tu sois forgeron et peintre... Si j'examinais pourtant mon échine et mes épaules ; elles sont, je pense, pleines de bleus... Il a dû y aller de toutes ses forces, le fils du diable ! C'est dommage qu'il fasse si froid et que j'hésite à ôter ma peau de mouton. Attends un peu, possédé de forgeron, que le démon t'engloutisse, toi et ta forge ! je te ferai danser de la belle manière. Non, mais voyez-vous ce damné chenapan !... Ah çà ! dites donc, il n'est pas chez lui de ce moment et m'est avis que la Solokha est seule. Hum !... sa maison n'est au bout du compte qu'à deux pas de chez moi... Si j'y allais ?... Non, mais ce qu'il m'a fait mal, ce sale Vakoula ! »

Sur ce, Tchoub se gratta encore le dos et se dirigea d'un autre côté. La perspective agréable d'une entrevue avec Solokha calmait un peu la douleur qu'il ressentait, et le rendait même insensible au gel dont le craquement s'entendait dans toutes les rues par-dessus l'haleine sifflante du chasse-neige. Cependant, une grimace aigre-douce déformait son visage où la barbe et les moustaches étaient savonnées par la tourmente plus habilement que par n'importe quel perruquier qui vous attrape tyranniquement le nez du client entre le pouce et l'index. Pourtant, si les flocons n'avaient tressé par devant comme par derrière leur treillage, on aurait pu voir longtemps encore le bonhomme Tchoub s'arrêtant pour se tâter l'échine, en grommelant avant de se remettre en route :

– Ses coups m'ont fait rudement mal, le maudit forgeron !

*
* *

Au moment où l'agile muscadin paré d'une queue et d'une barbiche de bouc jaillissait de la cheminée et s'y engouffrait de nouveau, la giberne qu'il portait en bandoulière et dans laquelle il avait enfoui la lune après son larcin s'accrocha on ne sait trop comment au poêle et s'entrebâilla. Profitant de cette occasion, la lune monta d'un trait le long du tuyau de la cheminée et regagna d'une souple ascension les hauteurs du ciel. Tout s'illumina aussitôt et de la bourrasque subite il ne resta plus trace ; la neige se mit à resplendir comme un vaste champ parsemé d'un bout à l'autre d'étoiles de cristal. On eût dit même que le gel perdait de son mordant ; des bandes de garçons et de filles apparurent avec des sacs, les chants retentirent et rares étaient les chaumières sous les fenêtres desquelles ne s'attroupaient point des chanteurs de Noël.

Quel merveilleux clair de lune ! Il est difficile de rendre le plaisir que l'on goûte par un tel temps à jouer des coudes dans un groupe de jeunes filles qui n'ont aux lèvres que rires et chansons, et parmi les gars prêts à toutes les farces et plaisantes inventions que peut suggérer une nuit débordante d'allégresse. On a chaud sous la peau de mouton bien serrée ; le gel vous avive les pommettes et le Malin en personne vous pousse par derrière aux plus folles escapades.

Une foule de jeunes filles munies de sacs avait fait irruption dans la chaumière de Tchoub et se pressait autour d'Oksana. Clameurs, éclats de rire, brouhaha de conversations, assourdissaient le forgeron. Chacune s'empressait de conter à la belle quelque chose de nouveau, de décharger les sacs et de tirer vanité des miches, des saucissons, des pâtés aux caillebottes qu'on avait déjà récoltés en abondance au cours de cette première tournée. Oksana paraissait au comble de la joie, bavardait tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre, et riait sans arrêt.

Le forgeron considérait cette allégresse avec un certain dépit, et non sans envie, et pour une fois il maudissait la quête de Noël, bien que d'habitude il s'y adonnât lui-même avec passion.

– Dis donc, Odarka, s'écria la joyeuse Oksana en s'adressant à l'une des jeunes filles, mais tu as des souliers neufs. Comme ils sont jolis ! et avec des broderies d'or ? Tu as de la chance, Odarka, de connaître quelqu'un qui t'achète un tas de choses, tandis que je n'ai personne qui me fasse présent d'aussi magnifiques souliers...

– Sois tranquille, Oksana chérie, intervint le forgeron, je te rapporterai de tels souliers que peu de demoiselles pourront se targuer d'en posséder de pareils...

– Toi ? répondit Oksana, le toisant d'un regard rapide et méprisant, je voudrais bien savoir où tu te procureras des souliers qui soient à ma pointure... À moins d'aller chercher ceux-là mêmes que chausse l'Impératrice.

– Voyez où montent ses prétentions ! s'écrièrent d'une seule voix ses compagnes avec des fusées de rire.

– Oui, répéta fièrement la belle enfant, et je vous prends toutes à témoin : si le forgeron Vakoula me rapporte les souliers que chausse l'impératrice en personne, j'en fais le serment, je l'épouserai tout de suite...

Les jeunes villageoises entraînèrent au dehors cette beauté capricieuse.

« Tu peux bien rire, disait le forgeron en sortant sur leurs pas, puisque moi-même je fais des gorges chaudes sur mon propre compte. J'ai beau m'interroger, je ne sais pas où s'est envolé mon bon sens. Elle ne m'aime pas, eh bien ! soit ! et que Dieu la bénisse ! Comme s'il n'y avait au monde que la seule Ok-

sana. Grâce au ciel, on trouve au village bon nombre d'autres jeunes filles appétissantes. Et en somme, qu'est-ce qu'elle vaut ? il n'en sortira jamais une ménagère convenable, elle n'est bonne qu'à s'attifer. Non, non, cela suffit, il est grand temps que je cesse d'être niais ! »

Mais à l'instant même où Vakoula se préparait à faire preuve de décision, quelque démon agita sous ses yeux l'image d'Oksana riant aux éclats et disant d'une lèvre moqueuse : « Apporte-moi, forgeron, les souliers de l'impératrice et je t'épouserai ! » Il en fut tout remué et la fille de Tchoub redevint l'unique maîtresse de ses pensées.

Des bandes de chanteurs de noëls galopaient d'une rue à l'autre, les gars d'un côté, et les filles ensemble. Mais Vakoula s'avançait aveugle à tout, et sans prendre la moindre part à ces réjouissances que jadis il aimait plus que nul autre.

*
* *

Pendant ce temps, le diable se morfondait de tendresse chez la Solokha, et pour de bon ! Il lui baisait la main avec autant de simagrées que l'assesseur quand il va chez la fille du pope, se mettait la main sur le cœur, soupirait et proclamait sans détours que si elle ne consentait pas à satisfaire sa passion et à la couronner comme d'usage, il était prêt à tout : à se jeter par exemple à l'eau et à dépêcher sa propre âme tout droit aux enfers. Solokha n'était pas tellement cruelle et d'ailleurs le diable était, comme on sait, son complice. Elle adorait voir un tas de soupirants frétiller autour de ses jupes, et il était rare qu'elle n'eût point de la compagnie. Ce soir pourtant, elle s'attendait à rester seule, puisque les notabilités de l'endroit avaient été invitées à manger le riz aux raisins secs chez le sacristain. À peine le diable achevait-il de formuler son ultimatum, que soudain l'on entendit à l'entrée la voix du gros bon-

homme de maire. Solokha courut à la porte et l'agile démon se fourra dans l'un des sacs qui se trouvaient là.

Après avoir secoué les flocons qui couvraient son bonnet, et vidé un gobelet d'eau-de-vie tendu par la main de Solokha, le maire annonça qu'il ne s'était pas rendu chez le sacristain à cause du chasse-neige, et que voyant de la lumière chez la belle, il était venu dans l'intention de passer avec elle la soirée.

Il était tout juste au bout de son récit qu'un coup fut frappé à la porte et l'on reconnut la voix du sacristain.

– Cache-moi quelque part, chuchota le maire, je ne voudrais pas pour le quart d'heure me trouver en sa présence.

Solokha se demanda longtemps où elle pourrait bien dissimuler un visiteur d'une telle carrure ; finalement, elle prit le plus volumineux des sacs, versa dans un cuveau le charbon qu'il contenait et le maire obèse s'y coula avec ses moustaches, sa grosse tête et son bonnet fourré.

Le sacristain entra, et tout en soupirant d'aise et en se frottant les mains, il conta que personne n'avait répondu à son invitation, mais qu'il était ravi de l'occasion qui se présentait pour s'offrir une « petite débauche » chez la commère, en sorte qu'il n'avait point reculé devant la tourmente de neige. Après quoi, il se glissa tout contre Solokha, toussota, pouffa de rire et, frôlant du doigt le gras du bras nu de la dondon, prononça d'une voix qui trahissait à la fois de l'astuce et un intime ravissement :

– Et qu'est-ce que vous avez là, ma splendide Solokha ?

Et cela dit, il recula de quelques pas.

– Comment ! ce que j'ai là ? mais c'est mon bras, Ossip Nikiforovitch ! répondit-elle.

– Hum !... un bras ?... héhéhéhé ! dit le sacristain, ingénument satisfait de ce brillant début, puis après s'être promené à travers la pièce : Et ceci, qu'est-ce que c'est, ma très chère Solokha ? répéta-t-il sur le même ton en se rapprochant, et bondissant en arrière après lui avoir frôlé le cou.

– Comme si vous ne le voyiez pas de vos yeux ! répliqua-t-elle, mon cou, et sur le cou, un collier de verroteries...

– Hum !... un collier au cou ?... héhéhéhé ! dit encore le sacristain qui arpentait la chambre en se frottant les mains.

– Et qu'est-ce que vous avez là, remarquable Solokha ?

On ne sait trop ce qu'aurait touché cette fois le paillard de sacristain, car brusquement on entendit des coups à la porte et la voix du Cosaque Tchoub.

– Ah ! mon Dieu ! quelque intrus ! s'écria le sacristain en proie à la terreur. Qu'adviendra-t-il maintenant si l'on surprend ici une personne de ma condition ?...[4] Le Père Kondrat aura vent de la chose...

Mais les craintes du sacristain étaient d'une autre nature ; il redoutait surtout que la nouvelle ne parvînt aux oreilles de sa moitié dont la formidable main n'avait guère besoin d'un pré-

---

[4] Chez les orthodoxes, surtout au temps de Gogol, l'on considérait comme faisant partie du clergé, non seulement les moines, et les popes et diacres, mais aussi les sacristains et chantres qui portaient également la soutane. On sait que religieux et prêtres séculiers gardent les cheveux longs et ne s'émondent jamais la barbe. De même, chantres et sacristains se conformaient à cet usage, mais en semaine, pour plus de commodité sans doute, ils tressaient d'ordinaire leur tignasse. *(Note des traducteurs.)*

texte aussi légitime pour réduire sa tresse bien fournie aux proportions d'une minuscule queue de rat.

– Au nom du Ciel, vertueuse Solokha, disait-il en tremblant de tous ses membres, votre bonté, comme il se lit dans l'évangéliste Luc, au chapitre trei... heu... trei... On frappe, de par Dieu, on frappe... Oh ! cachez-moi donc quelque part...

Solokha vida dans le cuveau le charbon d'un deuxième sac et la personne assez fluette du sacristain s'y glissa et, comme il s'était accroupi tout à fait dans le fond, on aurait pu verser pardessus un bon demi-sac de houille.

– Salut, Solokha ! dit Tchoub dès le seuil. Tu ne m'attendais peut-être pas, hein ? Vrai, tu ne m'attendais pas ? Peut-être que je tombe mal à propos, continua-t-il avec une grimace joyeuse et significative qui laissait entendre que sa cervelle obtuse était en gestation et se préparait à accoucher de quelque plaisanterie piquante et ingénieuse. Peut-être, hein, que tu t'en donnais du bon temps ici avec quelque autre ?... Peut-être que tu as déjà caché quelque particulier, hein ?

Ravi de sa remarque, Tchoub s'esclaffa en savourant dans son for intime le triomphe d'être l'unique à profiter des complaisances de la commère.

– Allons, Solokha, donne-moi maintenant à boire un bon coup d'eau-de-vie. J'ai l'impression d'avoir le gosier gelé à bloc du fait de cette maudite froidure. Ah ! Dieu nous a vraiment gratifié d'une nuit délicieuse, juste à Noël !... Comme ça mordait, tu entends, Solokha, comme ça mordait ! Ma foi ! j'en ai les doigts gourds : pas moyen de déboutonner ma pelisse. Ah ! ce qu'il mordait, le chasse-neige...

– Ouvre ! cria dans la rue la voix de quelqu'un qui frappa immédiatement après.

– On frappe ! dit Tchoub, cloué sur place.

– Enfin, vas-tu ouvrir ? cria-t-on plus fort que la première fois.

– C’est le forgeron, chuchota Tchoub, en sautant sur son bonnet. Tu m’entends, Solokha, fourre-moi où tu voudras, mais pour rien au monde je ne désire me montrer à ce maudit bâtard. Qu’il lui pousse, à ce fils du diable, une loupe grosse comme une meule sur les deux yeux !

Dans tous ses états elle aussi, Solokha se démenait de-ci de-là comme une possédée et perdant soudain la mémoire fit signe à Tchoub de s’insinuer dans ce même sac où le sacristain s’était déjà réfugié. Ce pauvre homme n’osa même pas émettre une petite toux ou un geignement de douleur quand le pesant Cosaque s’installa autant dire sur sa tête, en lui encadrant les tempes de ses deux bottes gelées tant il avait pataugé dans la neige.

Le forgeron entra sans souffler mot, sans se décoiffer et s’affaissa plutôt qu’il ne s’assit sur un banc. On voyait tout de suite qu’il était de très méchante humeur.

À l’instant même où Solokha bouclait la porte après l’arrivée de son fils, quelqu’un y cogna de nouveau. Cette fois c’était le Cosaque Sverbygouz. Du coup, il n’était plus question de mettre celui-ci dans un sac, ne fût-ce d’ailleurs que pour cette raison qu’on n’aurait pu en trouver un capable de le loger. Sa corpulence dépassait en effet celle du maire et quant à la taille, il l’emportait même sur Panass, le compère de Tchoub. C’est pourquoi Solokha le conduisit au verger pour entendre de sa bouche ce qu’il avait l’intention de lui confier.

Le forgeron promenait un regard distrait sur les coins et recoins de la chambre, prêtant de temps à autre l'oreille au chant des quêteurs dont les échos lointains parvenaient jusqu'à lui. Enfin, ses yeux se posèrent sur les sacs.

– Que font ici ces sacs ? Il est plus que temps de les ranger. Cet amour stupide a fini par m'abrutir. Demain, c'est grande fête et des saletés de toute sorte encombrent la maison. Faut que je les porte à la forge !...

Il s'accroupit donc autour des énormes sacs, les ficela aussi solidement qu'il put et se mit en devoir de les charger sur ses épaules. Mais il était clair que ses pensées étaient absentes, sinon il aurait entendu le sifflement brusque échappé à Tchoub quand ses cheveux se trouvèrent entortillés dans la corde qui liait le sac, ou bien un hoquet qui, très vite étouffé par le maire, résonna quand même assez fort.

« Voyons, est-ce que cette méchante Oksana ne me sortira pas de l'esprit ? se disait le forgeron. Je ne veux plus songer à elle, et je ne fais que ça, et comme par un fait exprès mes pensées, ne tournent qu'autour d'elle. D'où vient donc que son souvenir me hante la cervelle, malgré que j'en aie ?... Diable, que ces sacs se sont alourdis... On a dû y fourrer autre chose que du charbon. Que je suis bête ! j'ai oublié que maintenant tout me semble peser davantage. Autrefois, il m'arrivait de plier et de rendre à leur position première des pièces de billon ou des fers à cheval, et maintenant je ne suis plus à même de soulever ces sacs de charbon. Bientôt, un coup de vent suffira à me jeter par terre. Non, et non, cria-t-il, après s'être tu un instant pour reprendre courage, quelle femmelette suis-je donc ? Je ne permettrai à personne de me tourner en ridicule. Y aurait-il dix de ces sacs-là, je les enlèverais tous... »

Et il se jeta vaillamment sur l'épaule un faix que deux hommes n'auraient pas été capables de coltiner.

– Si j'emportais également celui-ci, dit-il en saisissant le petit sac au fond duquel gisait le diable, tout recroquevillé. C'est celui, je crois, où j'ai mis mes outils. »

Et il sortit de la chaumière en sifflotant :

Point ne veux me mettre une épouse sur les bras !

*
* *

Dehors, les chants et les rires se faisaient de plus en plus bruyants. Les bandes qui couraient les rues s'étaient encore augmentées des amateurs accourus des villages voisins. Les gars avaient le diable au corps et s'en donnaient à cœur joie. Souvent l'on entendait, alternant avec des noëls, quelque refrain joyeux improvisé sur place par un jeune Cosaque. Tantôt, un autre entonnait dans un groupe une comptine et hurlait à tue-tête :

Fouille et mouille !
Donnez-moi du gâteau,
Plein la main de gruau,
Et une rondelle d'andou… ouille !

Des fous rires récompensaient le malicieux camarade. Les étroites fenêtres à guillotine se soulevaient et la main décharnée d'une vieille femme – les anciennes étaient en effet les seules à garder le logis avec les graves pères de famille – se tendait pour présenter un saucisson eu une tranche de gâteau. Gars et filles se bousculaient à qui mieux mieux pour récolter ce butin. À un endroit, des garçons accourus de toutes parts avaient cerné un groupe de quêteuses. Quel vacarme alors, et quels cris ! l'un lançait des boules de neige, un autre emportait de haute lutte un sac bourré de victuailles diverses. Ailleurs des jouvencelles avaient capturé un jeune homme et d'un croc-en-jambe

l'avaient envoyé culbuter pêle-mêle avec son bissac. Tout portait à croire que ces espiègles se préparaient à s'amuser jusqu'à l'aube et, comme par une heureuse coïncidence le froid se faisait beaucoup moins sentir et, réverbéré par la neige, le clair de lune semblait plus éblouissant de blancheur.

Le forgeron fit halte avec ses sacs. Il lui avait paru entendre dans un groupe de villageoises la voix et le rire aigu d'Oksana. Tous ses nerfs se tendirent ; jetant sur le sol sa charge avec tant de violence que le sacristain tapi au fond cria de douleur et que le maire hoqueta à plein gosier, mais gardant sur l'épaule le tout petit sac, il s'en alla à l'aventure sur les pas d'un tas de lurons qui poursuivaient cette volée de jeunes filles parmi lesquelles il avait cru distinguer la voix d'Oksana.

– Mais oui, c'est bien elle, avec ce port d'impératrice et ces yeux noirs qui lancent des éclairs. Un gars de belle apparence lui conte quelque histoire, fort drôle, je gage, car elle en rit aux éclats. Mais bah ! elle rit tout le temps...

Machinalement en quelque sorte, et sans démêler la raison qui le faisait agir, il se glissa à travers les rangs des jeunes Cosaques et se plaça près de la belle.

– Ah ! Vakoula, te voilà ? Salut ! dit-elle avec ce sourire qui le rendait fou. Eh bien ! ta cueillette est-elle bonne ?... Fi ! comme ton sac est petit !... Et les souliers chaussés par l'impératrice, tu me les apportes ?... Procure-moi ces souliers, et je t'épouserai... lui lança-t-elle dans un éclat de rire, en détalant, perdue dans la foule de ses compagnes.

Le forgeron demeura sur place, comme s'il avait eu de la glu aux semelles.

« Non, je n'en puis plus... La force me manque d'en supporter davantage, finit-il par murmurer. Mais, Seigneur ! pour-

quoi donc est-elle si diaboliquement jolie ? Son regard, ses mains, tout chez elle me brûle et me consume à petit feu. Non, je ne suis plus maître de moi. Il est grand temps de mettre fin à tout ceci ; que périsse mon âme ! je vais me noyer dans ce trou creusé dans la glace de la rivière... »

Il s'avança alors d'un pas résolu, rattrapa la bande joyeuse, se porta au niveau d'Oksana et lui dit d'un ton ferme :

– Adieu, Oksana ! cherche-toi un fiancé de ton choix, fais tourner en bourrique qui te plaît, quant à moi, tu ne me reverras plus en ce bas monde...

La jeune fille parut interloquée et déjà ses lèvres s'entr'ouvraient pour parler, mais Vakoula esquissa un geste vague et s'enfuit à toutes jambes.

– Où vas-tu donc, Vakoula ? lui crièrent des jeunes gars en le voyant courir.

– Adieu, les amis, leur jeta au passage le forgeron. Dieu nous donne de nous rencontrer dans l'autre monde, car ici-bas nous ne nous promènerons plus de compagnie. Adieu ! ne gardez pas de moi un trop mauvais souvenir. Dites au Père Kondrat de chanter l'office des morts pour mon âme pécheresse. Trop occupé d'affaires profanes, je n'ai pas eu le temps de peindre les cierges devant les saintes images du Thaumaturge et de la Mère de Dieu, c'est ma très grande faute ! Tout l'argent que l'on trouvera dans mon coffre, je le lègue à l'église... Adieu !

Sur ces mots, il reprit sa course, avec son petit sac toujours campé sur l'épaule.

– Il a perdu l'esprit, se dirent ses amis.

– Une âme en perdition ! marmotta dévotement une vieille femme qui passait. Vite, allons raconter comment le forgeron est allé se pendre...

*
* *

Vakoula que sa course avait amené pendant ce temps à plusieurs rues de là s'arrêta pour souffler.

« Mais au fait, se dit-il, où donc précipité-je mes pas ? Comme si tout était définitivement perdu ! J'essaierai encore d'un moyen, j'irai voir le Zaporogue Patziouk le Pansu. On prétend qu'il est à tu et à toi avec tous les démons et qu'il fait tout ce qu'il veut. Oui, il faut que j'y aille, puisque aussi bien mon âme est vouée à la damnation... »

Quand ces mots vinrent à son oreille, le diable qui s'était fort longtemps tenu coi trépigna de joie dans sa cachette et Vakoula, pensant que par suite d'un geste maladroit le sac s'était accroché à son bras, et que telle était la raison de ce mouvement insolite, cogna dessus à toute volée, le rejeta sur son dos et se dirigea vers la maison de Patziouk.

Il était exact que ce Patziouk le Pansu avait jadis séjourné chez les Zaporogues ; mais qu'on l'en eût expulsé, ou qu'il s'en fût retiré de son plein gré, nul ne le savait au juste. Il y avait longtemps, au moins dix années, ou peut-être même vingt, qu'il demeurait à Dikanka. Au début, il menait l'existence d'un vrai Zaporogue : ne faisant œuvre de ses dix doigts, dormant les trois quarts de la journée, bâfrant comme un quarteron de faucheurs et asséchant presque d'une traite la contenance d'un décalitre d'eau-de-vie. D'ailleurs, il avait de quoi loger ce qu'il avalait, car en dépit de sa courte taille il était d'une largeur imposante. Ajoutez que les braies qu'il portait étaient d'une telle ampleur que, si fort qu'il allongeât le pas, on ne distinguait jamais

ses pieds, à croire qu'une cuve de distillerie déambulait par les rues. C'est peut-être de là que découlait son sobriquet de « Pansu ». Peu de semaines après son arrivée au village, tout le monde savait déjà qu'il avait le don de guérir.

Quelqu'un tombait-il malade, on convoquait à l'instant Patziouk, et il lui suffisait de marmonner quelques incantations pour que le malaise disparût, en un tournemain. Il arrivait aussi à un gentilhomme, goinfrant à la suite d'un long jeûne, de s'étrangler avec une arête de poisson ; en pareil cas, Patziouk savait si bien administrer au patient un maître coup de poing dans le dos que l'arête filait là ou il se devait, sans préjudice aucun pour le noble gosier. Depuis quelque temps on ne le voyait que rarement hors de chez lui. Le motif de cette réclusion était peut-être bien la paresse, et qui sait d'autre part si, d'année en année, sa bedaine n'éprouvait pas une peine croissante à franchir le cadre de sa porte. En tout cas, les gens du village devaient se rendre à son domicile pour peu qu'ils eussent besoin de ses services.

Le forgeron ouvrit la porte, non sans timidité, et aperçut Patziouk assis par terre, à l'orientale, devant un petit cuveau sur lequel reposait, exactement au niveau de ses lèvres, un plat rempli de beignets. Sans remuer un seul doigt, le gaillard n'avait qu'à pencher légèrement la tête pour laper la sauce et ébrécher de temps à autre un beignet.

« Eh bien ! on dira ce qu'on voudra, songea Vakoula, mais celui-ci est encore plus fainéant que Tchoub qui au moins daigne se servir d'une cuiller pour manger, tandis que ce Pansu se refuse même à lever la main. »

Patziouk devait être entièrement absorbé par la dégustation de ses beignets, car il ne sembla prêter aucune attention à l'arrivée du forgeron qui, dès qu'il eut franchi le seuil, s'inclina très profondément devant le maître du logis.

– Je viens faire appel à ta bienveillance, Patziouk, dit Vakoula, sur une nouvelle révérence.

Le Pansu leva légèrement les yeux, mais ne lâcha pas pour autant ses beignets.

– On prétend, soit dit sans offense, continua le forgeron en s'armant de courage, car si j'aborde la question, loin de moi l'intention de te blesser..., que tu as quelques accointances avec le diable...

Vakoula eut grand peur en proférant ces mots, dans l'idée qu'il s'était exprimé un peu trop crûment et sans adoucir suffisamment la brutalité de certains termes, et il craignit que Patziouk n'empoignât le cuveau pour le lui lancer à la tête, pêle-mêle avec les beignets ; aussi s'écarta-t-il un peu en se protégeant d'une manche pour que la sauce brûlante ne lui giclât pas à la face.

Mais Patziouk se borna à lui faire l'aumône d'un bref regard, après quoi il écorna d'un coup de dent une boule de pâte frite.

Encouragé, le forgeron se décida à poursuivre :

– Je suis venu vers toi, Patziouk, Dieu veuille combler tes vœux, t'octroyer abondance de richesses, et du pain en proportion...

Vakoula savait à l'occasion tourner un compliment à la mode, au surplus il s'était entraîné à cette pratique durant son séjour à Poltava, au temps où il peignait la palissade du chef d'escadron.

– Le pécheur que je suis doit se résigner à la damnation, et personne ici-bas ne m’en préservera. Advienne qui plante, mais me voilà réduit à quémander l’aide du diable en personne. Eh bien ! Patziouk, ajouta-t-il en voyant l’autre persister dans son mutisme, que devenir ?

– Va-t’en donc au diable, si tu as besoin de lui, répliqua Patziouk, sans lever les yeux, et continuant à engloutir des beignets.

– Voilà justement pourquoi je suis venu te rendre visite, répondit Vakoula qui y alla encore d’une révérence, nul autre que toi, à mon estime, ne connaît le chemin qui mène chez le démon.

Patziouk ne proféra pas un traître mot et acheva de dévorer ce qui restait dans le plat.

– Rends-moi un service, brave homme, ne repousse pas ma prière, insista l’artisan. Quant au lard, aux andouilles, à la farine de sarrasin, et quoi encore ! ma foi, au drap et ainsi de suite, dont tu pourrais avoir besoin, je me conformerai aux usages qui se pratiquent entre honnêtes gens, et ne lésinerai point. Confie-moi, par exemple, ce qu’il faut faire pour rencontrer le diable...

– Qui porte le diable sur son dos, n’a guère besoin de marcher longtemps pour le rencontrer, lui répondit le Pansu d’un ton indifférent et sans changer d’attitude.

Vakoula le fixa intensément comme s’il espérait lire sur ce front un commentaire des dernières paroles.

« Que veut-il dire ? » se demanda-t-il à part soi, et sa bouche entr’ouverte parut disposée à avaler le moindre mot que daignerait lui lancer Patziouk.

À ce moment, le forgeron remarqua que l'hôte n'avait plus devant lui ni cuveau, ni beignets ; à leur place, on voyait par terre deux assiettes en bois, l'une pleine de petits pâtés aux caillebottes et l'autre débordante de crème aigre. Malgré lui, sa pensée comme ses regards s'attachèrent à ces mets.

« Voyons, se dit-il, de quelle façon Patziouk s'y prendra pour manger ses pâtés ? Ce coup-ci sans doute il ne penchera pas là tête comme il l'a fait pour les beignets ; cela ne lui servirait de rien, puisque avant tout il faut tremper les caillebottes dans la crème. »

Cette pensée venait d'éclore dans son cerveau, quand Patziouk ouvrit la bouche toute grande, fixa un pâté, élargit encore son four. Alors, le pâté visé bondit hors du plat, s'étala en plein dans la crème, se retourna sur l'autre face et vlan ! sauta en l'air pour retomber tout droit entre les lèvres qui l'attendaient. Patziouk le dévora, ouvrit de plus belle la bouche, et un second pâté s'y engouffra encore, absolument de la même façon. Le poussah n'assumait d'autre tâche que la mastication et la déglutition.

« Voyez-moi ça, quel prodige ! » songeait le forgeron qui en baya de stupeur.

Mais aussitôt, il vit qu'un pâté prenait l'essor en direction de sa propre bouche. Déjà ses lèvres étaient toutes barbouillées de crème, mais il repoussa du bras le pâté et se prit à méditer sur les merveilles qui se produisent en ce bas monde et les prodiges qu'un mortel arrive à réaliser avec l'aide satanique. Il n'en fut que plus ferme à conclure que Patziouk était l'unique à pouvoir le secourir.

« Je vais encore lui faire une révérence pour qu'il exprime clairement... Mais que diable ! nous sommes à la vigile de Noël, et celui-ci mange des beignets gras ! Quel imbécile suis-je donc, je reste planté là à prendre ma bonne part du péché... Filons ! »

Et le dévot forgeron se précipita à corps perdu hors de la maison.

Toutefois, le diable tapi dans le sac et qui s'était réjoui d'avance, ne pouvait tolérer qu'une si magnifique proie lui glissât hors des pattes. Dès que Vakoula eut lâché le sac, il en jaillit et lui sauta à califourchon sur le dos.

Vakoula sentit un picotement d'horreur lui courir à fleur de peau. Terrorisé et blêmissant, il ne savait plus à quoi se résoudre, et déjà il esquissait un signe de croix quand le démon, lui appliquant son museau de chien contre l'oreille droite, lui dit :

– C'est moi, ton ami ! je ferai tout pour un camarade et un frère. Je te donnerai de l'argent tant que tu voudras, piailla-t-il en passant à l'autre oreille... Oksana sera nôtre dès ce soir, souffla-t-il en retournant à l'oreille droite.

Le forgeron se tenait coi, plongé dans ses réflexions.

– D'accord ! finit-il par répondre, à ce prix je consens à t'appartenir.

Le diable claqua des mains et dans son allégresse gambada sur le cou de l'artisan.

« Cette lois le forgeron est fichu ! pensait-il. Maintenant, je me vengerai de toutes tes peintures et de toutes les absurdités que tu nous imputes. Que diront à présent les collègues à la nouvelle que le plus dévot des habitants du village m'est tombé entre les mains ? »

À cette pensée, le diable éclata de rire, s'imaginant la façon dont il narguerait toute la tribu à longue queue et dans quelle

male rage entrerait le diable boiteux qui comptait parmi les siens comme passé maître en ingéniosité.

– Allons, Vakoula, nasilla le diable sans changer de position, car il se gardait bien de descendre de peur que le gaillard ne prît la fuite, tu sais que rien ne se conclut sans contrat ?

– Je suis prêt, répliqua le forgeron. À ce que l'on prétend, chez vous autres on signe avec du sang. Attends un peu que je prenne un clou dans ma poche.

Sur ces mots, il allongea sournoisement la main par derrière et crac !... agrippa le diable par la queue.

– Voyez donc, quel farceur ! criait celui-ci en riant. Mais assez ! ça suffit, voyons, les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures...

– Halte, mon cher ! et ceci, que t'en semble ?... dit le forgeron en faisant un signe de croix qui rendit le diable aussi doux qu'un agneau. Attends, te dis-je ! et il ramena le démon sur le sol en le tirant par l'appendice caudal. Je vais t'apprendre à pousser au péché les honnêtes gens et les bons chrétiens...

À son tour, Vakoula se mit à cheval sur son prisonnier et déjà il levait la main pour se signer...

– Aie pitié, Vakoula, geignait l'autre d'une voix piteuse, je ferai tout ce dont tu as besoin, à la seule condition que tu me laisses sain et sauf, sans m'imposer cette affreuse croix...

– Ah ! voilà sur quel ton tu chantes à présent, maudit Allemand ! Je sais désormais comment il faut opérer. Prends-moi à l'instant sur ton dos, tu m'entends, et file à tire-d'aile, comme un oiseau.

– Mais où te mener ? balbutia tristement le diable.

– À Pétersbourg, tout droit chez l'impératrice !

Et le forgeron fut aussitôt paralysé d'épouvante, en se sentant soulevé à travers les airs.

*
* *

Oksana était demeurée longtemps immobile, réfléchissant aux propos de Vakoula. En son for intérieur, quelque voix lui soufflait qu'elle s'était montrée par trop cruelle envers lui.

« Que devenir, s'il a vraiment pris quelque funeste décision ? Je crains que de chagrin il ne songe à s'éprendre d'une mijaurée que dans son dépit il proclamera ensuite la plus belle fille du village. Mais non, il m'adore. Je suis si jolie ! Pour rien au monde il ne voudrait d'une autre à ma place. Il plaisante, ce n'est chez lui qu'une feinte. Avant même qu'il soit dix minutes, il reviendra pour me dévorer des yeux. C'est égal, j'ai été trop dure pour lui. Il faut que je lui permette de m'embrasser, comme si c'était à mon corps défendant. Du coup, il ne se sentira plus d'aise ! »

Et déjà la belle étourdie se remettait à plaisanter avec ses compagnes.

– Halte ! s'écria l'une de celles-ci, le forgeron a oublié ses sacs ; regardez quelle masse formidable ! Il a réussi dans sa quête bien mieux que nous ; j'estime qu'on a entassé ici au bas mot tout un quartier de mouton, plus une quantité innombrable d'andouilles et de miches de pain. Quelle abondance ! de quoi s'en fourrer jusque-là pendant toute la durée des fêtes !

– Ce sont les sacs du forgeron ? intervint Oksana. Bon ! amenons-les au plus vite chez moi et voyons de près ce qu'il y aura mis...

Toutes approuvèrent en riant la suggestion.

– Mais nous sommes incapables de les soulever ! s'écria d'une voix unanime le groupe qui s'était en vain efforcé de remuer les sacs.

– Attendez ! dit Oksana, courons chercher des luges, nous les chargerons dessus...

Les captifs trouvaient le temps bien long dans cette claustration, quoique le sacristain eût réussi à pratiquer avec le doigt une déchirure de proportions imposantes. S'il n'y avait eu personne par là, peut-être aurait-il trouvé le moyen de s'évader, mais sortir du sac devant tout le monde, se couvrir de ridicule !... Ces considérations le retinrent et il décida de patienter, en se bornant à geindre sous les bottes par trop cavalières de Tchoub. Celui-ci n'aspirait pas moins à la liberté, en se sentant sur il ne savait quoi qui lui offrait un siège d'une affreuse incommodité. Mais à peine eut-il ouï l'ordre de sa fille qu'il se tranquillisa, et renonça à l'idée de se dégager, pensant que pour regagner son logis il lui faudrait faire au moins une centaine de pas, ou même deux cents. Une fois sorti du sac, il aurait besoin de rajuster ses vêtements, de boutonner sa peau de mouton, de resserrer sa ceinture, que de tintouin !... et par-dessus le marché il avait oublié son bonnet chez la Solokha. Que les fillettes l'emmènent donc à la maison en traîneau !

Or, les choses tournèrent autrement que Tchoub ne l'avait espéré. Au moment précis où les jeunes filles allaient en courant chercher des luges, le compère efflanqué sortait du cabaret, de très méchante humeur après s'être chicané. Il avait eu beau insister, la cabaretière juive se refusait à lui faire crédit !... Sa

première intention avait été d'attendre, dans l'idée qu'un gentilhomme quelconque passerait d'aventure par là et le dispenserait de payer son écot ; mais comme par un fait exprès, tous les nobles Cosaques étaient restés à la maison pour se régaler de riz aux raisins, et cela en famille comme de bons chrétiens. Tout en méditant sur la perversion des mœurs actuelles et le cœur de bois de la Juive trafiquante, Panass tomba droit sur les sacs et resta là, immobilisé par la surprise.

« Regardez-moi ces gros sacs qui ont été abandonnés au beau milieu de la route ! dit-il, en jetant de tous côtés des regards furtifs. Il doit y avoir du lard là dedans. Quelle chance a eu cet individu de ramasser tant et tant de victuailles, rien qu'en chantant des noëls ! Oh ! mais ils sont énormes ! à supposer qu'ils ne soient bourrés que de galettes de sarrasin et de miches de froment, il n'y aurait pas à cracher dessus... N'y eût-il là rien que des miches plates ça irait encore ; pour chacune d'elles, la Juive me donnerait bien un setier d'eau-de-vie. Emportons-les dare-dare, sans que personne nous voie... »

Il chargea alors sur son épaule le sac qui renfermait Tchoub et le sacristain, mais qu'il trouva fort pesant.

– Non, à moi seul la charge serait trop lourde, grogne-t-il, mais voici venir fort à propos le tisserand Chapouvalienko. Salut, Ostap !

– Salut ! répondit le tisserand en faisant halte.

– Où vas-tu comme ça ?

– Où ?... ben ! où mes pieds me portent...

– Aide-moi, brave homme, à porter ces sacs. Quelqu'un a fait la quête de Noël et les a laissés au milieu de la route. Nous nous partagerons le butin moitié-moitié.

– Des sacs ? Qu'y a-t-il là dedans ? des pains ou des miches plates ?

– Un peu de tout, à mon avis.

Après quoi, ils arrachèrent à la va-vite deux pieux à une clôture, posèrent dessus l'un des sacs et chargèrent le tout sur leurs épaules.

– Où l'emporterons-nous ? Au cabaret ?

– C'est aussi ce que je pensais, mais la damnée Juive ne nous croira pas, elle pensera que nous l'aurons dérobé quelque part, et d'ailleurs, je sors de chez elle. Allons plutôt chez moi ; personne ne nous dérangera, puisque ma femme est absente.

– En es-tu bien sûr ? demanda le tisserand, homme de précaution.

– Grâce au ciel, je n'ai pas encore perdu ma dernière once de raison, repartit Panass, le diable lui-même ne me ferait pas aller là où elle a des chances de se trouver. Je crois qu'elle traînaillera par là jusqu'à l'aurore avec toute la clique des porteuses de jupes...

– Qui va là ? cria la femme du compère, en entendant à l'entrée le bruit que faisaient les deux amis avec leur sac.

Elle ouvrit la porte et le compère en resta bleu.

– Eh bien ! nous voilà frais ! murmura le tisserand, la tête basse.

La femme du compère était une de ces inestimables créatures comme il s'en rencontre pas mal de par le monde. Pas plus

que son époux on n'avait guère occasion de la surprendre au logis et presque toute sa journée se passait en platitudes chez les commères ou les anciennes qui avaient de quoi, et qu'elle flagornait tout en s'empiffrant avec appétit. De grand matin seulement elle pouvait se prendre aux cheveux avec son mari, car c'était uniquement à cette heure-là qu'il lui arrivait parfois de le voir. Leur chaumière était deux fois plus vieille que les braies du scribe cantonal ; le chaume manquait en bien des endroits du toit et quant à la clôture, il n'en restait guère qu'un souvenir, car au sortir de chez soi, tout homme négligeait de se munir d'un gourdin pour se défendre des chiens, dans l'idée qu'il longerait le verger de Panass dont il arracherait au hasard un pieu. Trois jours de suite, on n'allumait pas le poêle. Tout ce que cette tendre moitié pouvait extorquer à force de salive aux gens complaisants, elle le dissimulait aussi soigneusement que possible, hors de portée du conjoint, et souvent même elle dépouillait celui-ci de son propre butin s'il n'avait pas encore eu le temps de le troquer au cabaret contre de la boisson. En dépit de sa perpétuelle indifférence à tout, Panass n'aimait pas à lui céder, aussi le voyait-on fréquemment quitter la maison avec les deux yeux au beurre noir, cependant que sa femme, des jérémiades plein la bouche, se hâtait d'aller rapporter aux vieilles femmes les turpitudes de son homme et la rossée qu'elle avait endurée de sa main.

On peut dès lors se faire une idée du trouble apporté dans l'esprit de Panass et de Chapouvalienko par cette apparition imprévue. Déposant leur fardeau, ils lui firent un rempart de leur corps et le cachèrent sous les pans de leur caftan. Mais trop tard !... bien qu'elle eût la vue basse en raison de son âge, la femme du compère avait néanmoins aperçu le sac.

– Ah ! ça, c'est bien ! remarqua-t-elle sur le ton que prendrait un vautour pour manifester son contentement, c'est bien que votre quête de Noël ait été si fructueuse. Voilà comment doivent se comporter de braves gens... seulement, hum ! vous

avez dû, selon moi, subtiliser quelque part ce que vous rapportez... Or çà, montrez-moi, et sur l'heure, entendez-vous ? montrez-moi ce sac !

– Le diable chauve te le montrera peut-être, mais nous pas ! répliqua le compère d'un air digne.

– Qu'as-tu à y fourrer le nez ? dit à son tour le tisserand, c'est nous autres qui avons chanté des noëls, et pas toi !

– Tu vas me montrer ça, hein, propre à rien d'ivrogne ! s'exclama la commère en décochant au compère un coup de poing sous le menton et en se frayant ainsi la voie vers le sac.

Mais le tisserand et son complice défendaient leur butin avec vaillance et la forcèrent à rompre. Ils avaient à peine rajusté leurs vêtements en désordre que la furie reparaissait en courant dans l'entrée, armée cette fois d'un tisonnier dont elle cingla prestement son homme sur les mains, et le tisserand sur le dos, après quoi elle se trouva à portée de la proie.

– Comment se fait-il que nous lui ayons laissé le passage ? dit Chapouvalienko, revenu de sa stupeur.

– Eh ! comment ?... Pourquoi lui as-tu toi-même ouvert la route ? répliqua le compère avec flegme.

– À ce que je vois, votre tisonnier est bien en fer ! remarqua le tisserand après un instant de silence. Ma femme en avait acheté un l'an dernier à la foire et l'a essayé sur moi, mais bah ! je m'en moquais, il ne faisait pas mal.

Pendant ce temps, l'épouse triomphante avait posé sur le sol son lumignon, s'était mise en devoir de défaire la corde et de risquer un œil à l'intérieur du sac.

Mais ses yeux de femme sur le retour qui avaient si bien discerné le sac, cédèrent cette fois à une illusion d'optique.

– Héhé ! mais il y a là dedans la dépouille entière d'un verrat ! s'écria-t-elle en faisant claquer ses mains d'allégresse.

– Un verrat ! tu entends, un verrat entier ! dit le tisserand poussant du coude son ami, et c'est ta faute à toi, rien qu'à toi !

– Que faire ? interrogea Panass avec un haussement d'épaules.

– Belle question ! Qu'avons-nous à rester plantés là comme des souches ? reprenons-lui notre bien ! Allons, va de l'avant.

– Retire-toi de là, va-t'en, c'est notre verrat à nous ! hurla le tisserand, en passant à l'attaque.

– Fiche le camp, femelle du diable ! fiche le camp ! Tu fais main basse sur ce qui appartient à autrui, dit le compère en suivant son exemple.

Déjà, la tendre moitié empoignait son tisonnier quand Tchoub sortit du sac, et se dressa au milieu de l'entrée, en s'étirant comme un homme qui vient de s'éveiller d'un long sommeil. La femme de Panass poussa un cri et se prosterna, mains à plat sur le sol. Tous restèrent machinalement bouche bée.

– Qu'est-ce qu'elle débite donc, cette sotte ? Un verrat ! Mais ce n'est nullement un verrat ! dit le compère les yeux hors des orbites.

– Voyez-vous quel géant on a réussi à fourrer dans un sac ! dit le tisserand que la terreur avait fait reculer de quelques pas. Qu'on me raconte ce qu'on voudra, mais dussé-je en crever, je

soutiendrai mordicus que le Malin a dû tremper dans cette affaire. Un gaillard comme ça ne passerait même pas par la fenêtre !

– Mais c'est le compère ! s'écria Panass, en y regardant de plus près.

– Et qui donc t'imagines-tu ? répliqua Tchoub en souriant. Alors, n'est-il point fameux ce tour que je vous ai joué ? Et vous teniez, vous autres, à me manger, j'en ai peur, comme si j'étais du lard ! Attendez, j'ai une bonne surprise pour vous, il y a encore quelque chose à l'intérieur, sinon un porc adulte, en tout cas un goret, ou quelque autre animal vivant, ça remuait tout le temps sous moi.

Le tisserand et Panass se précipitèrent vers le sac, mais déjà la maîtresse de maison s'y accrochait d'un autre côté et la bataille aurait sans doute repris si le sacristain, voyant désormais qu'il ne réussirait à se cacher nulle part, ne s'était dégagé non sans peine de son refuge.

Pétrifiée, la femme du compère lâcha la jambe du sacristain qu'elle avait déjà agrippée pour l'extraire hors du sac.

– En voilà un second ! s'écria le tisserand, de nouveau en proie à l'épouvante. Dieu sait de quel train vont maintenant les choses ici-bas ! Brr !... j'en ai le vertige, ce ne sont plus des andouilles ou des miches, mais des hommes tout crus que l'on enfourne dans les sacs de Noël.

– Ah ! ça, c'est le sacristain ! dit Tchoub, le plus stupéfait de tous. En voilà bien d'une autre ! ah ! la bonne pièce que cette Solokha ! c'est elle qui l'a mis là dedans. De fait, si mes yeux ne m'ont pas trompé, il y avait chez elle un tas de sacs. Je comprends tout maintenant, il y avait deux particuliers dans cha-

cun. Et moi qui pensais être le seul à... eh bien ! je suis servi par la Solokha !

*
* *

Les jeunes filles furent quelque peu étonnées de voir qu'un des sacs manquait à l'appel.

– Ça ne fait rien, dit joyeusement Oksana, nous aurons assez de celui-ci.

Toutes s'attaquèrent à la charge qu'elles hissèrent à grand-peine sur le traîneau.

Le maire résolut de garder le silence, estimant que s'il leur criait de le libérer en défaisant la corde, ces écervelées prendraient la fuite en croyant que le diable était enfermé dans le sac et qu'alors il lui faudrait rester dehors peut-être bien jusqu'au lendemain.

Sur ces entrefaites, toutes les filles s'étaient donné la main et faisaient glisser en trombe la luge sur la neige qui grinçait sous les patins. Histoire de rire, quelques-unes se juchèrent sur le véhicule, d'autres grimpèrent même sur le maire, déterminé à tout subir en patience. Arrivées enfin à destination, elles ouvrirent toute grande la porte de l'entrée, puis celle de la chambre et, avec de bruyants transports de joie, descendirent le sac du traîneau.

– Voyons donc ce qu'il y a là dedans dirent-elles en se précipitant pour dénouer la corde.

À cet instant, le hoquet qui n'avait cessé de turlupiner le maire tout le temps de sa captivité reprit de plus belle, et alterna avec de violentes quintes de toux.

– Il y a quelqu’un d’enfermé dans le sac ! s’écrièrent d’une seule voix les jouvencelles qui, frappées d’épouvante, se ruèrent au dehors.

– De par tous les diables ! où donc courez-vous ainsi comme des perdues ? dit Tchoub, apparaissant sur le seuil.

– Oh ! papa, balbutia Oksana, il y a quelqu’un dans ce sac !

– Dans le sac ? et où l’avez-vous pris, celui-ci ?

– Le forgeron l’a abandonné sur la route, lui fut-il répondu en hâte.

– Mais bien sûr, ne l’avais-je pas deviné ? songeait Tchoub. Qu’avez-vous à prendre peur ? Nous allons bien voir. Allons, mon petit homme, mille excuses si nous ne t’honorons pas tout au long de tes noms et prénoms, mais hors de ce sac !

Le maire obéit.

– Aaaaaah ! s’exclamèrent les jeunes filles.

« Oho ! le maire aussi ? se disait Tchoub confondu de surprise et mesurant cet homme des pieds à la tête. Est-ce possible ? héhéhé ! »

Ce fut tout ce qu’il trouva à dire et de son côté le maire ne savait trop comment entrer en matière.

– Il doit faire bien froid dehors, hein ? fit-il en se tournant vers Tchoub.

– Ça gèle un peu, répliqua l’autre, mais permets-moi cette question... De quoi te sers-tu pour graisser tes bottes, de lard ou de goudron ?

Ce n’était pas du tout la question qu’il désirait poser, mais bien : « D’où vient, maire, que tu sois aussi dans un sac ? » et il n’arrivait pas à comprendre pour quelle raison il avait parlé d’autre chose.

– Le goudron est préférable, dit le maire. Allons, bonsoir, Tchoub.

Puis, renfonçant le bonnet sur sa tête, il sortit.

« Quelle lubie m’a donc pris de lui demander avec quoi il graissait ses bottes ? se disait Tchoub, l’œil fixé sur la porte que le maire venait de franchir. En a-t-elle du vice, la Solokha ? Ah ! la femelle du diable, et moi comme un imbécile, je... »

– Mais où donc est ce damné sac ?

– Je l’ai jeté dans un coin, il est vide maintenant, répliqua Oksana.

– Vide ?... oho, on m’a déjà joué ce tour-là... Passez-le-moi, il doit y avoir encore quelqu’un dans le fond. Secouez-le comme il faut... Comment ça, personne ? Voyez-moi la maudite commère ! À la regarder, on jurerait une sainte et que de sa vie elle n’a consenti à faire gras.

Mais laissons Tchoub ruminer à loisir son dépit et revenons au forgeron, car neuf heures ont sans doute déjà sonné au dehors.

*
* *

Au début, grande fut la terreur de Vakoula quand il se vit emporté à une telle altitude qu'il ne distinguait plus rien sur la terre, et qu'il volait, pareil à une mouche au ras de la lune, tant et si bien que s'il n'avait baissé la tête, il aurait frôlé cet astre de son bonnet. Cependant il ne tarda pas à se rassurer et se mit à narguer le diable. C'était pour lui le comble de l'amusement d'entendre sa monture éternuer et tousser, dès qu'il défaisait de son cou la petite croix de cyprès qui y pendait et l'agitait sous le nez du Malin. Il levait tout exprès le bras pour se gratter le crâne, et le démon, s'imaginant qu'il allait se signer, redoublait de vitesse. Tout était illuminé dans ces hautes sphères du firmament dont l'air était transparent comme une manière de brouillard argenté. On distinguait nettement toutes choses et Vakoula aperçut, passant en trombe à sa portée, un sorcier accroupi dans un pot de terre. Il voyait aussi les étoiles se grouper pour jouer à cache-cache. Ici, c'était tout un essaim d'esprits qui tourbillonnaient comme une nuée, un peu à l'écart ; là, un diable qui dansait au clair de lune salua le forgeron d'un coup de chapeau quand il le découvrit chevauchant à toute allure ; ailleurs, filait sur le chemin du retour un balai qui venait probablement de servir de monture à une sorcière se rendant là où ses obligations l'appelaient. Ah ! ils rencontrèrent chemin faisant bien d'autres êtres immondes dont le moindre faisait halte à la vue du forgeron pour l'honorer d'un coup d'œil, puis reprenait son élan et continuait son chemin. Le vol de Vakoula se poursuivit jusqu'au moment où soudain flamboya sous ses yeux la ville de Saint-Pétersbourg qui semblait en feu d'un bout à l'autre. Il y avait juste à cette époque des illuminations pour je ne sais plus quelle circonstance. Après avoir survolé la barrière de la capitale, le diable se mua en cheval et le forgeron se découvrit en selle sur un fringant coursier au beau milieu d'une rue.

Seigneur Dieu ! quel tintamarre, quel fracas de tonnerre, et que d'éclat ! De part et d'autre de la voie publique montaient à l'assaut du ciel les murs de maisons à quatre étages ; de tous les points cardinaux résonnaient le claquement des sabots de chevaux et le roulement des équipages.

Les édifices augmentaient sans cesse de hauteur et semblaient à chaque pas sortir du sol. Des ponts vibraient, les carrosses ne marchaient pas, mais volaient ; des cochers, des postillons vociféraient ; la neige voltigeait sous un millier de traîneaux qui se croisaient en tous sens ; les piétons se serraient et se bousculaient le long des maisons aux arêtes soulignées par des lampions, et leur ombre gigantesque, qui se profilait en éclair sur les façades, venait donner de la tête contre les toits et les cheminées.

Le forgeron dardait à droite et à gauche des yeux béants de stupeur. Il avait l'impression que chacun des édifices braquait sur sa personne ses innombrables prunelles de flamme pour le dévisager. Quant aux messieurs en pelisses recouvertes de drap, il en découvrait une telle multitude qu'il ne savait plus lequel saluer du bonnet fourré.

« Ah ! mon Dieu, que de gens huppés il y a par ici ! songeait-il, le moindre de ces passants qui sillonnent la rue doit être un assesseur ; et pour ceux qui se prélassent dans de si magnifiques calèches aux portières vitrées, ce sont, sinon des gouverneurs, probablement des commissaires, et peut-être bien des plus grosses légumes encore. »

Il en était là de ses réflexions quand il fut interrompu par le diable.

– Faut-il te mener tout droit devant l'impératrice ?

– Non, j'aurais bien trop peur, pensa le forgeron. Mais quelque part dans cette ville sont descendus les Zaporogues qui ont traversé Dikanka l'automne dernier. Ils étaient partis de la Setch[5] avec certains documents qu'ils devaient remettre à l'impératrice. Je ne ferais pas mal de demander conseil à ces gens-là... Ho, Satan, coule-toi dans ma poche et conduis-moi chez les Zaporogues !

En l'espace d'une minute, le diable se ratatina et devint si petit qu'il s'insinua dans la poche du forgeron, et Vakoula n'eut même pas le temps de tourner la tête qu'il se trouva devant une grande maison, puis en train de monter, sans même savoir comment, les marches d'un escalier. Il ouvrit une porte et recula de quelques pas ébloui par l'éclat d'une chambre somptueusement aménagée. Mais il retrouva quelque hardiesse en reconnaissant les mêmes Zaporogues qui avaient passé par Dikanka, maintenant assis à l'orientale sur des divans de soie, avec sous eux leurs bottes enduites de goudron, et fumant le tabac le plus fort qui soit, vulgairement appelé carotte.

– Salut, messieurs ! Dieu veuille vous assister, voilà donc où il nous est donné de nous revoir, dit le forgeron en s'avançant, courbé en deux.

– Qu'est-ce que c'est que cet individu ? demanda à un camarade assis plus loin le Zaporogue le plus voisin de Vakoula.

– Comment ! vous ne me remettez pas ? dit le nouveau venu. C'est moi, Vakoula le forgeron. Quand vous avez traversé Dikanka l'automne dernier, vous avez séjourné chez nous deux jours ou peu s'en faut, Dieu vous octroie de tout en abondance

---

[5] C'est de ce nom que l'on désignait le camp des Cosaques Zaporogues, dont on trouvera une description détaillée dans *Tarass Boulba,* à paraître prochainement. *(Note des traducteurs.)*

et vous prête longue vie et santé ! Et c'est moi qui à cette occasion ai referré la roue d'avant de votre calèche.

– Ah ! oui, dit le même Cosaque. C'est ce forgeron qui peint si bien. Salut, pays, quel bon vent t'amène ?

– J'ai voulu, quoi ! me payer le coup d'œil ; on prétend que...

– Et alors, poursuivit d'un air fort digne ce Zaporogue qui tenait à montrer qu'il savait fort bien s'exprimer en russe, c'est une cité conséquente, pas ?

Le forgeron ne voulut pas se couvrir de honte et paraître un novice ; d'ailleurs, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le constater, il avait lui-même une teinture du beau langage.

– Un chef-lieu à la hauteur ! répondit-il d'un ton indifférent, les édifices y sont de taille, avec des tableaux tout au large de leurs façades. Nombre de maisons sont décorées à profusion de capitales en or massif. Merveilleuse proportion, il n'y a pas à dire le contraire.

En entendant le forgeron s'exprimer avec autant d'aisance, les Zaporogues tirèrent de ses propos une conclusion tout à son avantage.

– Plus tard, nous bavarderons plus à loisir avec toi, maintenant nous montons en voiture pour aller chez l'impératrice.

– Chez l'impératrice ? Si c'était, messieurs, un effet de votre bonté de m'emmener avec vous...

– Toi ? répliqua le Zaporogue, de l'accent dont use un précepteur avec son pupille de quatre ans, suppliant qu'on lui permette de monter un cheval pour de vrai, un grand cheval.

Qu'est-ce que tu fabriquerais là-bas ? Non, impossible !... Nous autres, l'ami, nous avons à parler à Sa Majesté d'affaires qui ne concernent que nous, ajouta-t-il avec une grimace qui voulait en dire long.

– Oh ! emmenez-moi, de grâce, insista le forgeron. Demande-leur ! souffla-t-il au diable, en tapotant sa poche du poing.

À peine achevait-il ces mots qu'un autre Zaporogue prit la parole.

– Au fait, qu'il vienne donc avec nous, frères.

– Soit, emmenons-le, dirent les autres.

– Mais revêts le même costume que nous. Vakoula endossait en hâte un surcot vert, quand soudain la porte s'ouvrit et livra passage à un personnage en habit galonné, annonçant qu'il était l'heure de partir.

Le forgeron fut tout émerveillé de rouler à grande allure dans un immense carrosse oscillant sur des ressorts, cependant qu'à droite et à gauche défilaient à toute vitesse des maisons à quatre étages, et que le pavé semblait lui-même galoper avec un fracas de tonnerre sous les sabots de l'attelage.

« Seigneur Dieu, quelle lumière ! songeait le forgeron, chez nous, même en plein jour, il ne fait pas aussi clair. »

Les carrosses s'arrêtèrent devant le palais. Les Zaporogues en descendirent, s'engagèrent sous un magnifique vestibule et commencèrent à monter les marches d'un escalier brillamment illuminé.

« Et quel escalier, pensait toujours Vakoula, c'est tout juste si on ose le fouler du pied... Et quels ornements ! Et l'on me dira encore qu'il n'y a que mensonge dans les contes de fées ? Non, de par tous les diables, ils ne mentent pas ! Mon Dieu, quelle rampe ! ah ! ce travail ! rien que pour le fer, il y a bien là dedans la valeur d'une cinquantaine de roubles...

Arrivés en haut de l'escalier, les Zaporogues traversèrent un premier salon, suivis d'un pas timide par le forgeron qui craignait à chaque instant de s'étaler sur le parquet. Même après avoir passé par trois vastes salles il n'était pas encore au bout de ses émerveillements. Dès le seuil de la quatrième, il s'approcha, malgré sa timidité, d'un tableau fixé au mur et représentant la Vierge Très Pure avec le divin Enfant dans ses bras.

« Oh ! quel portrait, quelle merveilleuse peinture ! se disait le forgeron, on dirait qu'elle va parler, on la jurerait vivante... Et l'Enfant-Jésus donc ! il a serré ses menottes et il sourit, le pauvret... Et les couleurs, mon Dieu, quelles couleurs !... À mon avis, il n'entre pas ici pour un liard d'ocre, rien que du vert et du vermillon, et ce bleu a l'air de flamber. Un travail à la hauteur !... et le fond est probablement passé au blanc de céruse... Pourtant, si extraordinaire que soit ce tableau, voyez-moi donc cette poignée de cuivre, poursuivit-il, en s'approchant d'une porte dont il tâta la serrure. Oh ! quelle finesse de travail ! À mon avis, tout ça sort des mains de serruriers allemands et a dû coûter les yeux de la tête... »

Peut-être, le soliloque du forgeron aurait-il duré longtemps encore si un laquais galonné sur toutes les coutures ne l'avait poussé du coude, en lui notifiant qu'il ne devait point s'écarter de ses compagnons. Les Zaporogues franchirent deux salles de plus et s'arrêtèrent enfin. Là, il leur fut prescrit d'attendre. Dans cette pièce, on voyait une foule de généraux en uniformes cha-

marrés d'or. Les Zaporogues multiplièrent de toutes parts les courbettes et s'assemblèrent en un groupe compact.

Quelques instants après se présenta, escorté de toute une suite, un personnage d'une taille majestueuse et assez corpulent, en costume d'hetman, et chaussé de bottes jaunes. Il avait une chevelure embroussaillée, et il louchait légèrement d'un œil, mais sa physionomie exprimait une sorte de grandeur arrogante et chacun de ses mouvements trahissait l'habitude du commandement. Tous les généraux qui s'étaient promenés jusque-là avec une certaine nonchalance dans leurs habits cousus d'or firent les empressés autour du nouveau venu et les plongeons obséquieux de leur buste semblaient indiquer qu'ils étaient suspendus à ses lèvres, attentifs à ses moindres gestes pour exécuter sur l'heure tout ordre qu'il lui plairait de leur donner. Mais l'hetman ne prêtait aucune attention à leurs simagrées ; il se borna à incliner sèchement la tête et s'approcha des Zaporogues dont le groupe se prosterna comme un seul homme à ses pieds.

– Tout le monde est là ? demanda-t-il d'une voix traînante et légèrement nasale.

– Tout le monde est présent, petit Père, répondirent les Zaporogues avec une nouvelle révérence.

– N'oubliez pas de vous exprimer comme je vous l'ai appris.

– Nous ne l'oublierons pas, petit Père.

– C'est l'empereur ? demanda le forgeron à l'un de ses voisins.

– L'empereur ? penses-tu ! C'est Potemkine en chair et en os.

Un bruit de voix se fit entendre dans la salle contiguë et Vakoula ne sut bientôt où poser les yeux, devant la multitude de dames qui venaient d'entrer en robe de satin à longue traîne, et de courtisans aux caftans ruisselants d'or et les cheveux en catogan. Il ne voyait que splendeur éblouissante, et rien de plus.

Brusquement, tous les Zaporogues s'aplatirent à terre en criant d'une seule voix :

– Aie pitié de nous, petite Mère, aie pitié de nous !

– Relevez-vous ! fit entendre au-dessus d'eux une voix impérieuse, mais en même temps agréable.

Quelques-uns des courtisans s'empressèrent et poussèrent les Zaporogues.

– Nous ne nous relèverons pas, petite Mère, plutôt mourir que de nous relever !

Potemkine se mordait les lèvres, enfin il s'avança lui-même et chuchota un ordre à l'oreille de l'un des Zaporogues. Ceux-ci consentirent alors à se remettre sur pied.

À ce moment, Vakoula s'enhardit jusqu'à lever les yeux et aperçut debout devant lui une dame pas très grande, assez replète, poudrée avec des yeux bleus, et un air à la fois majestueux et souriant qui du premier coup lui gagnait tous les cœurs et ne pouvait appartenir qu'à une femme assise sur le trône.

– Son Altesse Sérénissime m'a promis de me présenter aujourd'hui l'un de mes peuples que je n'avais pas encore vu jusqu'à présent, dit la dame aux yeux bleus qui considérait avec curiosité les Zaporogues. Vous traite-t-on bien à Pétersbourg ? continua-t-elle en se rapprochant.

– Grand merci, petite Mère ! La nourriture ne laisse rien à désirer, bien que les moutons de par ici ne valent pas ceux de notre pays, mais quoi ! à la rigueur, ça peut aller.

Potemkine fronça le sourcil en voyant que les Zaporogues ne répétaient pas un traître mot de ce qu'il leur avait enseigné.

L'un d'eux s'avança d'un air cérémonieux :

– Prends-nous en pitié, petite Mère ! En quoi faisant, ton peuple loyal a-t-il provoqué ta colère ? Avons-nous marché la main dans la main avec l'impur Tartare ? Aurions-nous conclu quelque accord avec le Turc ? T'avons-nous trahie par des actes, ou par intention ? D'où vient donc cette défaveur ? On nous a d'abord annoncé que tu as ordonné de construire un peu partout des forteresses pour te défendre de nous autres ; ensuite, nous avons su que tu veux faire de nous des carabiniers, et maintenant nous entendons parler de nouvelles calamités. En quoi tes forces Zaporogues sont-elles coupables ? Leur reproches-tu d'avoir mené tes armées au delà de l'isthme de Pérékop et aidé tes généraux à tailler des croupières aux gens de Crimée ?

Potemkine se taisait et frottait distraitement d'une petite brosse les diamants dont ses doigts étaient couverts.

– Que désirez-vous donc ? demanda Catherine d'une voix soucieuse.

Les Zaporogues échangèrent un coup d'œil significatif.

« Voici le moment ! l'impératrice a demandé : que désirez-vous ? » se dit le forgeron et soudain il se jeta à terre.

– Votre Majesté Impériale, n'ordonnez pas de nous mener au supplice, mais daignez faire grâce ! De quoi donc, soit dit

sans offenser Votre Clémence Impériale, sont faits les souliers que vous avez aux pieds ? Je pense que pas un Suédois, ni un homme de n'importe quel pays au monde n'est à même d'en fabriquer de pareils. Oh ! mon Dieu, si ma femme en portait de semblables !

L'impératrice éclata de rire et les courtisans l'imitèrent. Potemkine fronça bien les sourcils, mais ne put s'empêcher de sourire. Les Zaporogues commencèrent à donner des coups de coude à Vakoula, certains que celui-ci avait soudain perdu l'esprit.

– Relève-toi, dit aimablement l'impératrice. Si tu as une telle envie d'avoir des souliers comme les miens, il n'est pas difficile de te contenter. Apportez-lui à l'instant mes souliers les plus précieux, brodés d'or. Vraiment, cette ingénuité me ravit... Tenez ! continua-t-elle, en fixant un monsieur qui se tenait un peu plus à l'écart, un homme aux traits empâtés, mais plutôt pâles, et dont le modeste caftan à grands boutons de nacre montrait qu'il n'appartenait pas au monde des courtisans, voici un sujet digne de votre plume spirituelle...

– Votre Majesté est par trop indulgente... Ici, il faudrait pour le moins La Fontaine, répondit avec une révérence, le personnage aux boutons de nacre[6].

– Sur ma foi, je vous avouerai que jusqu'à présent je suis folle de votre *Brigadier*. Vous lisez à ravir... Mais revenons à nos moutons, continua Catherine, en s'adressant de nouveau aux Zaporogues. J'ai entendu dire que l'on ne se marie jamais chez vous, à la Setch ?

---

[6] Il s'agit ici de Denis Fonvizine, dramaturge et l'un des esprits d'avant-garde sous le règne de la Grande Catherine. Ses deux comédies les plus importantes sont : *Le Brigadier* et *Le Mineur*. *(Note des traducteurs.)*

– Comment cela, petite Mère, tu sais bien qu'un homme ne peut pas vivre sans femme, répondit ce même Zaporogue qui s'était entretenu avec Vakoula, et celui-ci fut stupéfait d'entendre ce gaillard, si bien au courant du beau langage, s'exprimer devant Sa Majesté, et comme de propos délibéré, du style le plus grossier, et comme on dit communément, dans la langue des rustres.

« Oho ! ces gens sont des malins, se dit-il, probablement qu'il n'agit pas ainsi, sans avoir une idée de derrière la tête... »

– On n'est pas des moines, continuait le Zaporogue, mais des pécheurs, fort aises, comme tout bon chrétien, de faire gras. Il y en a beaucoup parmi nous autres à être pourvus de femmes, mais ils ne vivent point avec elles à la Setch. Il en est d'autres qui ont femme en Pologne, d'autres qui en ont en Ukraine, il en est même qui ont leur femme au pays des Turcs...

À ce moment, on apporta les souliers au forgeron.

– Oh ! Seigneur mon Dieu, quelle parure ! s'exclama-t-il au comble de la joie en s'en emparant, Votre Majesté Impériale, du moment que vous pouvez chausser des souliers pareils, et que vous vous en servez sans doute pour patiner sur la glace, que doivent être les pieds eux-mêmes ! Je pense qu'ils sont en sucre tout pur !

Sa Majesté qui, de fait, avait les pieds les mieux faits et les plus charmants du monde, ne put s'empêcher de sourire en entendant un tel compliment de la bouche de l'ingénu forgeron qui, sous son costume de Zaporogue, pouvait passer pour un beau garçon, en dépit de son teint basané. Réconforté par cette attention bienveillante, notre homme se préparait déjà à interroger l'impératrice à propos de tout : s'il était vrai, par exemple, que les empereurs russes se nourrissaient exclusivement de miel et de lard, et ainsi de suite. Mais sentant que les Zapo-

rogues ne cessaient de le pousser du coude, il résolut de se taire et quand la souveraine, tournée vers les plus âgés des Zaporogues, se mit à les questionner sur leur genre de vie à la Setch, sur les habitudes qu'on y observe, reculant de quelques pas, il se pencha vers sa poche et dit à voix basse :

– Emporte-moi loin d'ici, au plus vite !

Et tout soudain il se trouva survolant la barrière de la capitale.

*
* *

– Il s'est noyé, de par Dieu, noyé ! Que je ne puisse bouger d'une semelle s'il ne s'est pas noyé, disait d'une voix chevrotante la grosse femme du tisserand, au centre d'un groupe de commères de Dikanka, au beau milieu de la rue.

– Alors, suis-je donc une menteuse ? Aurais-je de ma vie volé la vache de quelqu'un ? À qui ai-je bien pu jeter le mauvais sort, qu'on ne veuille plus ajouter foi à mes paroles ? criait une bonne femme en surcot de Cosaque et au nez violacé, en agitant de grands bras. Tenez, que l'envie me passe à tout jamais de boire une goutte d'eau si la vieille Perépertchikha n'a pas vu de ses propres yeux le forgeron se pendre !

– Le forgeron s'est pendu ? En voilà bien d'une autre ! dit le maire qui, au sortir de chez Tchoub, s'était arrêté et s'était frayé un passage dans la foule des commères en grande discussion.

– Souhaite plutôt de ne plus boire d'eau-de-vie, vieille soularde, répondait la femme du tisserand. Pour se pendre, il faudrait avoir ta dose de folie. Il s'est noyé, et noyé dans le trou

d'eau pratiqué dans la glace de la rivière. J'en suis aussi certaine que de ta présence il y a un instant au cabaret.

– Femelle sans vergogne ! voyez les torts qu'elle va chercher ! rétorqua la propriétaire du nez lie de vin, fort en courroux. Tu devrais au moins te taire, crapule ! Comme si je ne savais pas que le sacristain va te voir chaque jour !

L'épouse du tisserand jeta feu et flammes.

– Quoi, le sacristain ? Chez qui va le sacristain ? Qu'est-ce que tu racontes ?

– Le sacristain ? cria d'une voix aiguë une personne en pelisse de peau de lièvre recouverte de nankin bleu, la propre moitié du sacristain, qui jouait des coudes pour s'approcher des deux adversaires. Je vous en donnerai, moi, du sacristain ! Qui a parlé de sacristain ?

– Voilà chez qui le sacristain fait des siennes ! répondit la femme au nez violet en montrant du doigt la conjointe du tisserand.

– Ah ! c'est donc toi, garce ? dit l'épouse du sacristain en marchant droit à l'accusée ; c'est donc toi, sorcière, qui troubles la cervelle à mon homme et lui donnes à boire des tisanes aux herbes diaboliques pour l'amener à te fréquenter ?

– Laisse-moi tranquille, espèce de Satan ! répliqua la femme du tisserand, en battant en retraite.

– Non, mais regardez-la, cette maudite sorcière. Puisses-tu crever sans descendance, saleté ! Pfou !... et elle cracha en pleine figure de l'ennemie.

Celle-ci voulut la payer de la même monnaie, mais rata son coup et le crachat s'étala sur la longue barbe du maire qui s'était rapproché du lieu de la querelle afin de ne pas perdre une syllabe de l'altercation.

– Fi, la cochonne ! s'écria le maire en s'essuyant du pan de son caftan, et en levant son fouet, geste qui contraignit les commères à se disperser de tous côtés avec force gros mots. Quelle dégoûtation ! continuait le bonhomme en achevant de s'essuyer. Ainsi donc le forgeron s'est noyé. Mon Dieu, quel peintre hors ligne c'était ! Quels couteaux inusables, quelles charrues et quelles faucilles ne fabriquait-il pas ? Et sa force, donc ! Oui, se dit-il après un instant de méditation, il y a au village bien peu d'hommes qui lui aillent à la cheville... En effet, tandis que j'étais enfermé dans ce sacré sac, j'ai bien cru remarquer à nombre d'indices que le pauvre diable n'était pas guère de bonne humeur... Adieu donc, le forgeron ! Il a été des nôtres et le voilà décédé. Moi qui avais justement l'intention de lui amener ma jument pommelée à ferrer...

Et rempli de pensées tout aussi chrétiennes, le maire rentra paisiblement chez lui.

Oksana fut décontenancée dès que lui parvinrent ces nouvelles. Elle n'avait qu'une confiance mitigée en la vue de la Perépertchikha et les on-dit des commères. Elle savait que le forgeron était trop pieux pour se résoudre à damner son âme. Mais quoi ! s'il était effectivement parti en se jurant de ne jamais plus remettre le pied au village ! Or, elle chercherait longtemps avant de dénicher ailleurs un luron qui le valût. Et comme il l'aimait ! N'avait-il pas supporté ses caprices plus longtemps que n'importe quel autre prétendant ? Toute la nuit, la belle fille ne fit que se retourner du côté droit sur le côté gauche, et vice versa, sous ses couvertures, sans arriver à s'assoupir. Tantôt gisant de tout son long dans une nudité ravissante que les ténèbres nocturnes dérobaient même à ses propres yeux, elle se traitait

de tous les noms presque à haute voix, et tantôt, recouvrant un peu de calme, elle décidait de ne plus penser à cette affaire, mais elle y repensait de plus belle et sans fin ni cesse, toute en feu, si bien qu'au matin elle se sentit éprise à la folie du disparu.

Tchoub ne manifesta ni joie ni affliction quant au sort de Vakoula. Ses pensées n'étaient absorbées que par une seule chose ; il ne pouvait oublier la perfidie de Solokha et, bien que somnolent, il n'arrêtait pas de la couvrir d'injures.

Le jour se leva. L'église entière était bondée de fidèles bien avant l'aube. Les anciennes en châle blanc, et en surtout de drap de même couleur se signaient dévotement sous le porche même du sanctuaire. Devant elles se tenaient les femmes de Cosaques, en caraco jaune, ou vert, voire quelques-unes en casaquin bleu avec des galons d'or pendillant au dos. La tête ceinte à peu près d'autant de rubans qu'un mercier en expose dans sa vitrine, et la gorge parée de colliers de verroterie, de petites croix et de ducats, les jeunes filles se bousculaient pour se rapprocher le plus possible de l'iconostase. Mais en avant de tous on voyait avec leurs moustaches, leurs toupets, les Cosaques et les simples paysans, la plupart en manteau blanc à capuchon que dépassait un surcot, blanc aussi chez certains et bleu chez les autres. Sur quelque visage que se posât le regard, pas un qui n'exprimât l'allégresse des grandes fêtes. Le maire se pourléchait déjà les lèvres, en songeant à l'andouille qui le dédommagerait de son jeûne ; les jeunes filles rêvaient à la joie prochaine de patiner sur la glace avec les gars, et les vieilles marmottaient leurs prières avec plus d'ardeur que jamais. Le Cosaque Sverbygouz se prosternait avec tant de dévotion que du haut en bas de l'église on entendait son front heurter le sol. Oksana était la seule qui parût en plein désarroi ; elle ne priait que du bout des lèvres. Tant de sentiments divers se brouillaient dans son âme, tous plus décourageants, plus funèbres les uns que les autres, que ses traits n'exprimaient qu'un trouble extrêmement profond et des larmes lui tremblaient au bout des cils. Ses compagnes

n'arrivaient pas à saisir la cause de ce chagrin et ne soupçonnaient guère qu'il s'agissait de Vakoula. Tous les fidèles avaient d'ailleurs l'impression que la cérémonie ne se déroulait pas comme à l'ordinaire, comme si quelque chose manquait à la fête. Pour comble de disgrâce, le sacristain avait attrapé mal à la gorge au cours de sa tournée en sac et ne parvenait qu'à lâcher des chevrotements à peine perceptibles ; il est vrai que le choriste de passage faisait admirablement la basse, mais combien n'eût-on pas gagné au change si le forgeron avait été présent, lui qui, au moment où l'on entonnait le *Pater* et le *Sanctus* se plaçait sur les marches du chœur et de là vous entonnait ces chants sur l'air même qui se pratique à Poltava ! D'autant plus que nul autre que lui n'assumait à l'église les fonctions de maître de chapelle. Les matines expédiées, vint le tour de la messe..., mais où donc en vérité avait-il pu passer, ce Vakoula ?

*

* *

Pour rapatrier le forgeron, le diable avait fendu les airs encore plus rapidement qu'au début de la nuit, en sorte que Vakoula se retrouva en un clin d'œil à quelques pas de son logis. À ce moment, un coq chanta.

– Où vas-tu donc ? cria le forgeron à sa monture qui faisait mine de s'éclipser. Ce n'est pas tout, l'ami, je ne t'ai pas encore remercié.

Il saisit alors une branche de bois mort et en cingla par trois fois le démon qui s'enfuit comme un paysan échaudé par l'assesseur, en sorte qu'au lieu de tromper, de séduire et de duper autrui, l'ennemi du genre humain en resta lui-même quinaud.

Ce devoir accompli, Vakoula pénétra dans l'entrée, se blottit sous une couche de foin et dormit jusqu'à l'heure du déjeu-

ner. À son réveil, il fut grandement effrayé en constatant que le soleil était déjà haut dans le ciel.

– J'ai dormi le temps des matines et de la messe !

Là-dessus, le pieux forgeron eut une crise de désespoir, estimant que sans doute pour le punir d'avoir songé à se damner, Dieu lui avait tout exprès envoyé ce profond sommeil qui l'avait empêché de se rendre à l'église, un jour de fête si solennelle. Mais il recouvra quelque sérénité en se disant que la semaine prochaine il se confesserait et qu'à partir de ce matin il se prosternerait jusqu'à terre cinquante fois par jour, et cela pendant toute une année. Il jeta ensuite un coup d'œil dans la chambre ; mais il n'y avait personne au logis, sans doute que Solokha n'était pas encore revenue de l'église.

Il retira de son sein avec mille précautions les souliers de l'impératrice, admira une fois de plus leur élégante façon aussi bien que la prodigieuse aventure de la nuit, se leva, s'habilla le mieux qu'il put, c'est-à-dire de ce surcot qui lui venait des Zaporogues, prit dans son coffre un bonnet neuf à calotte bleue, en fourrure d'agneau de Réchétilov, qu'il n'avait jamais porté depuis le jour où il en avait fait l'emplette au temps où il travaillait à Poltava. Il y joignit une ceinture multicolore, flambant neuf, elle aussi, noua le tout plus une cravache dans un mouchoir et s'en alla tout droit chez Tchoub.

Celui-ci roula des yeux ronds en voyant Vakoula franchir son seuil, tant et si bien qu'il ne savait plus de quoi il devait s'étonner davantage, de la résurrection du gaillard, ou de son impudence à venir chez lui, ou encore de la coquetterie de sa tenue et de son costume de Zaporogue. Mais sa surprise ne connut plus de bornes quand le visiteur dénoua le mouchoir, déposa devant lui le bonnet neuf et une ceinture si belle que personne au village n'en portait de comparable, puis se jeta à ses pieds en lui disant d'une voix suppliante :

– Sois clément, petit père, et ne t'irrite pas contre moi ! Prends la cravache que voici et rosse-moi autant que le cœur te dira. Je me remets entre tes mains et me repens de tout. Frappe, pourvu que passe ton ressentiment. Il fut un temps où mon père et toi vous étiez les deux doigts de la main, vous partagiez ensemble le pain et le sel, ensemble vous buviez l'eau-de-vie...

Tchoub contemplait, non sans satisfaction, le forgeron gisant devant lui, cet hercule auquel nul au village ne se permettait de manquer de respect, qui tordait comme galettes de sarrasin des pièces de cinq kopecks et des fers à cheval. Pour satisfaire à sa propre dignité, Tchoub s'empara du fouet et par trois fois en frappa les épaules du suppliant.

– Allons, que cela te suffise, lève-toi ! Obéis toujours aux anciens. Vouons à l'oubli ce qui s'est passé entre nous et maintenant, dis-moi ce qui te ferait plaisir.

– Donne-moi Oksana pour épouse. Tchoub prit le temps de réfléchir, lança un coup d'œil vers le bonnet fourré et la ceinture : la coiffure était splendide et l'écharpe ne le lui cédait en rien. Il se souvint aussi de la perfidie de la Solokha et prononça d'un ton résolu :

– Bon ! envoie-moi les marieurs pour la demande en bonne et due forme.

– Oh ! s'écria Oksana qui venait de franchir le seuil et à la vue du forgeron elle fixa sur le jeune homme des regards pleins d'étonnement et de joie.

– Vois quels souliers je t'ai apportés, dit Vakoula, ce sont ceux-là mêmes que chausse l'impératrice.

– Non, non, je n’ai pas besoin d’escarpins, dit-elle avec un geste évasif, et sans détacher de lui ses regards. Même sans les escarpins, je...

Elle n’acheva pas sa phrase et rougit...

Le forgeron s’approcha d’elle et la prit par la main. La belle baissa les yeux. Jamais encore elle n’avait été si délicieuse à voir. Au comble du ravissement, Vakoula embrassa doucement Oksana dont le minois s’empourpra encore davantage, et cet émoi lui conféra une grâce de plus.

*

* *

De passage à Dikanka, l’évêque, de pieuse mémoire, se répandit en louanges sur le site où s’élevait le village et comme il passait par une rue, il fit halte devant une certaine maison.

– À qui donc appartient cette chaumière si bien peinte ? demanda Sa Grandeur à une jolie femme debout près du seuil avec un bébé dans les bras.

– C’est celle du forgeron Vakoula, lui répondit avec une révérence Oksana, car c’était elle.

– C’est très bien ! un remarquable travail, dit Sa Grandeur en examinant de plus près les portes et les fenêtres dont le tour était passé à la peinture rouge.

Quant aux portes, elles étaient semées de Cosaques à cheval et pipe aux dents. Mais l’évêque loua encore plus Vakoula en apprenant qu’il s’était de son propre chef soumis à une pénitence ecclésiastique, et qu’il avait peint gratis toute l’aile gauche du chœur d’un semis de fleurs écarlates sur fond vert.

Toutefois l'artiste ne s'en tint pas là. Sur le mur de gauche, quand vous entrez au saint lieu, Vakoula dessina un diable aux enfers, mais si répugnant que toute personne qui passait devant en crachait de dégoût. Les femmes, dès qu'un marmot se mettait à pleurnicher dans leurs bras, l'amenaient devant cette image en disant :

– Tiens, regarde-moi cette horreur !

Et retenant ses petites larmes, le pauvret louchait vers l'œuvre du forgeron et se blottissait sur le sein de sa maman.

L'EFFROYABLE VENGEANCE

I

Tout un quartier de Kiev menait grand bruit et faisait tapage ; le capitaine de Cosaques Gorobietz célébrait les noces de son fils, et nombre d'invités avaient répondu à son appel. Au bon vieux temps on raffolait de chère lie[7], on aimait encore mieux boire, et l'on prisait davantage les grandes réjouissances. Monté sur son coursier bai, le Zaporogue Mikita était accouru, lui aussi, tout droit d'une beuverie effrénée à Péréchlaya-Polié où huit jours et huit nuits d'affilée il avait gorgé de vin rouge les gentilshommes de Sa Majesté polonaise. Se trouvaient également parmi les hôtes, l'ami très intime du capitaine, venu de l'autre rive du Dniépr où s'élevait son manoir tapi entre deux coteaux, Danilo Bouroulbache, avec sa jeune femme Catherine et son fils âgé d'un an. Chacun s'émerveillait du visage pâle de dame Catherine, de ses sourcils sombres comme du velours d'Allemagne, de sa robe de cérémonie en drap, de sa jupe de taffetas bleu, et de ses bottes aux talons d'argent. Mais on s'étonnait encore plus de voir que son père ne l'avait point accompagnée. Il y avait tout juste un an qu'il vivait de l'autre côté du Dniépr ; pendant vingt et un ans il avait disparu sans que l'on eût de ses nouvelles et quand il s'en vint retrouver sa fille, celle-ci était déjà mariée et mère d'un bébé. Il aurait probablement raconté bien des choses étonnantes, et comment n'en pas raconter quand on a si longtemps séjourné en terre étrangère ! Là-bas tout est différent, les gens ne sont pas les mêmes, et il n'y a pas d'églises chrétiennes... Mais quoi ! il n'était pas venu.

On avait justement servi aux invités de l'eau-de-vie aux épices, aux raisins secs et aux prunes, et de plus un petit gâteau

---

[7] Vieux mot qui signifiait, gai, joyeux, et qui n'est plus usité que dans cette phrase familière, *Faire chère lie*, Faire bonne chère avec gaieté. *(Note du correcteur – ELG.)*

rond sur un plat à part. Les musiciens s'attaquèrent à la pâte du fond, mise au four avec des pièces d'argent et, faisant trêve un instant, déposèrent à leur portée cymbales, violons et tambours. S'essuyant le visage avec leur mouchoir brodé, jeunes femmes et jeunes filles se détachaient cependant du groupe de leurs compagnes, et, le poing sur la hanche promenant à la ronde un regard hautain, des lurons se préparaient à bondir pour leur servir de vis-à-vis quand le vieux capitaine se présenta, une sainte image à chaque main, pour en bénir les mariés. Elles lui venaient, ces images, du vénérable anachorète, le pieux vieillard Bartholomé. Ce n'est point que leur monture soit luxueuse ; ni l'or ni l'argent n'y resplendissent, mais aucune force impure n'oserait effleurer celui qui les possède en sa maison. Les deux mains au ciel, le capitaine allait prononcer une courte oraison quand soudain, saisis d'épouvante, des enfants qui jouaient par terre, poussèrent un cri. Aussitôt après, la multitude rompit de quelques pas, et chacun tendit un doigt tremblant de frayeur vers un Cosaque qui se dressait maintenant au centre du cercle formé par les gens de la noce. Qui était-il ? nul ne le savait. Mais déjà il dansait à ravir la Cosaque, déjà il faisait rire aux éclats ceux qui l'entouraient. Au moment précis où le capitaine levait les saintes images vers le ciel, tout le visage de cet inconnu se déforma brusquement ; son nez s'étira et s'affaissa sur l'une de ses joues ; ses yeux noirs cédèrent la place à des prunelles vertes, clignotant dans les orbites ; ses lèvres blêmirent, son menton trembla, se fit pointu comme un fer de lance ; de sa bouche sortit un croc, ses épaules se voûtèrent pour former une bosse, et plus de danseur cosaque maintenant, mais une ruine !

– C'est lui, c'est lui ! crièrent dans la foule des gens, empressés désormais à se sentir les coudes.

– Le sorcier a fait sa réapparition ! clamèrent les mamans en prenant leurs petits par la main.

Plein de noblesse alors et de majesté, le capitaine Gorobietz s'avança et cria d'une voix de tonnerre, en présentant au monstre les saintes images :

– Hors d'ici, figure de Satan, ta place n'est point parmi nous.

Et sifflant, grinçant des dents à la manière des loups, l'étrange vieillard s'évanouit.

À travers la foule, circulèrent tout de suite et coururent, avec un vacarme pareil à celui de la mer par mauvais temps, toute sorte de rumeurs et de racontars.

– De quel sorcier s'agit-il donc ? demandaient blancs-becs et novices.

– Ceci nous présage un malheur, disaient les anciens en hochant la tête.

Et partout, dans le vaste clos du capitaine, des groupes se formèrent pour écouter l'histoire du fameux sorcier. Mais chacun, ou presque, racontait la chose à sa façon, et sans doute personne n'était à même de donner à ce sujet quelque précision.

On roula dans la cour un tonneau d'hydromel, et l'on apporta force cruches de vin de Grèce. Tout fut de nouveau aux réjouissances ; les musiciens préludèrent brusquement et la danse emporta dans son tourbillon jouvencelles, jeunes femmes mariées, et fringants Cosaques en justaucorps de couleur vive. Des bonshommes de quatre-vingt-dix ans, et même des centenaires qui avaient bu un coup de trop entrèrent aussi dans la ronde ; ce n'était pas impunément qu'ils venaient d'évoquer les années de leur verte jeunesse. On festoya très tard dans la nuit, et à tout casser, comme on ne le fait plus de nos jours. Les invités commencèrent alors à prendre congé, mais peu nombreux

furent ceux qui retournèrent chez eux ; la plupart restèrent pour passer la nuit, étendus à la belle étoile dans l'immense cour du capitaine, et il y eut encore beaucoup plus de Cosaques qui s'assoupirent soudainement, sans plus ample cérémonie, sous les bancs, à même le sol, ou le long de leur cheval, près de l'écurie ; là enfin où ces gaillards avaient senti leur tête céder au vertige de la boisson, ils gisaient et ronflaient à se faire entendre des quatre coins de la ville de Kiev.

II

Une douce lueur s’est répandue sur le monde entier, la lune a surgi de derrière la montagne. On dirait qu’elle vient d’étaler sur les berges accidentées du Dniépr une précieuse mousseline de Damas, blanche comme la neige, et que les ténèbres refluent au fond des bois de pins.

Une embarcation vogue au milieu du fleuve ; à l’avant, sont assis deux valets, le bonnet noir du Cosaque campé sur le coin de l’oreille et sous leurs avirons jaillissent en gerbes des gouttelettes, rappelant ces étincelles qui s’égrènent d’un briquet que l’on bat. Pourquoi ces Cosaques ne chantent-ils pas ? D’où vient qu’ils ne s’entretiennent même pas de ces prêtres polonais qui sillonnent déjà l’Ukraine, rebaptisant la gent cosaque pour en forger des catholiques, ni de ces deux jours de combat que soutint la horde près du Lac Salé ? Comment se permettraient-ils de chanter, comment oseraient-ils remémorer le geste héroïque, du moment que le maître Danilo se laisse aller à la rêverie, si bien qu’une manche de son pourpoint cramoisi a glissé hors de la barque et traîne dans l’eau ? Catherine, leur dame, berce l’enfant à mi-voix, sans le quitter des yeux, et le flot projette une fine poussière grise sur la robe de parade que ne protège point la bâche.

À qui les contemple du milieu du Dniépr, qu’elles font plaisir à voir les montagnes altières, les vastes prairies, la verdure des bois ! Des montagnes, dites-vous ? mais non, ce ne sont point des montagnes ; en haut comme en bas, elles s’achèvent en cime aiguë, et sous elles, aussi bien que dessus, il n’y a rien que les altitudes célestes. Les bois qui s’érigent sur ces collines ne sont point des bois, mais une chevelure poussée sur le crâne

velu du Génie des forêts qui trempe sa barbe dans l'eau, et sous cette barbe, de même que planant au-dessus de cette crinière, il n'y a rien que du ciel. Des prairies ? mais non, seulement l'écharpe verdoyante qui ceint par le milieu le ciel rond et dans chacun des deux hémisphères, supérieur et inférieur, se promène lentement une lune.

Mais le regard du sire Danilo ne s'égare ni à droite ni à gauche ; ses yeux sont fixés sur la jeune femme.

– Pourquoi, ma jeune épouse, pourquoi, ma Catherine toute précieuse, te laisses-tu gagner par la mélancolie ?

– Ce n'est point la mélancolie qui me gagne, messire Danilo. Les étranges choses que l'on rapportait de ce sorcier m'ont fait peur. On prétend qu'à sa naissance il était d'une telle laideur que pas un enfant, même dans la toute prime jeunesse, ne consentait à partager ses jeux. On dit que de tout temps il a eu l'impression que chacun se moque de lui. Qu'il lui arrive de croiser quelque passant, il lui semble que cet homme tord sa bouche dans un ricanement. Et dès le lendemain on ne manque pas de trouver l'infortuné passé de vie à trépas. J'étais frappée de surprise, de terreur aussi, en prêtant l'oreille à ces récits, ajoute Catherine, prenant pour essuyer le visage du bébé endormi dans ses bras un mouchoir où de sa propre main elle a brodé en soie rouge des feuillages et des baies.

Le sire Danilo ne réplique point et son œil se reporte sur la rive demeurée dans l'ombre, là où s'aperçoit, en masse noire au delà des forêts, un rempart de terre derrière lequel se profile un antique château fort. Soudain trois rides se creusent au front de Danilo et de sa main gauche il lisse ses moustaches fièrement retroussées.

– Le plus terrible n'est point sa qualité de sorcier, dit-il, mais bien sa présence importune. Quelle lubie l'a poussé à

s'installer dans notre contrée ? Je me suis laissé dire que les Polonais ont l'intention de construire une forteresse pour nous barrer la route vers le pays des Zaporogues. Admettons que ce soit vrai... Dans ce cas, je ne permettrai pas qu'il reste pierre sur pierre de ce nid du diable, si le bruit court qu'il offre un repaire à quelque ennemi que ce soit. Je brûlerai si bien le vieux sorcier qu'il n'en demeurera rien pour le bec des corbeaux. D'autant plus qu'il ne manque, j'imagine, ni d'or ni de richesses de toute nature. Voilà où gîte ce démon... Notre bateau passera tout à l'heure devant des croix, le cimetière où pourrissent ses ignobles ancêtres. On dit que du premier au dernier ils étaient disposés à se vendre contre espèces à Satan, corps et âme et leurs justaucorps en loques par-dessus le marché. S'il est exact qu'il ait de l'or, il n'est pas besoin de tergiverser maintenant... À la guerre, on n'arrive pas toujours à en conquérir...

– Je sais ce que tu projettes, et notre rencontre avec lui ne présage rien de bon. Mais tu halètes avec tant de peine, une telle sévérité point dans ton regard... tu fronces le sourcil d'un air si mécontent...

– Tais-toi, femme ! lui crie brutalement Danilo. Qui se lie avec vous autres dégénère lui-même en femmelette... Valet, donne-moi du feu pour ma pipe, acheva-t-il en se tournant vers l'un des rameurs qui, faisant sortir de la braise à petits coups tapés sur son propre brûle-gueule, la dépose sur la pipe de son maître.

– Moi, redouter le sorcier ? continue le sire Danilo, grâce à Dieu, un Cosaque ne craint ni diables, ni prêtres polonais. Nous serions vraiment en brillante posture si nous écoutions nos femmes, pas vrai, les gars ? notre femme à nous c'est la pipe et le sabre bien affûté...

Catherine se tait, les yeux fixés sur le flot somnolent, mais soudain la brise ride la surface de l'eau et le Dniépr entier s'argente comme un pelage de loup dans la nuit.

L'embarcation vire et longe maintenant la rive boisée. On distingue sur la berge le cimetière dont les croix délabrées se serrent en groupe compact. Pas un aubier ne pousse entre elles, pas un brin d'herbe ne verdoie sur les tertres et seule, des profondeurs du ciel, les réchauffe la lune.

– Entendez-vous ces cris, les gars ? quelqu'un nous appelle à son secours !... dit le sire Danilo en se tournant vers ses rameurs.

– Nous entendons bien crier et il semble que ce soit de ce côté, répondent d'une seule voix les valets, le bras tendu vers le cimetière.

Mais tout se tait. Le bateau modifie encore sa route et commence à doubler une pointe de terre qui s'avance dans le fleuve. Soudain, les rameurs ont lâché l'aviron et restent immobiles, les yeux sur Danilo, demeuré aussi sans bouger, et le sang des Cosaques se glace dans leurs veines.

Une croix oscille sur l'une des tombes et du sol s'extrait avec lenteur un cadavre momifié. Sa barbe lui descend jusqu'à la ceinture ; au bout de ses doigts s'effilent des ongles plus longs que les doigts eux-mêmes. Lentement, il lève les bras au ciel. Sa face entière se convulse et grimace ; l'on devine qu'il passe par des tourments effroyables.

– J'étouffe !... de l'air ! gémit-il d'une voix sauvage, inhumaine, qui vous écorche le cœur à l'égal d'un couteau, et soudain il s'effondre sous terre.

Une autre croix s'ébranle à son tour ; encore plus grand, plus terrible que le premier, un second cadavre se dégage hors de la tombe ; celui-ci est tout velu, la barbe lui tombe aux genoux et ses ongles ossifiés sont encore plus démesurés que chez le précédent. Sa voix aussi a un timbre plus cruel quand il hurle : « J'étouffe ! » avant que le sol l'avale.

Une troisième croix tremble sur sa base et un troisième mort fait son apparition. Mais cette fois, un squelette seulement, dirait-on, dresse hors de terre sa longue silhouette ; sa barbe balaye le sol à ses pieds et ses griffes énormes viennent se planter dans la terre. Il lève les deux bras d'un geste affreux comme s'il cherchait à attraper la lune et crie, à croire que quelqu'un s'est mis tout à coup à lui scier les os.

L'enfant qui dormait dans les bras de Catherine pousse un cri et se réveille. La dame n'a pu retenir un cri d'épouvante, elle aussi ; les rameurs ont laissé tomber leur bonnet dans le fleuve et leur maître lui-même a tressailli.

Puis, brusquement tout disparaît comme si rien de cette vision n'avait existé ; néanmoins, les serviteurs tardent quelque peu à se remettre aux avirons. Bouroulbache considère d'un œil soucieux sa jeune femme qui, frappée de terreur, berce dans ses bras le bébé en larmes, le presse sur son cœur et le baise au front.

– N'aie pas peur, Catherine, dit Danilo, en montrant les deux rives, il n'y a rien. C'est le sorcier qui cherche à effrayer les gens, de crainte que quelqu'un ne s'avise de pénétrer dans son aire immonde. Mais ses manigances n'ont d'autre effet que de terroriser des bonnes femmes. Passe-moi mon fils que je le presse dans mes bras, et ce disant, il soulève le bébé et l'amène au niveau de ses lèvres. Quoi, Ivan, tu n'as pas peur des sorciers, hein ? Réponds : non, papa, je suis Cosaque ! Assez ! voyons, cesse de pleurer, nous arriverons bientôt à la maison, et ta mère

te donnera à manger du gruau, te déposera dans ton berceau et te chantera :

Dodo, dodo, dodo,
Dodo, petit gars, dodo,
Puis grandis, grandis encor pour ma joie
Pour la gloire aussi de la gent cosaque
Et pour la venger de ses ennemis.

– Écoute, Catherine, j'ai l'impression que ton père ne veut pas vivre en bonne intelligence avec nous. Il est arrivé, la mine lugubre, rébarbative, comme s'il avait été en colère. Bon ! qu'il soit mécontent, c'est son affaire, mais alors pourquoi faire le voyage ? Il a refusé de boire à l'indépendance cosaque. Pas une fois il n'a bercé le petit dans ses bras ! Au début, j'avais bonne envie de lui cracher au visage tout ce que j'avais sur le cœur, mais quelque chose m'en empêchait et la parole expirait sur mes lèvres. Non, il n'a pas l'âme d'un Cosaque. Où que des Cosaques se rencontrent, comment leurs âmes ne s'élanceraient-elles point hors de leurs carcasses pour courir l'une au-devant de l'autre ? Eh bien ! chers valets, approchons-nous du rivage ! Ma foi, je vous donnerai des bonnets tout neufs. Toi, Stetzko, tu en auras un garni de velours à broderies d'or, je l'ai enlevé à un Tartare, et la tête du possesseur était dedans. Tout son harnois de guerre m'est revenu ; à l'âme seule j'ai permis de filer où bon lui semblerait. Allons, accostez ! Tiens, Ivan, nous voici à destination, et tu pleures quand même... Prends-le, Catherine...

Tous posent le pied sur la terre ferme. Un toit de chaume s'aperçoit au delà d'un coteau ; c'est la demeure ancestrale de Danilo. Plus loin, il y a un autre coteau, et puis la plaine où l'on couvrirait bien cent verstes sans tomber sur un seul Cosaque.

III

La propriété du sire Danilo se trouvait entre deux coteaux dans un étroit vallon descendant vers le Dniépr et son manoir n'était pas bien haut. Extérieurement, il ne différait guère de la chaumière des simples Cosaques, et ne comportait d'ailleurs qu'une pièce unique, mais suffisamment vaste pour se loger, lui et sa jeune femme, plus la vieille servante et une dizaine de ses hommes triés sur le volet. À bonne hauteur, tout autour des murs, couraient des étagères de chêne, supportant en rangs serrés écuelles et cruches pour les repas en commun ; cette vaisselle comptait aussi de nombreuses coupes d'argent et des hanaps à monture d'or, cadeaux ou butin de guerre. Plus bas, pendaient des mousquets de grande valeur, des sabres, des arquebuses, des épieux, tous cédés, de bon cœur ou non, par des mains tartares, turques ou polonaises, mais en revanche bon nombre de ces armes étaient ébréchées et rien qu'à ces indices, le sire Danilo pouvait d'un seul coup d'œil se remémorer pas mal d'escarmouches. Plus bas encore, le long des parois, il y avait des banquettes de chêne soigneusement rabotées, et non loin, à côté du poêle bas, le berceau pendait à des cordes passées dans un anneau vissé au plafond. En guise de plancher, la chambre n'avait de bout en bout qu'une aire bien battue et enduite de glaise. Les banquettes servaient de lit au sire Danilo et à son épouse ; la vieille servante dormait sur le poêle ; dans le berceau, le bébé s'amusait et s'assoupissait de lui-même en se balançant ; quant aux valets, ils s'allongeaient pour la nuit, à même le sol. Mais le Cosaque aime par-dessus tout s'étendre à la belle étoile sur la terre nue. Point n'est besoin pour lui d'édredon ni de matelas de plume ; un peu de foin sous la tête lui suffit comme oreiller et il peut se vautrer en toute liberté sur le gazon. Se réveille-t-il au cœur de la nuit, il trouve sa joie dans

la contemplation du firmament criblé d'étoiles, et frissonnant à la brise nocturne qui lui rafraîchit le sang il s'étire, grommelle d'une langue engourdie par le sommeil, allume sa pipe et se blottit sous sa chaude peau de mouton. Par suite des réjouissances de la veille, Bouroulbache ne se réveilla pas de bonne heure ; dès qu'il ouvrit les yeux, il s'assit dans un coin sur la banquette et se mit à aiguiser un sabre turc, venu récemment en sa possession par voie d'échange, et Dame Catherine se pencha sur un essuie-main de soie qu'elle brodait de fils d'or.

Soudain fit son entrée le père de Catherine, l'air mécontent et renfrogné, une pipe d'outremer aux dents. Accostant sa fille, il se mit à la questionner d'un ton sévère sur les raisons de sa rentrée si tardive au logis.

– Ce n'est pas elle, beau-père, mais moi-même qu'il faut interroger sur ce point. Le mari, et non la femme, doit répondre. Telle est chez nous la coutume, soit dit sans t'offenser, lui jeta le sire Danilo, sans se distraire de son ouvrage. Il se peut que dans d'autres pays peuples d'infidèles on se comporte d'autre façon, je n'en sais rien...

Les traits du beau-père s'empourprèrent et une flamme sauvage s'alluma dans ses prunelles.

– Et à qui donc, sinon à son père, appartient-il de surveiller la conduite de sa fille ? marmotta-t-il à part soi. Réponds donc maintenant, c'est à toi que ces discours s'adressent, où t'es-tu traîné si tard dans la nuit ?

– Voilà comme je l'entends, cher beau-père. Mais à ta question je répliquerai que depuis fort longtemps l'on ne me compte plus parmi ceux que leur nourrice emmaillote de langes. J'ai appris à me tenir en selle, à manier un sabre qui tranche bien, et je sais encore quelques petites choses, par exemple, ne point me justifier de mes actes devant personne.

– Je vois, Danilo, et je sais que tu cherches querelle. Celui-là qui dissimule, il est certain qu'il ne nourrit pas de bonnes intentions...

– Libre à toi de penser ce qu'il te plaît, répliqua Danilo, j'imiterai ton exemple. Grâce au ciel, je n'ai encore jamais trempé dans une affaire contraire à l'honneur. Je me suis toujours dressé pour la défense de la religion et de la patrie, bien différent en cela de certains vagabonds de ma connaissance qui usaient leurs semelles, Dieu sait où, cependant que les orthodoxes se battaient, et qui maintenant accourent pour récolter ce qu'ils n'ont point semé. Ils sont même pires que des Uniates, ne mettent jamais le pied à l'église. C'est à ceux-là qu'il conviendrait de demander, et sérieusement, d'où ils viennent.

– Dis donc, Cosaque, sais-tu que je suis un piètre tireur ? Au delà de deux cents mètres, ma balle risque de manquer le cœur que je vise. Quant à l'estoc, je m'en sers médiocrement ; de mon adversaire il ne reste que des lambeaux plus fins que cette semoule dont on fait le gruau.

– À ta disposition ! dit le sire Danilo, traçant vaillamment dans l'air une croix avec la lame de son sabre, comme s'il avait su d'avance à quelles fins il l'aiguisait.

– Danilo ! fit Catherine, et prenant son mari par le bras, elle s'y suspendit en s'écriant de toute sa voix : Rappelle-toi, insensé, sur qui tu lèves la main ! Et toi, père, tes cheveux sont blancs comme neige et tu t'échauffes comme un blanc-bec privé de sens commun...

– Ma femme, lança Danilo d'un ton menaçant, tu sais que ces manières ne me vont pas ; occupe-toi de ce qui te concerne...

Les sabres tintèrent sinistrement, le fer choqua le fer et les Cosaques s'enveloppèrent de gerbes d'étincelles aussi drues que de la poussière. Catherine se retira en larmes dans le réduit à elle réservé, se jeta sur sa couche et se boucha les oreilles pour ne plus entendre le cliquetis des sabres. Mais les Cosaques ne se battaient pas avec assez de mollesse pour que l'on pût assourdir les échos de leur lutte. Le cœur de Catherine semblait près d'éclater et de toute sa chair elle entendait ces tintements, dign, dign, dign !...

– Non, je n'y puis tenir, assez ! Déjà peut-être un sang pourpre ruisselle de son corps blanc, peut-être que mon cher époux est à bout de forces, et je reste là, vautrée sur mon lit !...

Livide, et le souffle lui manquant, elle rentra alors dans la grande chambre.

Les Cosaques se mesuraient d'un effort soutenu et formidable, pas un n'arrivait à s'assurer l'avantage. Si le père de Catherine se portait en avant, le sire Danilo rompait et dès que le gendre s'élançait à l'attaque, le vieillard cédait du terrain, en sorte que les chances demeuraient égales. Tous deux bouillaient de rage, soudain ils s'assénèrent à toute volée un coup de taille et... bing ! au choc tonitruant des sabres, les deux lames brisées sautèrent en même temps.

– Grâces te soient rendues. Seigneur ! dit Catherine, mais elle poussa un cri en voyant les adversaires bondir sur des mousquets, mettant bien en place le silex et relevant le chien.

Le sire Danilo tira et rata. Le tour vint au père de Catherine ; déjà chargé d'années, il n'y voyait plus comme un jeune homme, mais sa main ne tremblait pas. La détonation claqua, le sire Danilo chancela et un sang vermeil teignit la manche gauche de son justaucorps.

– Eh bien ! non, s'écria-t-il, je ne me rendrai pas à si bon compte, ce n'est point le bras gauche, mais le droit qui commande. Un pistolet turc pend à la muraille de cette chambre ; de ma vie, il n'a jamais déçu mes espoirs. Descends de ce mur, mon vieux camarade, et rends service à ton ami, dit-il en tendant la main vers cette arme.

– Danilo ! s'écria Catherine, désespérée, prenant encore son mari par le bras et se jetant à ses pieds, ce n'est point pour moi que je demande grâce ; pour moi, une seule fin reste à envisager. Indigne en effet est l'épouse qui survit à son mari, et le Dniépr, le Dniépr glacé sera mon tombeau, mais jette les yeux sur ton fils, Danilo, considère-le ! Qui donc entourera le pauvre enfant de sa chaude affection ? Qui le gâtera, qui lui apprendra à bondir sur un destrier noir, à se battre pour l'indépendance et la foi, à boire et à bambocher en vrai Cosaque ?... Péris, mon fils, péris ! Ton père ne veut pas se préoccuper de toi, regarde-le te tourner le dos. Ah ! je te connais maintenant toi, tu es une bête féroce, et non un homme, tu as un cœur de loup et l'âme d'un astucieux reptile. Je croyais qu'il y avait en toi quelque goutte de pitié, que dans ton corps de pierre flambait quelque sentiment humain... Me suis-je trompée comme une insensée ? Tu ne te sentiras plus de joie, tes os danseront d'allégresse dans la tombe à la nouvelle que ces bêtes impures, les Polonais, auront jeté ton fils dans les flammes, quand ton enfant hurlera sous le couteau et le goupillon !... Oh ! je te connais, tu serais ravi de surgir du cercueil pour attiser de ton bonnet le feu qui se tordra en volutes sous la chair de ta chair...

– Pas un mot de plus, Catherine ! Viens ici, Ivan chéri, que je t'embrasse. Non, mon enfant, personne ne touchera un cheveu de ta tête, tu grandiras pour la gloire de la Patrie, tu te rueras comme une trombe à la tête des Cosaques, coiffé d'un joli bonnet de velours, le sabre bien acéré au poing... Ta main, père ! Vouons à l'oubli ce qu'il y eut entre nous. J'ai eu des torts envers toi, je m'en accuse. Pourquoi donc me refuses-tu la main ? dit

Danilo au père de Catherine, immobile à la même place, sans que son visage exprimât de la colère, ou un désir de réconciliation.

– Père, s'écria Catherine qui étreignit le vieillard et lui donna un baiser, ne sois pas implacable, pardonne à Danilo. Il ne t'offensera jamais plus.

– C'est uniquement à cause de toi, ma fille, que je pardonne, répondit-il en lui rendant le baiser, cependant qu'une flamme s'allumait dans ses yeux.

Catherine tressaillit, car ce baiser lui avait semblé étrange, et elle eut peur aussi de cet éclat dans le regard de son père. Elle s'accouda sur la table où le sire Danilo bandait son bras blessé, tout en réfléchissant qu'il avait agi bien mal à propos, en demandant pardon, alors qu'il n'était en rien coupable.

IV

Il faisait grand jour, mais pas de soleil ; le ciel s'était assombri et une bruine s'égouttait sur les champs, les bois et le large Dniépr. Dame Catherine se réveilla, mais sans allégresse, ses yeux étaient rouges d'avoir pleuré, elle se sentait troublée et inquiète.

– Mon cher mari, mon mari aimé, j'ai fait un rêve étrange...

– Quel rêve, ma chère dame Catherine ?

– Un rêve extraordinaire, en vérité, et aussi net que si je n'avais pas été endormie. J'ai rêvé que mon père est ce monstre que nous avons vu chez le capitaine Gorobietz. Mais je t'en prie, ne va pas ajouter foi à ce songe. Quelles absurdités ne vous apparaissent-elles point quand on dort ! Je me figurais debout devant lui, toute tremblante et craintive, et chacune de ses paroles me perçait le cœur. Ah ! si tu avais entendu ce qu'il disait !

– Et que te disait-il donc, très précieuse Catherine ?

– Il disait : « Regarde-moi, ma fille, regarde comme je suis beau ! Les gens ont bien tort de prétendre que je suis laid. Je serais pour toi un excellent mari. Regarde quels yeux je sais faire ! » À ces mots, il dirigea vers moi des prunelles de flamme, je poussai un cri et me réveillai...

– Oui, il y a beaucoup de vrai dans les rêves... Mais, à part cela, sais-tu que l'on s'agite au delà des collines ? c'est tout juste si les Polonais ne recommencent pas à montrer le nez une fois de plus. Gorobietz m'a envoyé prévenir de ne point m'endormir

sur les deux oreilles. Or, il s'inquiétait bien en vain, je me tenais déjà sur mes gardes, sans qu'il fût besoin de l'avertissement. Cette nuit même mes gens ont abattu assez de bois pour dix barricades. Nous réglerons ces messieurs de Pologne avec des prunes de plomb et leurs gentilshommes danseront aussi au branle de nos fouets.

– Et mon père est au courant ?

– Ah ! ton père est pour moi comme une taie sur l'œil. Jusqu'à présent je ne suis pas arrivé à le percer à jour. Sans doute qu'il a grandement fauté en terre étrangère. Et de fait, explique-moi ceci : voilà à peu près dix mois qu'il vit parmi nous, et pas une seule fois nous ne l'avons vu se donner du bon temps comme un vrai Cosaque. Il a même refusé de boire l'hydromel, tu entends, Catherine, refusé de cet hydromel que j'ai subtilisé chez les Juifs de Brest-Litowsk... Hé, valet ! cria le sire Danilo, fais un saut, l'ami, jusqu'à la cave, et apporte-nous de l'hydromel juif : j'ai dans l'idée, dame Catherine, qu'il ne croit pas au Seigneur Christ. Que t'en semble ?

– Dieu sait ce que tu vas t'imaginer, sire Danilo !

– Cela t'étonne, chère dame ? poursuivait Danilo en prenant des mains du Cosaque une cruche d'argile. Même ces charognes de catholiques ne crachent pas sur l'eau-de-vie. Les Turcs seuls s'en abstiennent. Dis donc, Stetzko, as-tu lampé beaucoup d'hydromel dans la cave ?

– J'y ai seulement goûté, sire Danilo !

– Tu mens, fils de chien, voyez comme les mouches s'attaquent à ses moustaches ! Ah ! ces Cosaques, quelle crâne engeance ! prêts à partager tout ce qu'ils possèdent, mais pour la boisson, ils tiennent à l'absorber tout seuls et jusqu'à la der-

nière goutte. Quant à moi, dame Catherine, il me semble que voilà longtemps je ne me suis pas enivré...

– Longtemps !... et la dernière fois...

– N'aie pas peur, n'aie pas peur, je ne viderai pas plus d'une coupe... Tiens, voilà le prieur des Turcs qui se glisse chez nous, grogna-t-il entre les dents, en voyant son beau-père courber la taille pour franchir le seuil.

– Eh bien ! ma fille, dit le père, ôtant son bonnet et rajustant le ceinturon auquel pendait son sabre orné de pierres étranges, le soleil est déjà haut et il n'est pas encore question chez toi du déjeuner...

– Le déjeuner est prêt, seigneur père, et à l'instant il sera servi. Sors du four le pot de beignets, dit-elle à la vieille servante qui essuyait un plat de bois. Ou plutôt non, je m'en occuperai moi-même, va appeler les hommes !

Tous s'assirent en cercle par terre, le seigneur père en face de l'étagère aux saintes images, le sire Danilo à sa gauche et à sa droite dame Catherine et dix gaillards d'une fidélité à toute épreuve, en surcots bleus ou jaunes.

– Je n'aime pas ces beignets, dit le père en reposant sa cuiller après quelques bouchées, ils n'ont aucun goût.

– Je sais bien que tu préférerais des nouilles juives, se dit mentalement Danilo. Pour quelle raison, beau-père, reprit-il à voix haute, dis-tu que ces beignets n'ont aucun goût ? Serait-ce qu'ils sont mal préparés ? Ma Catherine les accommode de telle façon que l'hetman en personne a rarement la chance d'en manger de pareils et on aurait bien tort de les mépriser. C'est là une nourriture de chrétien. Tous les saints et élus de Dieu mangeaient des beignets...

Le père ne répondit rien, Danilo se tut également.

On servit alors du porc rôti aux choux et aux pruneaux.

– Je n'aime pas le porc, dit le beau-père en puisant une cuillerée de choux dans le plat.

– Et pourquoi donc ? demanda Danilo. Les Turcs et les Juifs sont les seuls à ne pas manger de porc.

Le père de Catherine se renfrogna encore davantage. Il ne prit que de la semoule au lait et au lieu d'eau-de-vie but à une gourde passée dans son ceinturon une espèce d'eau noire.

Après le repas. Danilo s'endormit du sommeil des vaillants et ne se réveilla qu'aux approches du soir. Il s'installa pour écrire certaines missives destinées aux troupes cosaques et dame Catherine, assise sur le poêle, se mit à balancer du pied le berceau. Mais de son siège, le maître de maison, qui n'accordait qu'un œil distrait à ses écritures, tournait le plus souvent ses regards du côté de la fenêtre d'où l'on voyait briller au loin les monts et le Dniépr. Au delà du fleuve, les bois se teignaient de bleu et tout en haut s'apercevait un pan du ciel nocturne, maintenant redevenu clair. Mais ce n'était ni le firmament ni les bois bleutés qu'observait le sire Danilo ; il considérait la langue de terre avancée dans l'eau où se dressait la sombre silhouette de l'antique château fort. Et il lui sembla voir s'éclairer une étroite lucarne de ce château. Cependant tout était calme, ce ne devait être qu'une illusion. L'on n'entendait autre chose que le sourd grondement du fleuve tout là-bas et de trois côtés les échos successifs des vagues momentanément réveillées. Le Dniépr ne se révolte point, il se borne à grommeler et à bougonner, comme le font les vieux bonshommes. Rien ne lui plaît, tout a changé aux alentours et toujours en guerre contre les coteaux, les forêts, les prairies qui le bordent, il court se plaindre d'eux à la mer Noire.

Mais voici que sur le large Dniépr est apparue la tache noire d’une barque, et de nouveau l’on dirait qu’une lumière s’est brusquement allumée au château. Danilo lance un coup de sifflet et à ce signal accourt son fidèle serviteur.

– Arme-toi au plus vite, Stetzko, du sabre acéré et du fusil, et suis-moi !

– Tu sors ? demande dame Catherine.

– Oui, femme. Il faut que je fasse une ronde pour voir si tout est en ordre.

– J’ai pourtant grand-peur de rester ici toute seule. Mes paupières sont lourdes de sommeil, mais que faire, s’il revient, même en rêve ? Je ne suis pas certaine d’ailleurs que ce fût un songe, tant chacun de ses épisodes prenait de vie...

– La vieille reste à tes côtés et en outre les Cosaques dorment dans l’entrée et dans la cour.

– La vieille ronfle déjà et les Cosaques ne me rassurent guère. Écoute, sire Danilo, enferme-moi plutôt à double tour dans la chambre et emporte la clef avec toi. Dans ces conditions, je n’aurai pas peur, et tes gens s’étendront en travers de ma porte.

– Qu’il en soit ainsi, dit le sire Danilo, tout en époussetant son fusil et en versant de la poudre sur une planchette.

Le fidèle Stetzko attendait déjà, revêtu de pied en cap du harnois complet des Cosaques. Danilo se coiffa du bonnet d’astrakan, ferma la fenêtre, tira les verrous de la porte, donna un tour de clef, et enjambant les Cosaques endormis par terre, il franchit sans bruit le seuil et marcha vers les coteaux.

Presque toute l’étendue de la voûte céleste était redevenue limpide. Une molle brise montait du Dniépr, en haleine presque imperceptible. Si du lointain n’étaient venus les cris plaintifs de la mouette, on aurait pu croire que la nature entière gisait sans voix. Mais soudain l’on entendit un bruissement... Bouroulbache et son serviteur fidèle se blottirent en silence derrière des épines masquant un abatis. Quelqu’un en justaucorps rouge, avec deux pistolets et un sabre au côté, descendait la colline.

– C’est le beau-père, dit à mi-voix Danilo, aux aguets derrière un buisson. Qu’a-t-il à errer dehors à pareille heure, et où va-t-il ? Attention, Stetzko, ouvre un œil vigilant et vois quel chemin prendra le seigneur père...

L’homme au justaucorps rouge descendit jusqu’à la grève et tourna du côté de la langue de terre.

– Ah ! c’est donc là ? dit le sire Danilo, car il s’est bien dirigé, n’est-ce pas, Stetzko, tout droit vers l’antre du sorcier ?

– Certainement, et pas ailleurs, sire Danilo, sinon nous l’aurions revu de l’autre côté, or, il a disparu dans les parages du château.

– Attends ! nous allons d’abord nous dégager d’ici, puis nous le suivrons à la piste. Quelque chose se cache là-dessous. Non, non, dame Catherine, j’avais bien dit que ton père était un méchant homme ; en aucune occasion il ne se comporte comme un orthodoxe.

Voici déjà le sire Danilo et son fidèle valet qui surgissent en silhouettes furtives sur la pointe de terre ; ils ont tout de suite disparu, l’impénétrable forêt qui cerne le château les a engloutis. Tout en haut, une lucarne vient de s’éclairer d’une faible lueur. Les Cosaques se tiennent au pied des murs, se deman-

dant par quel moyen les escalader ; on n'aperçoit ni porche, ni poterne. Il y aurait bien un accès par la cour, mais comment y pénétrer ? De loin, on entend là-bas des chaînes grincer et des molosses qui courent.

« Qu'ai-je à m'interroger si longtemps ? se dit le sire Danilo, à la vue d'un chêne altier poussé droit devant la fenêtre. Reste ici, mon gars, je vais grimper sur cet arbre, de là on peut voir en plein à travers la lucarne… »

Il se défait de son ceinturon, abandonne son sabre sur le sol, de peur qu'il ne tinte pendant l'escalade, puis s'agrippant aux rameaux, il monte jusqu'au faîte du chêne. Assis sur une grosse branche, juste au niveau de l'étroite ouverture, et s'accrochant d'une main au tronc, il regarde de tous ses yeux.

Il n'y a pas un flambeau dans la chambre, mais il y fait pourtant clair. Aux murs, sont dessinés des signes bizarres, des armes y pendent aussi, mais toutes paraissent étranges ; ni les Turcs, ni les gens de Crimée, ni les Polonais, ni les orthodoxes, ni même le glorieux peuple suédois n'en portent de pareilles. Au ras du plafond, passe le vol en zigzag des chauves-souris dont les ombres intermittentes frôlent tantôt les parois, tantôt les portes, ou le plancher. Voici que la porte vient de tourner sans rumeur sur ses gonds ; un personnage en pourpoint rouge entre et marche droit à la table recouverte d'une nappe blanche.

– C'est lui, c'est le beau-père !

Le sire Danilo descend un peu plus bas et se presse plus fortement contre le chêne.

Mais le beau-père a autre chose en tête que de regarder si on l'épie par la fenêtre. Il est arrivé la mine sombre, l'air de méchante humeur ; le voilà maintenant qui arrache la nappe, et tout à coup, sans le moindre bruit, la pièce entière s'inonde

d’une clarté bleue et transparente. Sans se confondre avec elle, les ondes d’or pâle de la lumière précédente s’y sont diluées, y ont plongé comme dans un océan d’azur, et s’étirent désormais en longues traînées rappelant les jaspures du marbre. Il pose alors sur la table un vase où il jette on ne sait quelles herbes.

Le sire Danilo le considère plus attentivement, car jusqu’à présent il n’avait pas remarqué que le vieillard n’était plus revêtu de son pourpoint rouge. Il a maintenant des culottes bouffantes comme celles que portent les Turcs et un ceinturon avec des pistolets ; sur la tête, une coiffure extraordinaire, de haut en bas couverte de caractères qui ne sont ni russes ni polonais. Les yeux du guetteur s’attachent à ce visage qui change par degrés ; le nez s’allonge jusqu’à pendre au-dessus des lèvres ; en l’espace d’une minute, la bouche s’est fendue jusqu’aux oreilles, un croc sort de cette bouche et devant Danilo se dresse à présent ce même sorcier, apparu pendant la noce chez le capitaine.

– Ton rêve ne mentait pas, Catherine, songe Bouroulbache.

Maintenant le nécromant fait les cents pas à travers la chambre ; depuis quelque temps, les signes aux murailles changent en une succession plus rapide ; de haut en bas, et d’avant en arrière, s’accélère le vol des chauves-souris. La lumière bleue baisse, diminue progressivement et l’on dirait qu’elle va s’éteindre. Puis, le réduit s’éclaire d’une subtile lueur rose. Il semble alors que cette étrange aura s’est répandue avec un faible son jusqu’aux angles mêmes de la pièce, et puis qu’elle a été soufflée tout à coup cédant la place aux ténèbres. L’on ne perçoit plus qu’un bruissement, à croire qu’une brise, à l’heure douce du soir, folâtre en tournoyant sur un miroir d’eau, en ployant de plus en plus vers les ondes les saules argentés. Et le sire Danilo a l’impression que la lune brille dans cette chambre, que les étoiles y circulent, qu’un ciel bleu foncé s’y laisse entrevoir ; déjà même l’haleine du vent nocturne lui souffle de cette fenêtre en plein visage. Puis, il s’imagine (mais alors il tire sur

ses moustaches, pour se rendre compte qu'il est bien réveillé) qu'il n'y a plus de lune dans cette chambre, *sa propre chambre à coucher ;* aux parois pendent ses armes à lui, sabres turcs et tartares ; le long des murs, voici les étagères et sur leurs rayons la vaisselle et les ustensiles de cuisine ; sur la table, on découvre le pain et le sel ; le berceau pend du plafond, mais à la place des saintes images se montrent d'affreuses trognes ; sur le poêle... Mais alors, un brouillard opaque a recouvert toutes choses et il fait noir comme dans un four. Puis la chambrette s'est de nouveau éclairée de cette même lueur rose, accompagnée du son étrange d'auparavant et l'on réaperçoit le sorcier immobile, coiffé de son bizarre turban. Les sons augmentent d'intensité, et leur timbre se fait plus grave, la subtile lueur rose devient plus vive, et quelque chose de blanc, on dirait un nuage, s'agite doucement au milieu de la pièce. Et le sire Danilo croit distinguer que ce n'est point là un nuage, mais bien une femme ; seulement, de quoi peut-elle bien être faite ? ne serait-elle pas pétrie d'air ? Et d'où vient donc qu'elle se dresse là, debout de toute sa taille, sans que ses pieds effleurent le sol, sans le moindre appui, et que la lueur la pénètre de part en part, si bien qu'on discerne au travers les signes écrits sur la muraille ? Mais voici qu'elle a remué sa tête transparente, ses yeux d'un bleu pâle se sont doucement illuminés, ses cheveux se bouclent et viennent se dérouler sur ses épaules, comme un brouillard d'un gris léger ; un peu de rouge avive ses lèvres, de même qu'au travers de la transparence blafarde du ciel matinal s'étale, presque invisible, l'incarnat de l'aube ; ses sourcils ont pris une nuance plus foncée.

– Ah ! c'est Catherine !

Dès lors, Danilo se sent les membres comme chargés de fers, il fait effort pour parler, mais ses lèvres remuent sans émettre aucun son.

Le sorcier se tient immobile à la même place.

– Où étais-tu ? demande-t-il et la forme debout devant lui se met à frissonner.

– Oh ! pourquoi m’avoir évoquée ? gémit-elle d’une voix douce. Je me trouvais si bien. J’étais en ce lieu où je naquis, et où j’ai vécu quinze ans. Ah ! comme je m’y plaisais ! Comme il est vert et comme il sent bon ce pré où je jouais dans mon enfance ; il y pousse les mêmes fleurs des champs et rien n’a changé à notre maison, pas plus qu’à notre verger. Oh ! ces baisers dont me comblait ma bonne mère ! quel amour ne lisait-on pas dans ses yeux ! Elle me dorlotait, me baisait les lèvres et les joues, peignait au peigne fin ma chevelure blonde. Père ! dit-elle en dardant ses prunelles pâles sur le nécromant, pour quelle raison as-tu égorgé ma mère ?

Le sorcier la menace du doigt.

– T’ai-je priée de parler de cela ?

À cette question, la belle fille éthérée est saisie d’un tremblement.

– Où se trouve en ce moment ta maîtresse Catherine ?

– Ma maîtresse Catherine s’est endormie, et ravie de cette occasion, j’en ai profité pour prendre l’essor et m’envoler à tire-d’aile. Il y avait longtemps que je désirais voir ma mère, et brusquement il m’a semblé que je n’avais que quinze ans et je suis devenue légère comme un oiseau. Pourquoi m’as-tu évoquée ?

– Te rappelles-tu tout ce que je t’ai dit hier soir ? demanda le sorcier d’une voix si sourde qu’on a peine à l’entendre.

– Je me le rappelle, oui, et combien ne donnerais-je point pour l'oublier ! Pauvre Catherine, elle ignore bien des choses que connaît son âme.

« C'est, l'âme de Catherine, se dit Danilo qui n'ose encore faire un mouvement. »

– Repens-toi, père ! N'est-il pas épouvantable qu'à la suite de chacun des crimes commis de ta main, les morts surgissent de leur tombe ?

– Tu rabâches encore ces vieilles histoires ? interrompt le sorcier d'un ton saccadé. Je maintiens mes exigences, je te forcerai à agir selon ma volonté. Catherine m'aimera !

– Oh ! tu es un monstre, et non pas mon père, gémit l'ombre. Non, il n'en sera pas selon tes désirs. Il est vrai que grâce à tes enchantements diaboliques tu as usurpé le pouvoir d'évoquer une âme et de la torturer. Mais Dieu seul est capable de l'amener à faire ce qu'il lui plaît. Non, jamais, tant que j'habiterai son corps, Catherine ne se résoudra à commettre une action contraire à la loi divine. Père, le jour du Jugement dernier est proche. Ne serais-tu pas mon père, tu ne m'amènerais pas pour autant à tromper l'époux que je chéris et qui m'est fidèle ; ne me garderait-il pas sa foi, je ne le trahirais point malgré tout, parce que Dieu n'aime pas les âmes parjures et déloyales...

À ce moment, ses yeux pâles fixent la lucarne sous laquelle le sire Danilo se trouve perché, et immobile, elle cesse de parler.

– Où regardes-tu ? que vois-tu là-bas ? s'écrie le sorcier.

La Catherine aérienne se met à trembler. Mais déjà le sire Danilo s'est laissé glisser à terre et, suivi du fidèle Stetzko, il se fraie un chemin vers les collines où il habite.

« C’est affreux ! affreux ! » se dit-il à part soi, cependant que son cœur de Cosaque est envahi d’une vague crainte.

Bientôt, il traverse sa propre cour où les Cosaques continuent à dormir aussi profondément que lors de son départ, à l’exception d’un seul, assis à l’écart et qui fume la pipe.

Toute la nue est parsemée d’étoiles.

V

– Comme tu as bien fait de me réveiller ! s'écria Catherine en se frottant les yeux de la manche brodée de sa chemise, et toisant des pieds à la tête son mari debout devant elle. Quel épouvantable rêve je viens de faire ! quelle peine n'avais-je point à retrouver ma respiration !... Il m'a semblé que j'allais expirer...

– Quel rêve ? ne serait-ce pas celui-ci ? et Bouroulbache de répéter à sa femme tout ce dont il avait été le témoin.

– Comment toutes ces choses sont-elles venues à ta connaissance, mon époux ? demanda Catherine, fort intriguée. Mais j'ignorais maints détails de ce que tu me rapportes. Non, dans mon rêve il n'était pas question du meurtre de ma mère par mon père ; je n'y ai pas vu non plus les morts. Non, Danilo, cela ne s'est point passé comme tu le racontes. Ah ! il est terrible, mon père...

– Il n'est pas étonnant que bien des événements te soient cachés ; tu ne sais même pas la dixième partie de ce que ton âme connaît. Mais doutes-tu que ton père soit l'Antéchrist ? Déjà l'an dernier, alors que je partais en expédition contre les Tartares de Crimée avec les Polonais – car à cette époque je marchais la main dans la main avec cette engeance déloyale – le prieur du couvent de Bratzky, et celui-là, femme, c'est un saint ! m'avait appris que l'Antéchrist détient le pouvoir d'évoquer l'âme de chaque mortel, et que cette âme, errant à sa guise dès que son maître cède au sommeil, voltige avec la cohorte des archanges autour de la cellule où Dieu repose. Le vrai visage de ton père ne m'est pas apparu dès le premier jour. Si je t'avais sue la fille d'un être pareil, je ne t'aurais pas épousée, je t'aurais

quittée et ne me serais pas chargé la conscience du péché de contracter alliance avec une descendante de l'Antéchrist.

– Danilo ! dit Catherine, le visage enfoui dans ses mains et secouée de sanglots, ai-je quelque tort envers toi ? T'ai-je trahi, mon époux bien aimé ? par quel acte ai-je attiré sur moi ton courroux ? Serait-ce peut-être que je ne t'ai point servi fidèlement ? ai-je proféré un seul mot qui te déplût quand tu revenais un peu trop gai de quelque ribote entre vaillants lurons ? n'ai-je point enfanté pour toi un fils aux sourcils bruns ?

– Ne pleure pas, Catherine, je te connais maintenant, et pour rien au monde je ne te laisserais. Tous les péchés sont le fait de ton père.

– Non, ne lui donne pas ce nom. Il n'est plus mon père, Dieu m'est témoin, je le renie, je renie l'auteur de mes jours. C'est un antéchrist, un apostat. Qu'il périsse, qu'il se noie, je ne tendrai pas la main pour le sauver. Qu'il se dessèche sous l'effet de quelques simples, je ne lui verserai pas une goutte d'eau pour étancher sa soif. Mon père, c'est toi !

VI

Derrière une porte fermée d'un triple cadenas, le sorcier garrotté de chaînes de fer est captif dans un profond souterrain chez le sire Danilo, cependant qu'au lointain, son château qui surplombe le Dniépr est la proie des flammes, et que, pourpre comme du sang, des vagues déferlent en grondant contre les antiques murailles. Ce n'est point pour nécromancie ou autres actes impies que cet homme languit dans ce sous-sol ; que Dieu le juge pour ces méfaits ! Il est là pour trahison occulte, pour avoir comploté avec les ennemis de la terre russe et orthodoxe de vendre aux catholiques le peuple ukrainien et de brûler les églises chrétiennes. Il ne lui reste plus qu'un seul jour à vivre et demain sonnera l'heure où il lui faudra dire adieu à ce monde. Le supplice l'attend, et c'est pour demain. Or, ce n'est point une mort douce qui l'attend. Il pourra estimer comme une grâce si l'on se borne à le bouillir vif dans une chaudière ou à le dépouiller tout cru de sa peau pécheresse. Le sorcier est mélancolique et garde la tête courbée ; peut-être se repent-il déjà à l'article de la mort ? Mais ses péchés ne sont point de ceux que Dieu daigne pardonner. Devant lui, tout en haut de la paroi, s'ouvre un étroit soupirail où s'entrecroisent maints barreaux de fer. Voilà que le reclus se relève dans un grand cliquetis de chaînes pour regarder par cette fenêtre, pour voir si sa fille ne vient pas à passer dans les parages. Douce, pas plus rancunière qu'une colombe, ne prendra-t-elle pas son père en pitié ?... Mais il n'y a personne ; en bas, court un chemin, mais pas un être vivant n'y circule. Plus bas encore, le Dniépr suit allègrement son cours, sans s'intéresser au sort de qui que ce soit, et le captif sent le découragement le gagner à force d'écouter cette sourde rumeur monotone...

Quelqu'un vient de se montrer sur le chemin ; ah ! c'est un Cosaque ! et un soupir profond échappe au prisonnier... la route est de nouveau déserte. Voici quelqu'un encore qui descend la côte, au loin... les plis d'un casaquin vert flottent au vent, un hennin d'or resplendît sur sa tête... C'est elle ! Le sorcier se serre plus étroitement contre le soupirail... Elle arrive tout près...

– Catherine, ma fille, sois compatissante, fais-moi l'aumône de ta pitié !

Elle demeure muette, elle ne veut point écouter, se refuse même à regarder du côté de la geôle, elle a déjà passé, déjà disparu... L'univers entier est vide : le Dniépr poursuit sa rumeur accablante, l'angoisse se tapit au cœur du sorcier, mais en a-t-il conscience ?

Le jour penche vers son déclin. Le soleil s'est déjà couché, on ne le voit plus et le soir naît avec sa fraîcheur. Un bœuf mugit on ne sait où ; quelque part des bruits se font entendre, des gens sans doute qui reviennent du travail et qui rient ; une barque se dessine vaguement sur le fleuve... mais qui s'inquiète du prisonnier ? Une faucille d'argent luit dans la nue ; voici que du côté opposé quelqu'un s'en retourne par le sentier ; dans cette pénombre, il n'est pas facile de distinguer qui c'est... Ah ! Catherine rentre à la maison...

– Fille, au nom du Christ ! de féroces louveteaux eux-mêmes ne s'attaqueraient pas à leur mère pour la mettre en pièces... Fille, jette au moins un regard sur ton criminel de père !

Elle demeure sourde et va son chemin.

– Fille, au nom de ta mère !

Elle s'est arrêtée.

– … viens écouter mes paroles dernières…

– Pourquoi m’interpelles-tu, apostat ? Ne me donne pas le nom de fille, il n’y a aucune parenté entre nous. Que veux-tu de moi, au nom de ma mère infortunée ?

– Catherine, mon heure est proche. Je sais que ton mari se propose de m’attacher à la queue d’une jument et de me faire ainsi traîner à travers la plaine ; peut-être même médite-t-il un supplice plus atroce…

– Y a-t-il au monde supplice qui corresponde à tes forfaits ? Attends donc ton heure, personne ne se lèvera pour implorer ta grâce…

– Catherine, ce qui m’effraie, ce n’est point le supplice, mais les tortures à endurer dans l’autre monde. Tu es innocente, Catherine, ton âme volera au paradis auprès de Dieu, mais l’âme de ton père apostat brûlera dans l’éternelle géhenne. Jamais il ne s’éteindra, ce feu, à jamais il flambera, et de plus en plus fort ; nul ne laissera tomber une goutte de rosée, et pas une brise embaumée ne…

– Il n’est point en mon pouvoir d’adoucir ce châtiment, répond Catherine, en tournant les talons.

– Attends, Catherine, encore un mot ! tu peux sauver mon âme. Tu ne sais pas encore à quel point Dieu est bon et miséricordieux. As-tu entendu parler de l’apôtre Paul, de la somme énorme de ses péchés ? eh bien ! il se repentit ensuite et finit par devenir un saint.

– Que puis-je tenter pour le salut de ton âme ? réplique Catherine, est-ce à moi, faible femme, d’y penser ?

– Si je pouvais sortir d'ici, je dépouillerais entièrement le vieil homme. Je battrais ma coulpe, je me retirerais dans une caverne, revêtirais mon corps d'un rude cilice, nuit et jour je ferais oraison. Non seulement je ne mangerais pas de viande, le poisson même ne toucherait point mes lèvres. Pour ma couche, j'étendrais mes vêtements sur le sol, et je prierais, oh ! prierais sans cesse ni fin. Et si la miséricorde divine se refusait après cela à me remettre, ne serait-ce que la centième partie de mes fautes, je me ferais enterrer jusqu'au cou dans la terre ou enchâsser tout vivant dans une muraille de pierre, et tous mes biens je les léguerais aux moines pour célébrer quarante jours et quarante nuits d'affilée des offices funèbres pour le repos de mon âme...

Catherine se prend à réfléchir.

– En admettant que je t'ouvre la porte, je serais impuissante à te libérer de tes fers...

– Peu me soucie des fers, dit-il, ils m'ont mis, dis-tu, des chaînes aux mains et aux pieds ?... J'ai brouillé leur vue et au lieu de mon corps, leur ai tendu un arbre sec. Me voilà, regarde-moi, il n'y a plus une chaîne sur moi, ajoute-t-il, en se plaçant au milieu du cachot. Ces murailles elles-mêmes ne seraient point pour m'effrayer, et j'aurais bien passé au travers, mais tous, jusqu'a ton mari en personne, ignorent ce que sont ces murs. C'est un saint anachorète qui les a construits et pas une force impure n'est à même de faire sortir d'ici un prisonnier, sans ouvrir la porte de cette même clef dont le saint se servit pour s'enfermer dans sa cellule. Pour le pécheur inouï que je suis, je creuserai une cellule pareille à la sienne, dès que je recouvrerai ma liberté...

– Écoute, je veux bien te lâcher, mais si tu me trompes ? dit Catherine, s'arrêtant devant la porte. Si au lieu de faire pénitence, tu fraternisais de nouveau avec le diable ?

– Non, Catherine, il ne me reste plus beaucoup de temps à vivre. Même s'il n'y avait ce supplice, mon heure est proche. Me crois-tu vraiment disposé à me vouer aux tortures éternelles ?

On entend grincer les verroux.

– Adieu ! que le Dieu de miséricorde te garde, mon enfant ! dit le sorcier en l'embrassant.

– Ne me touche pas, pécheur inouï, et hâte-toi de fuir, dit Catherine.

Mais le captif a déjà disparu.

– Je l'ai délivré, dit-elle, prise de peur et promenant sur les murailles des yeux égarés. Et quelle réponse adresserai-je à mon mari ? Je suis perdue, je n'ai plus qu'à m'enterrer vivante...

Secouée de sanglots, elle s'affaisse sur la souche qui servait de siège au prisonnier.

– Mais j'ai sauvé une âme, dit-elle tout bas, j'ai fait œuvre pie... Et mon mari ?... c'est la première fois que je le trahis... Oh ! quelle peine atroce j'aurai à mentir en sa présence... On vient. C'est lui, mon époux !

Et poussant un cri de désespoir, elle s'écroule évanouie sur le sol.

VII

– C'est moi, chère fille à moi ! C'est moi, mon petit cœur !

Tels furent les mots qui parvinrent à l'oreille de Catherine dès qu'elle reprit ses sens et découvrit devant elle sa vieille servante. Penchée sur elle, cette femme semblait murmurer des paroles indistinctes et tendant au-dessus de sa maîtresse un bras décharné, elle lui aspergeait le visage avec de l'eau froide.

– Où suis-je ? demanda Catherine en se soulevant pour regarder autour d'elle ; devant moi bruit le Dniépr et derrière, voici le coteau... Où m'as-tu amenée, ma brave femme ?

– Je ne t'ai point amenée, mais sortie... Je t'ai emportée dans mes bras hors du souterrain étouffant, et j'ai refermé la porte à clef pour que rien ne t'arrive du fait de messire Danilo.

– Où donc est la clef ? dit Catherine, en jetant un coup d'œil à sa ceinture. Je ne l'aperçois point.

– C'est ton mari qui l'a détachée, mon enfant, pour aller voir le sorcier.

– Le voir ?... Servante, je suis perdue ! s'écria Catherine.

– Que Dieu nous en préserve, ma fille ! tu n'as qu'à te taire, ma petite dame, et personne ne saura rien...

– Il s'est enfui, le maudit Antéchrist ! M'entends-tu, Catherine ? il s'est enfui, disait le sire Danilo en s'avançant vers sa femme.

Ses yeux lançaient des flammes et l'on entendait le cliquetis du sabre pendu à son côté. Son épouse était plus morte que vive.

– Quelqu'un l'aura lâché, cher mari, dit-elle d'une voix tremblante.

– Lâché ? tu dis vrai, mais c'est le diable qui l'a fait. Regarde ! à sa place, c'est un arbre qui se trouve dans les fers. Ah ! faut-il que Dieu ait arrangé les choses de telle façon que le démon ne craigne pas les pattes des Cosaques ? Si n'importe lequel de mes gens avait nourri pareil dessein dans sa tête, et si je l'apprenais... je ne saurais inventer de supplice assez cruel pour le coupable !...

– Et si c'était moi qui ?...

Ces mots avaient échappé à Catherine qui s'interrompit, glacée de terreur.

– Si c'était toi, tu ne serais plus ma femme. Je te coudrais dans un sac et te noierais au milieu même du Dniépr.

Catherine en perdit le souffle et il lui sembla que ses cheveux se détachaient de son crâne.

VIII

Dans une auberge qui longe la frontière, des Polonais se sont rassemblés et font la fête depuis déjà plusieurs jours. On se demande pourquoi il y a là tant de ces canailles ; sans doute se sont-ils groupés en vue de quelque incursion. Certains sont armés du mousquet ; les éperons s'entrechoquent, les sabres cliquètent, les sires de Pologne s'amusent et fanfaronnent, vantent leurs hauts faits inouïs, tournent en dérision l'orthodoxie, appellent les Ukrainiens leurs serfs, se frisent gravement les moustaches et gravement, avec un orgueilleux port de tête, se vautrent sur les bancs. Ils ont avec eux un de leurs prêtres, mais cet ecclésiastique est de la même farine que ses compagnons. Sa mine n'est même pas celle d'un homme d'église ; il boit et se livre à la débauche comme le reste et sa langue immonde tient des propos orduriers. La valetaille ne le cède en rien aux seigneurs ; ces gueux ont retroussé les manches de leurs souquenilles déchirées et abattent de l'atout comme s'ils s'acquittaient d'une besogne de capitale importance. Ils jouent, se lancent des cartes à la figure ; ces femmes mariées qu'ils ont avec eux, ils les ont enlevées à autrui. Les uns vocifèrent ; d'autres en viennent aux mains. Les gentilshommes ont le diable au corps et font les quatre cents coups ; ils remorquent un Juif par la barbe, lui peignent une croix sur son front impur, ils tirent à blanc sur les bonnes femmes et dansent la cracovienne avec leur prêtre obscène. Les Tartares eux-mêmes n'ont jamais mené conduite aussi scandaleuse en terre russe ; l'on voit bien que Dieu, en expiation de ses péchés, l'a vouée à subir un pareil opprobre. Par-dessus ce tapage infernal, l'on entend parler de la propriété du sire Danilo, sur l'autre rive du Dniépr, et de sa jolie femme... Ce n'est point pour quelque bonne action que cette clique s'est rassemblée...

IX

Le sire Danilo est assis dans sa chambre, le coude appuyé sur la table et s'adonne à la rêverie. Dame Catherine, assise sur le poêle, fredonne une chanson.

– Je me sens, femme, envahi d'une sorte d'angoisse, dit le sire Danilo, j'ai mal à la tête et j'ai le cœur serré. Je passe par une minute extrêmement pénible et ma peine est lourde, sans que j'en pénètre la raison. Probablement que ma mort rôde dans le voisinage...

« Oh ! mon mari plus précieux que tout, penche vers moi ton front... Pourquoi berces-tu dans ton esprit des pensées noires ? »

C'est bien ce que pense dame Catherine, mais elle n'ose l'exprimer à voix haute. Conscience coupable, elle trouve de l'amertume aux caresses du mari.

– Écoute, ma femme, dit Danilo, n'abandonne pas notre fils quand je ne serai plus. Dieu te refusera toute félicité en ce monde comme dans l'autre si tu quittes cet enfant, grandement ils souffriront mes os pourrissant sous la terre humide, et plus lourde encore sera l'affliction de mon âme.

– Que dis-tu là, mon époux ? N'est-ce point toi qui te moquais de nous autres, faibles femmes ? et à présent, tu tiens les propos d'une femmelette ; va, tu as encore longtemps à vivre.

– Non, Catherine, non, mon âme pressent une fin prochaine. J'ignore pourquoi, mais une tristesse sans nom se ré-

pand sur ce monde et elle est bien morte, l'époque des vaillants exploits. Oh ! je me souviens, je me souviens des années écoulées, et elles ne reviendront sans doute plus, il vivait alors, le vieux Konachévitch, honneur et gloire de notre armée. Il me semble que les régiments cosaques défilent à l'instant sous mes yeux. Ah ! Catherine, c'était l'âge d'or. Le vieil hetman montait son cheval moreau, le bâton de commandement brillait à son poing ; autour de lui, la piétaille d'Ukraine et sur les ailes déferlait la mer écarlate des Zaporogues. À peine l'hetman ouvrait-il la bouche pour parler, que tout ce monde se figeait dans l'immobilité. Et des larmes perlaient aux yeux du vieillard quand il remémorait les hauts faits de jadis et la Setch de l'ancien temps. Oh ! si tu savais, Catherine, comme nous nous sommes battus contre les Turcs ! Sur mon crâne se voit encore jusqu'à présent une cicatrice ; quatre balles m'ont traversé de part en part, et pas une de ces blessures ne s'est complètement guérie. Combien d'or n'avons-nous pas ramassé à cette époque ; c'est à pleins bonnets que les Cosaques puisaient les pierres précieuses. Et quels chevaux, Catherine, si tu savais quels chevaux nous emmenions de chez l'ennemi ! Ah ! il ne me sera plus donné de guerroyer de la sorte ! Je ne suis pourtant pas vieux, et à mon avis, mon corps reste vaillant, mais le glaive cosaque me glisse des mains, je vis dans l'oisiveté et j'ignore moi-même pourquoi je végète ainsi. Il n'y a plus d'ordre en Ukraine ; colonels et capitaines s'entredéchirent comme des chiens, il n'est point de tête chenue capable de s'imposer à tous, les nobles de chez nous se sont abaissés à adopter les modes polonaises, entretiennent dans leur cœur la perfidie, ont vendu leur âme en entrant dans la secte uniate[8], et la juiverie pressure les pauvres gens. Ô temps, beau temps jadis, où donc avez-vous fui, mes jeunes années ?... Fais un saut jusqu'à la cave, l'ami, et apporte-

[8] Les uniates sont des catholiques qui, tout en observant les rites orthodoxes, reconnaissent l'autorité du Souverain Pontife de Rome. *(Note des traducteurs.)*

moi une coupe d'hydromel pour que je boive à notre sort d'autrefois et aux temps disparus...

– Quel accueil réservez-vous à nos hôtes, Seigneur ? Les Polonais arrivent du côté des prairies... dit Stetzko, dès le seuil de la chambre.

– Je sais pourquoi ils viennent, dit le sieur Danilo en se mettant debout. Sellez les chevaux, mes fidèles serviteurs, revêtez le harnois de guerre ! Sabre au poing ! et n'oubliez pas de vous munir de farine de plomb... Il faut rendre les honneurs à nos hôtes...

Mais les Cosaques n'avaient pas eu le temps de sauter à cheval ni d'armer les mousquets, que les Polonais recouvraient déjà les coteaux de leur multitude, pareille à cette pluie de feuilles qui tombe des arbres eu automne.

« Oho ! mais il y a ici assez de monde pour assouvir notre vengeance ! se disait Danilo à l'aspect des seigneurs pansus qui harnachés d'or cavalcadaient, avec de grands airs, sur le front de leurs troupes. L'on voit bien qu'il nous sera donné encore une fois de faire la fête... Réjouis-toi donc, âme cosaque, pour la suprême fois ! Amusez-vous à corps perdu, les gars, c'est aujourd'hui notre fête ! »

Et ce fut à travers les coteaux grande liesse et le festin battit son plein. Glaives alors de fendre l'air, balles de voler, coursiers de hennir et de faire feu des quatre sabots. Des cris à vous donner le vertige, une fumée à vous aveugler !... La mêlée devint générale, mais le flair du Cosaque savait distinguer l'ami de l'ennemi. Qu'une balle vrombît, et un vaillant vidait les étriers ; qu'un sabre s'abattît en sifflant, et une tête roulait sur le sol, tout en balbutiant encore des paroles indistinctes.

Mais dans cette confusion, l'on discernait la calotte rouge du haut bonnet fourré du sire Danilo, à chaque instant l'œil était attiré par l'écharpe d'or qui ceignait son surcot bleu et comme au vent d'un tourbillon se hérissait la crinière de son cheval noir. Avec l'agilité de l'oiseau, Bouroulbache surgissait ici et là, clamant à pleine gorge, et brandissant à droite et à gauche son sabre de Damas. Taille, Cosaque ! vas-y de tout ton cœur. Cosaque ! réjouis ton âme de vaillant, mais n'aie point un regard de convoitise pour les harnachements et les pourpoints dorés, foule aux pieds l'or et les pierres précieuses ! Frappe de l'estoc, Cosaque ! amuse-toi, Cosaque ! ami, tourne la tête : ces impies de Polonais mettent déjà le feu aux chaumières et chassent devant eux le bétail terrorisé.

Alors, impétueux comme une trombe, le sire Danilo revient en arrière, son bonnet à calotte rouge est partout à la fois, près des maisons à défendre, et la foule des ennemis s'éclaircit autour de lui...

Voilà plus de deux heures que luttent Polonais et Cosaques ; les combattants deviennent rares dans l'un et l'autre camp, mais le sire Danilo n'éprouve aucune lassitude ; de sa longue pique il désarçonne des cavaliers et les sabots de son coursier foulent les fantassins. Déjà, les Polonais flanchent, prêts à prendre la fuite, déjà des Cosaques dépouillent les cadavres de leur pourpoint doré et de leur riche harnois. Déjà le sire Danilo se prépare à poursuivre l'ennemi en déroute, et il tourne la tête pour rallier les siens... mais alors il bout de male rage, car il vient d'entrevoir le père de Catherine. Oui, le voilà debout sur le coteau, visant son gendre avec un mousquet. Danilo pique des deux, droit devant lui... Attention, Cosaque, tu cours à ta perte ! Le mousquet fait feu et le sorcier disparaît à contre-pente. Seul, le fidèle Stetzko a vu s'évanouir brusquement le pourpoint rouge et la coiffure étrange. Le chef cosaque chancelle et croule à terre. Le fidèle Stetzko se précipite vers son maître, étendu tout de son long sur le sol, les paupières rabat-

tues sur ses yeux clairs ; un sang vermeil sort à gros bouillons de sa poitrine. Mais sans doute a-t-il senti l'approche de son fidèle serviteur ; il soulève lentement les paupières, une flamme se rallume dans ses prunelles :

– Adieu, Stetzko, dis à Catherine de ne pas délaisser mon fils, et vous non plus, ne l'abandonnez pas, mes loyaux serviteurs...

Il se tait ; l'âme cosaque a quitté la dépouille du gentilhomme ; les lèvres ont bleui, il dort, le Cosaque, d'un sommeil dont rien désormais ne saurait le réveiller.

Le fidèle valet éclate en sanglots, agite le bras pour appeler Catherine.

– Viens, madame, viens, ton seigneur s'est livré à une suprême bamboche ; ivre, il gît sur la terre humide, et son ivresse mettra bien du temps à se dissiper...

Catherine joint les mains dans son désespoir, et pareille à la gerbe sous la faux, s'abat sur le cadavre.

– Mon époux, est-ce toi que je découvre gisant ici, les yeux clos ? Relève-toi, mon faucon inestimable, tends-moi la main ! Soulève-toi, jette encore une fois les yeux sur ta Catherine, remue les lèvres, profère au moins un tout petit mot... Mais tu gardes le silence, tu te tais, mon clair seigneur, tu es livide comme la mer Noire et ton cœur a cessé de battre. Pourquoi donc es-tu si froid, mon seigneur ? sans doute que mes larmes ne sont pas assez brûlantes pour te réchauffer ! et mes lamentations ne sont évidemment pas assez retentissantes pour t'arracher à ce sommeil. Qui donc commandera maintenant tes régiments ? Qui galopera à toute bride sur ton cheval noir ? Qui poussera de toute sa voix le cri de guerre et brandira son sabre en avant des Cosaques ? Et vous, Cosaques, ô Cosaques !

qu'avez-vous fait de votre honneur et de votre gloire ? Les voici qui gisent là, votre honneur et votre gloire, les yeux clos, sur la glèbe humide ! Enterrez-moi donc, portez-moi en terre avec lui ! couvrez-moi de terre en même temps que lui, voilez mes yeux de mottes, écrasez mes blanches mamelles sous des planches d'érable… Je n'ai plus que faire de ma beauté…

Catherine pleure et agonise de douleur, mais la plaine au lointain se couvre de poussière ; c'est le vieux capitaine Gorobietz qui accourt en toute hâte à la rescousse.

X

Il est superbe, par temps calme, le Dniépr, alors que sans frein et d'une souple allure il précipite à travers forêts et montagnes des flots gonflés jusqu'au ras de ses berges. Nulle trace d'agitation en lui, et jamais il n'élève la voix ; qui le regarde, se demande si dans sa majesté elle bouge ou non, cette vaste nappe, et l'on éprouve l'impression qu'elle est tout entière coulée d'un seul bloc de cristal et qu'une route en verre bleu, d'une ampleur sans bornes, d'une longueur infinie se rue et trace des méandres à travers ce monde de verdure. Il n'est jusqu'à l'ardent soleil qui ne se délecte à se contempler du haut des cieux et à plonger ses rayons dans la froideur de ce miroir liquide, et les bois sur les rives aiment à voir dans ces eaux leur limpide reflet. Sous leurs vertes frondaisons bouclées, ils se pressent en foule, pêle-mêle avec les fleurs champêtres vers ces ondes, se penchent sur elles et s'y mirent, jamais las de s'y admirer, et jamais ils n'ont assez de darder sur le fleuve leur lumineuse prunelle, et ils lui adressent des sourires, agitent en signe d'adieu leurs verdoyants rameaux. Mais ils n'osent aventurer leur regard au milieu du Dniépr, nul, à part le soleil et le ciel bleu, ne l'ose, et rares sont les oiseaux qui s'y risquent. Fleuve somptueux ! dans l'univers entier, il n'en est pas un qui l'égale...

Il est magnifique aussi, le Dniépr, par une chaude nuit d'été, alors que tout s'assoupit, et l'homme, et la bête, et le volatile, que Dieu est l'unique à promener son auguste regard sur le firmament et la terre, et à secouer d'un geste majestueux sa chape dont ruissellent en gerbes les étoiles qui brûlent pour répandre leur clarté sur le monde et qui, toutes ensemble, ont leur double dans le Dniépr. Et le Dniépr les retient toutes, captives dans son giron obscur, pas une ne lui échappera, à moins qu'elle

ne s’éteigne aux cieux ! Les bois noirs regorgeants de corbeaux endormis, et les monts effondrés par le travail des siècles font leur possible pour le recouvrir, ne serait-ce que de leurs ombres étirées, mais vains efforts ! il n’est rien ici-bas qui puisse cacher le Dniépr. Azuré, bloc d’azur, il va comme une crue au cours uniforme, et de nuit aussi bien que de jour, il s’aperçoit d’aussi loin que l’œil humain étend sa portée. Se presse-t-il, câlin, contre les berges pour se dérober à la fraîcheur nocturne, il déchire de son sein une moire d’argent qui scintille comme le tranchant d’une lame de Damas, mais lui s’est de nouveau rendormi, tout azuré. Fleuve magnifique alors, et dans l’univers entier il n’en est pas un qui l’égale.

Mais que les nuages gris foncé s’entassent comme des montagnes à l’assaut du ciel, que le bois noir vacille jusqu’à ses racines, que les chênes craquent, et que l’éclair, en tronçons parmi les nuées, illumine d’un seul coup l’univers entier, qu’il est formidable à cette heure, le Dniépr ! Des collines liquides se brisent avec un fracas de tonnerre en se heurtant aux montagnes, puis blanches d’écume et gémissantes, refluent pour déferler au loin. C’est ainsi qu’une vieille mère cosaque se désole quand elle accompagne son fils appelé sous les drapeaux ; en liesse et plein d’entrain, il part sur son cheval noir, poing sur la hanche et bonnet coiffé en bravache, et elle, sanglotante, court sur ses pas, s’accroche à l’étrier, s’agrippe à la bride, et se tordant les bras devant lui, répand un torrent de larmes amères.

Des souches à demi brûlées et des rocs sur les berges escarpées profilaient sauvagement une silhouette noirâtre entre les flots qui se livraient combat. Une barque sur le point d’aborder se heurtait au rivage, tantôt hissée à la crête des vagues, tantôt plongeant dans leur creux. Qui donc parmi les Cosaques se montrait assez téméraire pour naviguer à un moment où l’antique Dniépr se fâchait ? Sans doute ignorait-il que ce fleuve engloutit les mortels comme des mouches.

La barque toucha terre et il en sortit le sorcier. Il n'était point d'humeur joyeuse, car il avait trouvé amer l'office de funérailles célébré par les Cosaques à la mémoire de leur maître tué. Bon nombre de Polonais avaient expié ce trépas : quarante-quatre seigneurs et trente-trois de leurs serfs mis en pièces à coups de sabres, avec leur harnois complets et leurs pourpoints, et le reste, y compris les chevaux, capturés pour être vendus aux Tartares.

Entre les souches brûlées il descendit par des marches de pierre, profondément dans le sol, où il s'était creusé un abri souterrain. Il entra sans bruit, car la porte ne grinçait pas, posa sur une table recouverte d'une nappe un vase d'argile dans lequel ses longs bras commencèrent à jeter des herbes d'espèce inconnue. Il prit alors une coupe taillée dans un bois étrange, s'en servit pour puiser de l'eau qu'il versa ensuite, cependant que ses lèvres remuaient pour proférer on ne sait quelles incantations.

Une lueur rose se répandit à travers ce réduit et qui eût alors aperçu le visage du sorcier aurait eu grand'peur ; ses traits paraissaient sanglants, à l'exception des rides profondes qui faisaient des taches noires et l'on eût dit que ses yeux étaient des braises. Abominable pécheur ! sa barbe était blanche depuis bien des années, sa face se sillonnait de rides et son corps était vidé de sève, et malgré tout, il tramait des œuvres sinistres, offenses à la divinité ! Au milieu de l'abri, un nuage blanc se mit à osciller et quelque chose qui ressemblait à de l'allégresse éclaira le visage du nécromant... mais pourquoi donc restait-il soudain immobile, bouche bée, sans oser un mouvement pourquoi sa chevelure se hérissait-elle, comme des soies de porc sur son crâne ? Au sein du nuage devant lui transparaissait une face bizarre, celle de quelqu'un survenu en hôte inopportun, sans être invité ou convié. À mesure que les minutes coulaient, la vision prenait de la netteté et dardait des prunelles immobiles sur le maître de céans. Traits, sourcils, yeux, lèvres, tout dans cette apparition était inconnu du mécréant, de sa vie il n'avait ren-

contré cet être. Or, bien qu'il n'y eût en somme rien de si terrible en l'étranger, une épouvante insurmontable envahit le père de Catherine. Cependant, immobile aussi, la tête inconnue et surprenante le dévisageait toujours à travers cette vapeur qui finit par se dissoudre et alors le visage se fit plus précis, mais les prunelles fixes ne se détachaient pas du misérable. De la tête aux pieds, celui-ci devint de la pâleur du linge, il poussa un cri si sauvage qu'il ne reconnut pas sa voix et renversa le vase.

Aussitôt, tout disparut.

XI

– Calme-toi, ma chère sœur, disait le vieux capitaine Gorobietz, les rêves disent rarement la vérité.

– Couche-toi, sœurette, disait la jeune bru du capitaine, je ferai venir une vieille femme, une devineresse à qui nulle puissance mauvaise n'est à même de résister, et elle mettra en fuite tes inquiétudes[9].

– Ne crains rien, disait le fils Gorobietz, la main à la poignée de son sabre, personne ne te fera de mal.

L'air sombre, Catherine les considérait d'un œil terne et ne trouvait pas la force de leur répondre :

– C'est moi-même qui suis la cause de ma propre perte. Je lui ai ouvert la porte de la prison.

Elle finit par dire :

– Il ne me laisse pas un instant de repos. Voilà dix jours que je demeure sous votre toit à Kiev et la coupe de mon chagrin n'a pas diminué d'une seule goutte. Je me disais, je pourrais au moins dans une calme retraite élever mon fils en vue de la ven-

---

[9] Pour guérir quelqu'un d'une peur ou d'une inquiétude irraisonnée, le devin ou la pythonisse, en général d'un certain âge, versait dans de l'eau du plomb ou de l'étain fondu (ou de la cire). En se solidifiant, ces gouttes représentaient les contours plus ou moins vagues de la personne ou de la chose qui alarmait ou terrorisait le patient, et du coup, peur ou inquiétude s'effaçait. *(Note des traducteurs.)*

geance... mais il m'est apparu en rêve, terrible, oh ! plus terrible que jamais. Dieu vous préserve de le voir, vous aussi ! J'en ai jusqu'à présent des battements de cœur. Et il m'a crié : « Je mettrai ton enfant en pièces, Catherine, si tu ne consens pas à m'épouser. »

Redoublant de sanglots, elle s'élança vers le berceau et le bébé effrayé tendit vers elle en pleurant ses menottes.

Le fils du capitaine bouillait de fureur et ses yeux flambaient en entendant de tels propos.

Gorobietz lui-même ne se sentait plus de colère.

– Eh bien ! qu'il essaie donc, cet ignoble antéchrist, de venir jusqu'ici, il se rendra compte si les bras d'un vieux Cosaque gardent parfois de la force. Dieu m'est témoin, dit-il, en dirigeant vers le ciel ses regards d'homme avisé, si je ne me suis pas précipité pour donner un coup de main à mon frère Danilo. Mais telle fut la volonté divine, je l'ai trouvé étendu sur cette couche froide qui a déjà reçu tant et tant de Cosaques. Mais en revanche, ne fut-il point célébré avec pompe le service suprême en son nom ? Avons-nous laissé un seul Polonais vivant ? Calme-toi donc, ma petite, personne n'osera te toucher, à moins que mon fils et moi nous ne soyons plus de ce monde.

Ayant ainsi parlé, le capitaine s'approcha du berceau et l'enfant, apercevant la pipe rouge à garniture d'argent à la ceinture du vieillard, au bout d'une courroie près du sachet au briquet étincelant, tendit vers lui ses petits bras en riant aux anges.

– Il marchera sur les traces du papa, dit le vieux capitaine en décrochant la pipe pour la lui donner, dès le berceau il lui ressemble et pense déjà à fumer...

Catherine soupira légèrement et se mit à bercer son fils. Ils décidèrent de ne point se quitter de toute la nuit, et peu de temps après, tous s'endormirent, et Catherine aussi.

Un calme absolu régnait dans la cour de même que dans la maison. Seuls ne dormaient point les Cosaques qui montaient la garde. Soudain, Catherine s'éveilla en poussant un cri et arracha ainsi les autres de leur sommeil.

– Il est tué, on me l'a égorgé, hurla-t-elle en se précipitant vers le berceau.

Tous l'entourèrent et demeurèrent pétrifiés d'épouvante en voyant qu'il n'y avait plus là qu'un petit cadavre. Pas un ne proféra un son, ne sachant que penser de ce forfait inouï.

XII

Loin du pays d'Ukraine, après que l'on a traversé la Pologne et dépassé la populeuse cité de Lemberg, se dresse une série de montagnes aux cimes altières. Pic après pic, semblables à des chaînes de pierre, elles cernent la terre à droite et à gauche, et l'emprisonnent d'une masse rocheuse pour empêcher que ne la ronge la mer bruyante et démontée. Ces maillons de pierre s'enfoncent en Valachie et dans la région de Sémigrad, et s'érigent en forme de fer à cheval entre les peuples de Galicie et de Hongrie. Il n'y a point dans notre pays à nous de montagnes comparables. L'œil n'ose pas les affronter et sur la cime de quelques-unes pas un pied humain ne s'est jamais aventuré. Leur vue provoque de l'étonnement : n'est-ce point là un océan fougueux, évadé un jour de tempête hors de ses vastes rives, lançant en tourbillon des vagues monstrueuses qui, pétrifiées, sont ensuite demeurées suspendues dans les airs ? Ou bien ne serait-ce point que de lourdes nuées s'arrachant du ciel ont encombré la terre de leur entassement ; car elles ont la même teinte grise que les nuages et la blancheur de leur crête brille aussi et scintille au soleil. Avant que l'on atteigne les Carpathes, on entend encore parler russe, et par delà de ces monts, il se trouve de-ci de-là des endroits où résonne un idiome qui ressemble quelque peu au nôtre, mais plus loin la religion n'est plus la même, ni le langage. Ces lieux sont habités par les Hongrois, peuple assez nombreux qui monte à cheval, manie l'arme blanche et boit non moins bien que les Cosaques, et qui pour s'acheter des harnais et des caftans de prix sort sans lésiner les ducats de sa poche. Entre les montagnes, s'étendent des lacs tranquilles et majestueux. D'une immobilité de verre, ils réfléchissent en leur miroir les têtes chauves des pics et leur base vêtue de verdure.

Mais qui donc, la nuit – que brillent ou non les étoiles – passe, monté sur un immense cheval moreau ? Quel preux d'une taille surhumaine galope au pied des monts, au-dessus des lacs, se reflète avec sa gigantesque monture dans leurs eaux inertes, cependant que son ombre démesurée se projette furtivement au versant des montagnes ? Son armure ciselée jette des éclairs ; une lance s'appuie à son épaule ; un sabre tinte contre sa selle ; la visière du heaume est relevée découvrant des moustaches brunes, des yeux clos, des cils baissés. Il dort et, quoique somnolent, tient les rênes en main ; en croupe, chevauche un tout jeune page, assoupi lui aussi et qui dans son sommeil s'accroche au paladin. Qui est-il, où va-t-il, et pourquoi ? Nul ne le sait. Ce n'est point depuis un ou deux jours qu'il chevauche ainsi à travers la chaîne de montagnes. Dès le point du jour, à peine le soleil levé, on cesse de l'apercevoir. À de rares occasions seulement, des montagnards ont remarqué que par intervalles s'allongeait sur les monts l'ombre d'ils ne savaient qui et pourtant le ciel était d'une netteté absolue, sans le moindre nuage. Mais aussitôt que la nuit ramène l'obscurité on le voit de nouveau, il se reflète encore dans les lacs et derrière lui, tremblotante, galope son ombre. Déjà il a parcouru bien des monts et il escalade maintenant le Krivan. Il n'est point dans toutes les Carpathes de pic plus sourcilleux que celui-ci ; comme un roi, il domine les autres. C'est là que se sont arrêtés monture et cavalier, l'homme plongé dans un sommeil plus profond que jamais, et les nuées descendues du ciel l'ont dérobé aux regards.

XIII

– Chut ! plus bas, bonne femme, ne fais pas tant de bruit en marchant, mon enfant s'est assoupi. Il a longtemps pleuré, mon fils, et maintenant il dort. Je m'en vais au bois, bonne femme... Mais qu'as-tu à me regarder de la sorte ? Tu es horrible, de tes yeux sortent des grilles de fer... Brrr ! comme elles sont longues, et elles rougeoient comme du feu. Tu es, sans doute, une sorcière ? Mais si tu l'es, hors d'ici, tu volerais mon fils... Comme il est bête, ce capitaine Gorobietz ! il s'imagine que le séjour à Kiev me plaît, mais non, car ici reposent et mon fils et mon mari, dès lors qui veillera sur la maison ? je suis partie si doucement que pas un chat ne m'a entendue... Tu voudrais, bonne femme, rajeunir ? La chose ne souffre aucune difficulté, il n'est que de danser. Tiens, regarde, comme je danse !

Et à peine tenus ces propos sans suite, la voilà partie à danser, Catherine, laissant errer de tous côtés ses yeux vides de la moindre lueur de raison, et les deux poings sur les hanches elle bat du pied le sol en poussant des clameurs suraiguës. Les fers d'argent de ses bottes tintent sans rythme ni mesure ; sur sa gorge blanche s'agitent des tresses défaites. Légère comme l'oiseau, elle ne s'arrête plus, prend de l'élan et avec les moulinets de ses bras et ses hochements de tête, on dirait qu'à bout de forces elle va, ou bien s'écrouler sur le sol, ou bien s'envoler loin d'ici-bas.

La vieille nourrice se tient là, statue de la tristesse, et des larmes débordent du fond de ses rides ; ils ont aussi le cœur oppressé d'une lourde pierre, les fidèles serviteurs qui gardent leurs yeux fixés sur leur dame.

Mais déjà celle-ci, exténuée, se borne à piétiner mollement sur place, en s'imaginant qu'elle danse un branle effréné.

– Moi, j'ai un collier de verroteries, jeunes gars, dit-elle en s'arrêtant enfin, et vous n'en avez point... Où est mon mari ? clame-t-elle soudain, en tirant de sa ceinture un poignard turc... Oh ! ce n'est point le couteau qu'il faut...

À ces mots, des larmes roulent sur son visage qui reflète un immense chagrin.

– Le cœur de mon père est trop loin pour que cette lame l'atteigne. Il a le cœur bardé de fer, c'est une sorcière qui l'a forgé sur le feu de l'enfer. Pourquoi tarde-t-il donc, mon père ? Ignore-t-il que l'heure a sonné de le poignarder ? Sans doute attend-il que je me présente moi-même...

Elle s'interrompt en riant d'une manière bizarre.

– Il m'est revenu à la mémoire une histoire amusante. Je me suis rappelé comment on a enterré mon mari... Car enfin, on l'a mis en terre tout vivant... Et quelle envie de rire m'a prise !... Écoutez, écoutez !

Et au lieu de parler, elle entonne une chanson :

Un chariot ensanglanté roule
Où gît un Cosaque
Percé de balles et de coups de sabre.
Dans sa dextre il tient une lance
Il en coule du sang,
Toute une rivière de sang.
Au-dessus de la rivière, il y a un platane
Au-dessus du platane croasse un corbeau.
Sa mère pleure le Cosaque.
Ne pleure pas, mère, ne te désole pas,

Car ton fils s'est marié.
Il a pris pour femme une toute jeune demoiselle.
En pleins champs, une demeure souterraine
Qui n'a ni porte, ni fenêtres,
Et voici comment finit la chanson !
Le poisson dansait avec l'écrevisse,
Et qui ne m'aime pas, que sa mère en crève !...

Ainsi se brouillaient sur ses lèvres toutes sortes de refrains. Il y a deux jours qu'elle vit de nouveau chez elle et ne veut plus entendre parler de Kiev. Elle fuit les gens et du matin au soir erre dans les chênaies. Les branches griffues lui égratignent la face et les épaules, le vent emmêle ses cheveux dénoués, les feuilles d'automne craquent sous ses pieds et ses regards ne s'arrêtent sur rien. À l'heure où le crépuscule va s'éteindre, quand les étoiles n'ont point encore paru, que la lune ne brille pas, il est effrayant de marcher sous bois : aux arbres, les enfants morts sans baptême s'accrochent et se cramponnent aux branches, sanglotent, rient aux éclats, roulent, les jambes nouées au cou, par les sentes et dans les larges orties. Des flots du Dniépr accourent à la queue-leu-leu des jeunes filles qui se sont suicidées ; du crâne verdi la chevelure croule sur leurs épaules et l'eau avec un glouglou sonore ruisselle de ces longues mèches jusqu'à terre et la vierge luit à travers ce liquide comme si elle portait une chemise de verre. À ses lèvres naît un sourire charmant, les joues flambent, les prunelles se font aguichantes... ah ! elle se consumerait volontiers d'amour, elle aurait bien soif de baisers... Fuis, ô chrétien, ses lèvres sont de glace, sa couche est l'onde froide, elle te ferait expirer en te chatouillant et t'entraînerait alors dans le fleuve...

Catherine n'avait de regards pour personne ; privée de raison, elle ne craignait pas ces ondines et tard dans la nuit elle courait, couteau au poing, en quête de son père.

Un matin de bonne heure, s'en vint à cheval un visiteur inconnu, fort bien de sa personne, en justaucorps rouge et qui demandait des nouvelles du sire Danilo. Quand il eu tout entendu, il essuya du revers de la manche ses yeux gros de larmes et haussa les épaules. À l'en croire, il était un ancien frère d'armes de Bouroulbache ; ils avaient sabré de compagnie Tartares de Crimée et Turcs. Pouvait-il s'attendre à une telle fin pour le sire Danilo ? Il conta encore bien des choses et demanda à voir dame Catherine.

Au début, celle-ci ne faisait aucune attention aux propos de cet hôte, mais par la suite, elle prêta l'oreille comme une personne sensée, à ce qu'il disait. Il rapportait comment ils avaient vécu tous deux, absolument en frères consanguins, et qu'une fois, pour échapper à ceux de Crimée ils avaient dû ramer dur et longtemps... Catherine écoutait et ne détachait plus de lui ses regards.

« Cela va lui passer ! pensaient les serviteurs, ce nouveau venu la ramènera à la santé, voilà déjà qu'elle prête l'oreille, comme revenue à la raison... »

Le visiteur se mit à raconter entre autres choses qu'au cours d'un entretien à cœur ouvert le sire Danilo lui aurait dit : « Entends-moi bien, frère Koprian, quand la volonté de Dieu me rappellera de ce bas monde, conduis ma femme sous ton toit et qu'elle devienne ton épouse... »

Catherine darda sur lui des yeux terribles.

– Ah ! s'écria-t-elle, c'est lui, c'est mon père !... Elle s'élança, le couteau levé.

Il fallut à cet homme de longs efforts pour lui arracher l'arme ; il y parvint enfin et brandissant à son tour la lame,

commit cet abominable forfait : un père tua sa fille privée de raison.

Les Cosaques plongés d'abord dans la stupéfaction auraient bien voulu se ruer sur lui, mais le sorcier, déjà en selle, avait disparu.

XIV

Hors des murs de Kiev, on fut témoin d'un prodige inouï. Tous les seigneurs et les hetmans étaient accourus pour contempler ce prodige : soudain, la vue humaine pouvait porter jusqu'aux quatre coins de l'univers. Au loin, bleuissaient les bouches du Dniépr et au delà s'étalait la mer Noire. Des gens d'expérience reconnurent même la Crimée, surgie de l'eau comme une montagne, et aussi le marécageux Sivache. À gauche, on pouvait contempler la Galicie.

– Et cela, qu'est-ce que c'est ? demandait-on dans la foule aux anciens, en leur désignant des pics gris et blancs qui se détachaient vaguement tout au loin sur les cieux et qui ressemblaient plutôt à des nuées.

– Ce sont les Carpathes, disaient les anciens, et parmi ces monts il en est où la neige ne fond jamais et les nuages s'y arrêtent pour passer la nuit.

À ce moment, il se produisit un autre prodige. Les nuages s'envolèrent des cimes les plus hautes et sur la crête de l'un d'eux apparut, en harnois complet de chevalier, un être à cheval, les yeux clos et si nettement visible qu'on l'aurait cru tout proche.

Alors, dans cette foule partagée entre la stupeur et la crainte, un homme sauta en selle et, jetant à la ronde des regards égarés, comme s'il cherchait à voir si quelqu'un ne s'élançait pas à sa poursuite, en toute hâte, et de toutes ses forces, il précipita l'allure de son coursier. C'était le sorcier !... Mais d'où venait donc un pareil effroi ? En considérant avec ter-

reur l'étrange chevalier, il avait reconnu en lui ce même visage qui s'était présenté sans être évoqué, alors qu'il procédait à des incantations. Lui-même était impuissant à s'expliquer pour quelle raison l'inquiétude le pénétrait jusqu'au tréfonds à cet aspect, et jetant en arrière des regards chargés de crainte, il mena un train d'enfer jusqu'à l'heure où le soir le surprit et où les étoiles se rallumèrent. À ce moment, il rebroussa chemin, dans l'intention peut-être d'interroger les forces infernales sur la signification du prodige. Déjà il se préparait à faire sauter sa bête par-dessus un étroit cours d'eau qui s'étendait au travers de son chemin, quand s'arrêtant en pleine course, le cheval tourna les naseaux vers son cavalier et... ô merveille ! éclata de rire !... et les deux rangs de ses molaires blanches étincelèrent affreusement dans les ténèbres. Les cheveux se dressèrent tout d'une pièce sur la tête du nécromant. Il poussa une clameur sauvage et fondant en larmes comme un forcené, il fouailla sa monture, droit sur Kiev. Il lui semblait que de tous côtés des poursuivants se ruaient à ses trousses ; le cernant par masses entières de bois obscurs, les arbres qui avaient l'air d'être vivants agitaient leur barbe noire et tendaient de longs bras pour tâcher de l'étrangler ; il s'imaginait que les astres le précédaient pour signaler à tous l'homme lourd de crimes, et il se figurait que la route elle-même lui donnait la chasse.

Le sorcier au désespoir se hâtait vers Kiev et ses lieux saints.

XV

Seul dans sa grotte, un ermite était assis devant la veilleuse, l'œil fixé sur un livre sacré. Voilà déjà bien des années qu'il vivait en reclus dans cette grotte et de quelques planches il s'était fabriqué un cercueil dont il usait en guise de lit pour dormir. Le saint vieillard ferma le livre et se mit à prier... Soudain fit irruption un homme à la mine étrange et terrible. Pour la première fois de sa vie, le solitaire fut saisi de stupeur et il recula de quelques pas à l'aspect du visiteur qui frissonnait de la tête aux pieds comme une feuille de tremble. Ses yeux louchaient sauvagement et il y brûlait une flamme que la terreur faisait vaciller ; la monstrueuse déformation de ses traits vous glaçait l'âme.

– Père, prie, ô prie !... cria-t-il avec désespoir, prie pour une âme en perdition, et il se prosterna à terre.

Le saint ermite se signa, prit son livre, l'ouvrit, mais le laissa retomber et d'épouvante recula encore.

– Non, pécheur qui n'eut jamais d'égal, il n'y a point de pardon pour toi... Hors d'ici et vite !... Je ne puis prier pour toi...

– Non ? cria comme un fou le scélérat.

– Regarde, les lettres sacrées de ce livre ruissellent de sang. Jamais il n'y eut au monde un tel pécheur.

– Père, tu te moques de moi !

– Sors, immonde criminel. Je ne ris point de toi. Je suis en proie à la frayeur. Il n'est pas bon qu'un être humain respire le même air que toi...

– Non, non, tu te ris de moi, ne dis pas le contraire. J'ai bien vu s'entrouvrir tes lèvres et je distingue à présent la blancheur de tes vieilles dents...

Et comme emporté par la rage, il se jeta en avant et tua le saint ermite.

On ne sait quoi gémit d'une lourde plainte dont l'écho se répercuta à travers champs et forêts. De derrière les grands bois se dressèrent des mains décharnées et racornies, aux ongles démesurées, qui battirent les airs avant de disparaître.

Et déjà, le sorcier n'éprouvait rien, pas même de la crainte. Sensations, sentiments, tout s'émoussait en lui : les oreilles lui tintaient, sa tête bourdonnait comme s'il était ivre et toutes choses sur lesquelles se posaient ses yeux lui paraissaient recouvertes d'une sorte de toile d'araignée. Sautant à cheval, il marcha directement sur Kaniev, dans l'intention de passer par Tcherkassy pour se rendre chez les Tartares de Crimée, sans s'expliquer lui-même dans quel but il agissait ainsi. Il voyagea tout un jour, puis deux jours, et pas de Kaniev. Il était bien dans le bon chemin et la ville aurait dû se montrer depuis longtemps déjà, mais il ne la voyait toujours pas. Au loin brillèrent enfin des coupoles d'église, mais ce n'était pas Kaniev, c'était Choumsk. Le sorcier s'étonna grandement, en s'apercevant qu'il était tombé sur des lieux exactement opposés à ceux qu'il cherchait. Il tourna bride en direction de Kiev et au bout d'une journée, une cité apparut à ses yeux, mais ce n'était pas Kiev... Il avait devant lui Galitch, localité encore plus distante de Kiev que Choumsk, et qui se trouvait tout près de la frontière de Hongrie. Ne sachant plus que penser, il fit rebrousser chemin à sa monture, mais il avait l'impression qu'il allait dans une direc-

tion contraire, et qu'au lieu de s'éloigner, il avançait encore vers la frontière. Pas homme au monde n'aurait été à même d'exprimer ce qui se passait dans le cœur du fugitif, et s'il avait été donné à quelqu'un de plonger le regard au fond de cette âme et de lire les pensées qui s'y agitaient, jamais plus il n'aurait goûté le repos et le sourire l'aurait abandonné pour toujours. Cette âme était en proie non pas à l'épouvante, ni à un violent dépit, mais à la malice noire... plutôt non, il n'est pas ici-bas de terme pour traduire ce sentiment. C'était l'enfer qui le brûlait, il aurait voulu piétiner l'univers entier sous les fers de son cheval, saisir toute la terre, de Kiev à Galitch, avec les gens, et tout ce qui y poussait, et les noyer dans la mer Noire. Mais ce n'était point la rage qui lui inspirait ce désir dont il ne pénétrait pas lui-même la raison. Il frissonna de tout son corps quand lui apparurent à faible distance les Carpathes et le mont Krivan qui s'était recouvert le crâne d'un nuage gris, en guise de chapeau, et le cheval pressait toujours l'allure, escaladant déjà le flanc des montagnes. Les nuées se dissipèrent d'un seul coup et devant le nécromant se montra dans sa formidable majesté le cavalier... Le criminel essaya d'arrêter sa monture, tira brutalement sur les rênes ; le cheval hennit sauvagement, la crinière hérissée, et hâta sa course vers le chevalier. À cet instant, le sorcier crut que tout son être se figeait, il lui sembla que l'immobile cavalier venait de bouger et avait éclaté de rire en le voyant accourir au grandissime galop. Ce rire féroce se répercuta comme la foudre à travers les montagnes, et trouvant un écho dans le cœur du sorcier, y bouleversa tout ce qui pouvait encore y subsister. Il eut alors la sensation qu'un être d'une force infinie s'insinuait en lui, martelant son cœur, ses nerfs... tant avait été atroce la résonance de ce rire.

D'une main formidable, s'emparant du nécromant, le cavalier l'enleva dans les airs. Incontinent le sorcier rendit l'esprit et n'ouvrit les yeux qu'une fois mort. Mais dès lors il n'était plus qu'un cadavre et il en avait toutes les apparences. Pas un être vivant, ni quelqu'un de ressuscité ne présente un air aussi

atroce. Il dirigeait de tous côtés les regards de ses yeux morts, et il aperçut, accourus de Kiev et de la terre de Galicie, et des Carpathes, des revenants qui lui ressemblaient comme deux gouttes d'eau.

Blêmes, livides, chacun dépassant de la taille son voisin, l'un plus décharné que l'autre, ils se groupèrent tous autour du cavalier qui serrait dans son poing cette horrible proie. Le cavalier éclata de rire une seconde fois, lança la proie dans le précipice et tous les morts y bondirent, se saisirent du cadavre et y plantèrent les dents. Mais l'un d'eux, encore plus grand, plus affreux que les autres, essayait toujours de s'arracher de terre ; peine perdue ! il ne pouvait s'en dégager, tant il y avait profondément pris racine, et s'il avait réussi à ressurgir, il aurait culbuté les Carpathes et la région de Sémigrad et les pays des Turcs. Il ne parvint qu'à se hausser légèrement et rien qu'à ce mouvement, un tremblement de terre ébranla l'univers entier ; nombreuses furent les maisons qui s'écroulèrent un peu partout, et longue fut la liste des écrasés.

On entend souvent dans les Carpathes un sifflement qui fait penser à un millier de moulins battant bruyamment l'eau de leur roue : ce sont les cadavres qui grignotent l'un des leurs, dans ce précipice sans issue que nul œil humain n'a entrevu parce que pas un mortel n'oserait le longer. Il est arrivé souvent qu'une commotion secoue la terre d'un bout du monde à l'autre bout, et les gens instruits vous expliquent : « Cela vient de ce que non loin de la mer il se trouve une montagne qui crache de la flamme et dont coulent des fleuves de feu. » Mais les anciens qui habitent aussi bien en Hongrie qu'en terre de Galicie sont mieux au courant et vous disent : « C'est l'immense, c'est le gigantesque cadavre enraciné au sol qui veut s'arracher à cette gangue et produit ces tremblements de terre. »

XVI

Dans la ville de Gloukhov, la foule s'était rassemblée autour d'un vieux joueur de mandore et depuis une heure déjà écoutait l'aveugle toucher de son instrument. Pas un musicien n'avait chanté de gestes aussi belles, ni ne les avait rendues avec tant d'art. Il avait commencé par célébrer l'ère des hetmans d'autrefois, celle de Sagaïdatchny et de Khmielnitzky. Les temps étaient alors tout différents ; le peuple cosaque était en pleine gloire, foulait les ennemis sous les pieds de ses chevaux et personne ne se serait permis de se moquer de lui. Le vieillard chanta aussi des refrains joyeux et il laissait errer ses yeux sur la multitude comme s'il voyait clair, cependant que ses doigts, munis de petites spatules en os, voltigeaient avec l'agilité d'une mouche sur les cordes, à croire que celles-ci vibraient d'elles-mêmes. À la ronde, les anciens, tête basse, et les jeunes gens, les regards attachés sur le chanteur, n'osaient même pas échanger un mot à voix basse.

– Attendez, dit le bonhomme, je vais vous chanter quelque chose au sujet d'une prodigieuse affaire…

Le cercle des auditeurs se rapprocha encore et l'aveugle commença :

*
* *

« Chez messire Stépan, prince de Sémigrad (et le prince de Sémigrad était aussi roi de Pologne) vivaient deux Cosaques : Ivan et Pétro. Et ils se comportaient comme s'ils étaient frères par le sang. « Fais bien attention, Ivan, tout ce que nous con-

querrons, nous le partagerons de moitié ; quand l'un sera en liesse, l'autre sera également en joie, et que le malheur s'abatte sur l'un de nous, l'infortune sera le lot de tous deux. Si quelque butin échoit à l'un, il en sera fait deux parts égales, et que l'un gémisse en captivité, son frère vendra pour sa rançon tout ce qu'il possède, et s'il n'y réussit point, il partagera la captivité de son ami. » Et de fait, tout ce qui tombait aux mains de ces Cosaques ils le partageaient par moitié : que ce fût du bétail ou des chevaux d'autrui, tout ils le divisaient par moitié. »

*
* *

« Le roi Stépan était en guerre avec le Turc. Il y avait trois semaines qu'il luttait contre le Turc, sans pouvoir le chasser de ses possessions. Car il y avait chez le Turc un certain pacha auquel il suffisait d'une dizaine de janissaires pour tailler en pièces tout un régiment. Et le roi fit publier que s'il se rencontrait un téméraire, capable de lui amener mort ou vif ledit pacha, il lui octroierait à lui seul une solde aussi forte que celle qu'il versait à l'ensemble de l'armée. « Allons, frère, capturer le pacha ! » dit frère Ivan à frère Pétro.

Et les deux Cosaques de se mettre en campagne l'un dans une direction, l'autre dans la direction opposée. »

*
* *

« Pétro serait-il arrivé ou non à attraper le pacha, on l'ignore ; toujours est-il que déjà Ivan menait son homme la corde au cou par devers le roi : « Vaillant luron ! » s'exclama Stépan, et il ordonna de lui compter une solde égale à celle que l'on distribuait à l'ensemble de l'armée. Et il commanda en outre de lui assigner des terres en telle région qui lui plairait, et de lui délivrer du bétail, autant qu'il en souhaiterait. Dès

qu'Ivan eut perçu la solde des mains du roi, le jour même il en remit la moitié à son frère Pétro. Celui-ci accepta bien la moitié des largesses royales, mais il ne pouvait se faire à l'idée qu'Ivan eût été l'objet d'un tel honneur et il ensevelit profondément dans son cœur la rancune. »

*
* *

« Les deux chevaliers se rendaient sur les terres assignées par le roi, au delà des Carpathes. Le Cosaque Ivan portait en croupe son fils qu'il avait lié à son propre corps. Il commençait déjà à faire nuit, mais ils poursuivaient leur route. L'enfant dormait, Ivan lui-même somnolait. Ne dors pas, Cosaque, il est dangereux de voyager en montagne !... Mais le Cosaque montait un cheval qui connaissait à merveille les chemins de partout, pas de danger qu'il butât ou glissât des sabots de derrière. Or, entre deux monts s'ouvrait un précipice dont nul œil n'avait sondé le fond ; il y avait jusqu'à ce fond aussi loin que du ciel à la terre. La route longeait ce gouffre ; à la rigueur deux hommes pouvaient passer de front, mais à trois, impossible ! La monture du cavalier somnolent posait maintenant les pieds avec précaution. À ses flancs chevauchait Pétro, tremblant de tous ses membres et hors d'haleine, tant il se sentait de joie. Il jeta un coup d'œil en arrière et poussa son ami intime, son frère, dans le précipice. Le cheval avec le Cosaque et l'enfant, tout roula dans l'abîme. »

*
* *

« Toutefois, le cavalier avait réussi à s'accrocher à une grosse branche, et la monture seule s'écroula au fond. Il se mit à grimper avec son fils lié aux épaules ; encore un effort, et il atteignait le bord du gouffre, mais en levant les yeux il vit que Pétro pointait sur lui sa lance pour le rejeter en arrière. « Ô ! Dieu

de justice, plût au ciel que je n'eusse point levé les yeux, car je n'aurais pas vu mon propre frère diriger sa lance sur moi pour me repousser. Oh ! mon frère bien-aimé, perce-moi de ta lance, si le sort m'a prédestiné à périr ainsi, mais prends mon fils ; quelle faute a-t-il commise, cet innocent, pour qu'il expire d'une mort si cruelle ? » Pétro éclata de rire, pointa sa lance, le Cosaque et l'enfant churent au fond. Pétro réunit entre ses mains la fortune entière et mena dès lors la vie d'un pacha. Nul ne possédait des troupeaux de chevaux comparables aux siens, et il n'y avait chez personne autant de brebis et de moutons que sur ses terres. Puis son heure vint de mourir. »

*
* *

« Dès que Pétro fut mort, Dieu fit citer les deux frères, Ivan et Pétro, pour être jugés. « C'est un grand pécheur que celui-ci, dit le Seigneur, je ne puis trouver de châtiment pour lui, choisis, Ivan, la peine qu'il mérite. » Ivan mit bien du temps à réfléchir, mais finit par déclarer : « Cet homme m'a gravement offensé ; il a trahi son frère comme un Judas et m'a empêché de laisser sur terre honorable descendance et postérité. Or, un mortel sans enfants ni progéniture est comparable au grain de blé ensemencé, mais demeuré stérile. Si rien ne pousse, nul ne saura qu'en ce lieu une semence a été jetée. »

*
* *

« Fais en sorte, ô Dieu, que nul de sa race ne goûte de félicité sur terre, que le dernier de ses descendants soit un scélérat comme jamais encore l'univers n'en a porté, qu'à la suite de chacun de ses forfaits ses aïeux et bisaïeux ne trouvent aucun repos dans la tombe et que dans les affres d'une torture inouïe jusqu'à ce jour, ils surgissent du lieu de leur sépulture. Quant à ce Judas de Pétro, fais qu'il n'ait point la force de sortir du sol et

passe par un tourment encore plus amer, qu'il dévore la terre comme un forcené et qu'il se torde de rage dans sa demeure souterraine. »

*
* *

« Et lorsque enfin sera comble ma mesure des crimes de son ultime descendant, suscite-moi, ô Dieu, du fond de ce précipice, et qu'à cheval je fasse l'ascension de la plus haute des montagnes, et qu'il vienne alors par devers moi, et de ce pic je le lancerai dans le gouffre le plus profond, et tous les cadavres de ses aïeux et bisaïeux, en quelque lieu qu'ils aient vécu, accourront des quatre coins de l'univers pour le ronger, en punition de ces tortures qu'il leur aura infligées, et ils le rongeront éternellement, cependant que je me délecterai au spectacle de ses souffrances. Mais que Pétro le Judas soit impuissant à s'arracher de la terre pour se ruer aussi à ce festin, qu'il se ronge lui-même, que ses os poussent, toujours plus longs à mesure qu'il les grignotera, et fais que de la sorte il souffre encore davantage, car la torture la plus effroyable sera son lot, puisque pour un homme il n'est pas de supplice plus atroce que d'aspirer à la vengeance, sans être en mesure de l'assouvir ! »

*
* *

« C'est un épouvantable châtiment, homme, celui que tu viens d'inventer, dit le Seigneur, mais qu'il soit fait comme tu l'as proposé. Cependant, toi aussi, tu resteras en selle jusqu'à la consommation des siècles et tu n'auras point accès au céleste royaume tant que tu demeureras là-bas sur ton cheval. »

« Et tout s'accomplit selon la parole divine, et jusqu'à présent se tient en selle dans les Carpathes le prodigieux chevalier, repaissant éternellement son regard de la vue de ces cadavres

rongeant un des leurs, et sans cesse conscient de la façon dont l'autre mort grandit sous terre, rongeant ses propres ossements dans une agonie de souffrances, et faisant trembler affreusement l'univers entier. »

L'aveugle avait cessé de chanter ; déjà, il pinçait les cordes de son instrument pour accompagner de plaisantes chansonnettes sur Khoma et Eréma, et sur Stklyar Stolkoza... Mais jeunes ou vieux, ses auditeurs n'avaient garde de sortir de leur émerveillement, et longtemps encore ils demeurèrent tête basse, méditant sur cette terrible aventure arrivée au temps jadis.

IVAN FEDOROVITCH SCHPONKA ET SA TANTE

Il m'est arrivé un accident avec cette histoire qui nous a été contée par Stéphan Ivanovitch Kourotchka, de Gadiatch. Il vous faut savoir que j'ai une mémoire si déplorable que les mots me manquent pour la qualifier. On a beau me dire et me redire, rien n'y fait ; c'est comme si l'on versait de l'eau dans un tamis. Me connaissant cette faiblesse, j'avais tout exprès demandé à Stépan Ivanovitch de me coucher par écrit l'histoire sur un cahier et comme, Dieu lui prête vie, il s'est montré de tout temps parfait à mon égard, il accepta et se mit à l'œuvre.

J'avais serré le manuscrit dans une petite table ; vous savez bien, je pense, celle dont je veux parler, elle se tient dans l'angle, juste en entrant... Allons bon ! j'oubliais que vous n'êtes jamais venus chez moi. Ma vieille, qui partage mon existence depuis déjà une bonne pièce de trente ans, n'a de sa vie appris à lire ; pourquoi ne pas l'avouer ? Or, un beau jour, je remarque qu'elle faisait cuire des macarons sur un certain papier. Elle a, en effet, chers lecteurs, un don étonnant pour la préparation de ces gâteaux, et nulle part ailleurs vous n'en mangeriez de meilleurs. Mes yeux se posant, comme ça par hasard, sur le papier aux macarons et en y regardant de plus près, je distingue des mots écrits à la main. Il m'est venu tout de suite une manière de pressentiment ; je cours à la petite table... la moitié du cahier manquait ! Ma femme avait arraché le reste des feuillets pour mettre les macarons au four. À quoi se résoudre en pareil cas, je vous le demande ?... Nous n'allions tout de même pas nous prendre aux cheveux sur nos vieux jours !

L’an dernier, j’ai eu l’occasion de passer par Gadiatch, et avant d’arriver en ville, je fis à dessein un nœud à mon mouchoir, afin de ne pas oublier de dire à Stépan Ivanovitch deux mots de cette affaire. Bien mieux ! je me promis mentalement que la première fois que j’éternuerais en ville, je devrais me souvenir de mon ami. Vaines précautions !... J’ai bien éternué en traversant Gadiatch, je me suis mouché... et j’ai tout oublié. La mémoire ne m’est revenue qu’à six verstes après la sortie du faubourg. Bon gré mal gré, il m’a fallu livrer à l’impression l’histoire telle qu’elle est... inachevée ! Au reste, si quelqu’un tenait absolument à savoir de quoi il est question dans la suite de cette nouvelle, il n’a qu’à se rendre tout exprès à Gadiatch et à interroger Stépan Ivanovitch qui l’en informera très volontiers, si même il ne reprend le récit du début jusqu’au point final.

Il habite à deux pas de l’église en pierre : dans les parages immédiats débouche une venelle. Il suffit de s’y engager, c’est la deuxième ou la troisième porte cochère. Encore un meilleur indice : dès que vous apercevrez dans une cour une longue perche avec au bout la petite cage pour la caille, ou bien, si c’est une grosse paysanne en jupon vert qui vient vous ouvrir – soit dit en passant, il vit en célibataire – vous y serez : c’est bien là qu’il demeure. D’ailleurs, vous pouvez tout aussi bien le rencontrer sur la place du marché où il va chaque matin, avant neuf heures, choisir le poisson et les légumes destinés à sa table, et bavarder soit avec le père Antype, soit avec le Juif marchand de biens. Vous le reconnaîtrez du premier coup : nul autre que lui ne porte des pantalons de toile imprimée à fleurettes, et une redingote en nankin jaune. Encore un signe particulier : il agite toujours les bras en marchant. Denis Pétrovitch, le défunt assesseur au tribunal de l’endroit, le disait bien dès qu’il l’apercevait à quelque distance : « Tenez, tenez, voilà le moulin à vent qui se promène ! »

I

IVAN FEDOROVITCH SCHPONKA

Voici déjà quatre ans qu'Ivan Fédorovitch Schponka est en retraite et vit dans son village de Vytriébienky.

Du temps qu'on l'appelait Vaniouchka[10], il faisait ses études au collège de district de Gadiatch, et il faut reconnaître que c'était un garçonnet d'une conduite et d'une application exemplaires. Nikifor Thimothéiévitch Diéiépritchastié[11], régent de grammaire russe, répétait souvent que si tous les élèves avaient été aussi zélés à son cours que le nommé Schponka, il n'aurait pas eu besoin d'apporter en classe cette règle dont il avait maintes fois, de son propre aveu, les bras ankylosés tant il cinglait les mains des paresseux et des dissipés. Vaniouchka maintenait toujours ses cahiers dans un état de parfaite propreté, avec tous les feuillets rayés au tire-ligne, et sans l'ombre d'une tache. Invariablement, on le voyait sagement assis, les bras croisés et les yeux rivés sur le maître ; jamais il ne suspendait de chiffons de papier au dos du condisciple placé devant lui, pas une fois non plus il n'entaillait les bancs ou ne prenait part, avant l'arrivée du professeur, à ce jeu qui consiste pour tous les gamins d'un même pupitre à se pousser mutuellement jusqu'à ce que le dernier de la file dégringole à terre. Quelqu'un avait-il besoin d'une lame pour arranger sa plume d'oie, on recourait immédiatement à l'obligeance d'Ivan Fédorovitch, puisque cha-

---

[10] Vaniouchka, « Jeannot » ou « petit Jean » est le diminutif d'Ivan.

[11] Terme désignant le gérondif. *(Note des traducteurs.)*

cun savait qu'il possédait un canif, et Ivan Fédorovitch, ou Vaniouchka, comme on disait familièrement à l'époque, extrayait aussitôt l'objet d'un petit étui en cuir, fixé par un mousqueton à une boutonnière de sa tunique grise, et recommandait seulement de ne pas se servir du tranchant pour racler la plume, du moment que le dos de la lame suffisait pour cet office.

Une conduite tellement irréprochable ne tarda pas à attirer l'attention du régent de latin en personne, qui répandait la panique dans la classe entière, rien qu'en toussotant à l'entrée, bien avant que sa capote en drap de Frise et sa face grêlée se fussent profilées dans l'entrebâillement de la porte. Ce maître redouté, qui gardait en permanence deux faisceaux de verges à sa portée sur la chaire, cependant que la moitié des élèves assistait au cours à genoux, avait désigné Ivan Fédorovitch comme auditeur[12], bien que cette division comptât bon nombre de sujets infiniment mieux doués que lui. À ce propos, on ne peut se permettre de taire un incident qui exerça une influence sur tout le restant de ses jours. L'un de ses camarades dont il avait la charge, désireux d'amener son auditeur à inscrire un *scit*[13] en face de son nom au registre, alors qu'il ne savait pas un traître mot de la leçon, avait apporté en classe une crêpe enveloppée dans du papier et toute juteuse de beurre. Bien qu'il ne se laissât guider que par la stricte équité, Vaniouchka avait faim ce jour-là et ne put résister à la tentation. Il accepta la crêpe, posa son livre devant lui et se mit à manger, à ce point absorbé par la dégustation qu'il ne remarqua pas qu'un silence de mort s'était établi dans la pièce. Il ne reprit conscience de la réalité que pour sombrer dans l'effroi, au moment où une main formidable, is-

---

[12] Dans les séminaires russes de l'époque, aussi bien que dans les établissements laïcs, on appelait « auditeurs » certains élèves chargés de faire réciter les leçons à un nombre donné de condisciples, et de les noter en conséquence dans un registre *ad hoc. (Note des traducteurs.)*

[13] Latin :« il sait ». *(Note du correcteur – E.L.G.)*

sant d’une capote en drap de Frise, le saisissait par l’oreille et le remorquait au milieu de la classe.

– Donne ici cette crêpe, donne-la, qu’on te dit, voyou ! cria le terrible régent qui, atteignant du bout des doigts le corps du délit, le projeta par la fenêtre, avec défense formelle de le relever aux élèves qui se trouvaient dans la cour et qui s’élançaient déjà pour l’attraper.

Après quoi, il cingla avec une extrême cruauté les mains de Vaniouchka, et elles ne l’avaient pas volé ; elles seules étaient en effet les coupables et non point une autre partie de son être physique, du moment qu’elles avaient touché la crêpe. Quoi qu’il en soit, c’est à partir de ce jour que la timidité, déjà particularité inhérente à sa personne, ne cessa de se renforcer. Cet épisode fut peut-être bien la raison pour laquelle il n’éprouva au grand jamais le moindre désir d’entrer dans l’administration civile, sa propre expérience lui démontrant qu’on ne réussit pas toujours à plumer la poule sans la faire crier.

Il arrivait presque à la veille de ses quinze ans lorsqu’il passa en deuxième division où, au lieu du catéchisme abrégé et des quatre règles élémentaires, il aborda le manuel complet d’instruction religieuse, le traité des obligations de l’homme et les fractions. Mais voyant que plus il avançait dans la forêt, plus il aurait d’arbres à abattre, et la nouvelle lui étant parvenue entre temps que son papa avait décampé de ce monde, il resta encore deux ans sur les bancs du collège, après quoi il s’engagea avec la permission de maman au régiment d’infanterie de F...

Le régiment d’infanterie de F... ne se ravalait pas du tout au niveau de maints corps de cette arme et bien que la plupart du temps ses détachements dussent se contenter de simples villages comme cantonnements, il se maintenait sur un pied qui l’égalait presque à bon nombre d’unités de cavalerie. La majeure partie de ses officiers buvaient du champagne frappé ; quant à

traîner les Juifs par leurs cadenettes ils s'acquittaient de ce devoir aussi brillamment que les hussards. Quelques-uns dansaient même la mazurka et le colonel n'oubliait jamais de mentionner le fait, en conversant avec n'importe qui dans le monde.

– ... 'faitement ! dans mon régiment, voyez-vous, disait-il d'habitude en ponctuant chaque mot d'une légère tape sur sa bedaine, beaucoup d'officiers dansent la mazurka, 'faitement, de nombreux officiers, très nombreux même, 'faitement !

Pour administrer au lecteur une preuve plus convaincante encore du degré de culture de ce fameux régiment d'infanterie de F... nous ajouterons que deux de ses officiers étaient des amateurs passionnés de pharaon, et qu'à ce jeu ils avaient perdu tunique, casquette, capote, dragonne de sabre, et jusqu'à leurs culottes, soit un phénomène qui ne se rencontre pas, tant s'en faut, dans toutes les unités de cavalerie.

Toutefois, les rapports suivis avec des collègues de cet acabit n'effacèrent pas le moins du monde la timidité d'Ivan Fédorovitch, et comme il ne buvait pas de champagne frappé, ses préférences allant au petit verre d'eau-de-vie qu'il s'octroyait avant déjeuner et avant dîner, comme il ne jouait pas au pharaon, ni ne dansait la mazurka, il se voyait tout naturellement réduit à mener une existence solitaire. Par conséquent, pendant que ses camarades, profitant des chevaux réquisitionnés à des particuliers, s'égaillaient pour se rendre en visite chez tels ou tels hobereaux, Schponka se claquemurait au logis où il s'adonnait à des occupations propres aux seules âmes tranquilles et foncièrement bonnes : tantôt il astiquait ses boutons, tantôt il feuilletait *l'Art de lire la bonne aventure*, ou bien encore il amorçait des souricières aux quatre coins de sa chambre, et pour en finir se débarrassait de sa tunique et s'allongeait sur son lit.

En revanche, nul ne s'acquittait aussi ponctuellement de son service et il commandait sa section d'une telle façon que le commandant de compagnie le citait toujours en exemple. Aussi, mérita-t-il de passer très rapidement sous-lieutenant, c'est-à-dire onze ans après qu'il eut été nommé au grade d'aspirant.

Sur ces entrefaites, il avait reçu la nouvelle que sa maman avait passé de vie à trépas, mais qu'une tante, sœur de la défunte qu'il ne connaissait que grâce aux colis de poires tapées et d'un délicieux pain d'épice de sa confection, reçus d'elle durant sa petite enfance et même pendant ses études à Gadiatch – cette dame était en bisbille avec la maman, c'est pourquoi neveu et tante ne se voyaient pas, – qu'une tante, dis-je, avait dans sa générosité assumé le soin de gérer sa modeste propriété foncière, décision dont elle l'avait informé par lettre, en temps voulu.

Ivan Fédorovitch qui avait dans la sagacité de sa tante une confiance absolue se remit comme si de rien n'était aux menus détails du service. Plus d'un autre à sa place, bénéficiaire d'un tel avancement, se fût gonflé d'orgueil, mais la vanité lui faisait totalement défaut et devenu sous-lieutenant, il demeura exactement le même qu'on l'avait jadis connu dans le grade d'aspirant. Quatre ans après cet événement d'une capitale importance pour lui, il se préparait à quitter avec son régiment le gouvernement de Moguilev pour passer en Grande-Russie, quand il reçut une lettre dont la teneur était la suivante :

« Cher neveu, Ivan Fédorovitch,

» La présente est pour t'envoyer du linge : cinq paires de chaussettes de fil et quatre chemises de toile fine, et aussi pour te parler affaires. Du fait que tu n'as qu'un grade insignifiant, j'estime que tu es parvenu, comme tu le sais, à un âge où il sied de t'occuper de tes terres, et que par conséquent tu resterais bien à tort sous les drapeaux. Je me fais vieille et ne puis avoir

l'œil d'un bout à l'autre de la propriété. Aussi bien, j'ai un tas de choses à te dire de vive voix.

» Dans l'attente du véritable plaisir de te revoir, je reste ta très affectionnée tante.

« VASSILISSA KACHPAROVNA. »

« P. S. – La récolte de raves dans notre potager m'a paru bizarre ; on dirait plutôt des pommes de terre. »

Une semaine après réception de cette missive, Ivan Fédorovitch écrivit la réponse que voici :

« Chère Madame et tante,

Vassilissa Kachparovna,

» Je vous remercie beaucoup de l'envoi de linge ; mes chaussettes étaient tout particulièrement usées, au point que mon ordonnance a dû les repriser quatre fois, en sorte qu'elles avaient énormément rétréci. Quant à votre opinion sur ma présence sous les drapeaux, je la partage entièrement et je suis démissionnaire depuis trois jours. Aussitôt donc en possession de ma feuille de route, je prendrai une voiture de louage. Pour ce qui est de votre commission antérieure, à savoir les graines de blé, de l'espèce froment dur de Sibérie, je n'ai pu m'en acquitter car on n'en trouve nulle part au gouvernement de Moguilev. Mais en ce qui concerne les cochons, on les engraisse en grande partie par ici avec du malt détrempé, auquel on ajoute un rien de bière légèrement fermentée.

» Avec un profond respect, chère madame et tante, je demeure,

» *Votre neveu,*

Finalement, Ivan Fédorovitch fut admis à la retraite, avec le grade de lieutenant, afferma pour quarante roubles les services d'un cocher juif qui devait le mener de Moguilev à Gadiatch, et monta en guimbarde à l'époque où les arbres se revêtaient d'un jeune feuillage encore clairsemé, où toute la terre resplendissait sous le verdoyant tapis de l'herbe nouvelle, où la campagne entière fleurait le printemps.

II

LE VOYAGE

Il ne se passa en cours de route rien de saillant. Le trajet dura un peu plus de deux semaines. Peut-être qu'Ivan Fédorovitch serait arrivé plus tôt à destination, sans la dévotion de son Juif qui observait ponctuellement le repos du sabbat et qui, affublé d'une housse blanche, passait en prière toute la journée du samedi. D'ailleurs, comme j'ai déjà eu l'occasion de le signaler, Ivan Fédorovitch n'était pas homme à se laisser envahir par l'ennui. Pendant ces arrêts, il défaisait les cordes de sa malle, sortait le linge, l'inspectait minutieusement pour se rendre compte s'il avait été lavé comme il faut et plié ainsi qu'il se doit, enlevait avec soin un léger duvet égaré sur son uniforme flambant neuf, mais qui cette fois ne comportait pas d'attente d'épaulettes, puis il remballait le tout avec le luxe de précautions désirables. Généralement parlant, la lecture ne lui disait rien, et si de temps à autre il jetait un coup d'œil sur *l'Art de lire la bonne aventure,* c'était pour l'unique raison qu'il aimait à y retrouver des passages déjà lus et relus à bien des reprises. C'est ainsi que le citadin se rend quotidiennement à son club, non point dans l'espoir d'y apprendre quelque chose de nouveau, mais bien pour y rencontrer ces amis avec lesquels il a, de temps immémorial, l'habitude de bavarder. Ainsi également, le fonctionnaire se plonge avec délices et plusieurs fois par jour dans l'étude de *l'Annuaire,* non pour y dénicher quelque fantaisie diplomatique, mais bien parce que la liste de tous ces noms imprimés noir sur blanc lui est une source de jouissances ineffables.

« Ah ! oui, Ivan Grigoriévitch Un Tel, murmure-t-il entre les dents. Et puis, me voici... hum ! »

Et la prochaine fois, il parcourra encore le volume en répétant exactement les mêmes exclamations.

Au bout de deux semaines de voiture, Ivan Fédorovitch atteignit un petit village situé à cent verstes de Gadiatch. C'était un vendredi. Le soleil était couché depuis longtemps quand le lieutenant en retraite franchit avec sa guimbarde et son Juif le porche de l'hôtelière qui ne se distinguait en rien des autres établissements similaires édifiés dans les localités de peu d'importance. D'ordinaire, on y mettait avec empressement force avoine et force foin à la disposition du voyageur, comme s'il était un cheval des messageries de l'État. Mais pour peu qu'il désirât déjeuner selon la pratique habituelle des personnes qui se respectent, il pouvait bien rentrer son appétit en vue d'une occasion meilleure. Au courant de tous ces usages, Ivan Fédorovitch s'était approvisionné en temps utile de deux chapelets de craquelins et d'une andouille, puis commandant de lui servir un petit verre d'eau-de-vie, chose qui se trouve toujours en n'importe quelle hôtellerie, il entama son souper, assis sur un banc devant une table dont les pieds étaient fichés à demeure dans l'aire en terre battue.

Sur ces entrefaites, on entendit le roulement d'une calèche. Le portail grinça, mais il se passa bien du temps avant que cet équipage pénétrât dans la cour. Quelqu'un doué d'un organe tonitruant se chamaillait avec la vieille tenancière de l'établissement et ces mots parvinrent aux oreilles d'Ivan Fédorovitch :

– Je veux bien descendre chez toi, mais si une seule punaise me mord dans ta baraque, je t'assommerai, de par Dieu je le ferai, vieille sorcière, et je ne paierai pas un liard pour le foin...

Un instant après, la porte s'ouvrit et un monsieur corpulent, en redingote verte, entra ou plus exactement se faufila avec peine dans la pièce. Incapable de virer à droite ou à gauche, sa tête reposait sur un cou très court qui paraissait encore plus épais, par la faute du double menton. Rien qu'à sa mine, on sentait qu'il devait appartenir à cette catégorie de mortels qui ne se sont jamais mis l'esprit à la torture pour des vétilles et qui ont toujours vécu comme des coqs en pâte.

– Mes salutations, monsieur ! dit-il à la vue d'Ivan Fédorovitch.

Celui-ci s'inclina en silence.

– Et puis-je demander à qui j'ai l'honneur ?... continua le nouvel arrivant.

À cette question, Ivan Fédorovitch se leva machinalement dans l'attitude du garde à vous, selon sa coutume dès que le colonel daignait l'interroger.

– ... Au lieutenant en retraite Ivan Fédorovitch Schponka, fit-il.

– Et oserais-je, s'il vous plaît, m'informer de la direction que vous suivez ?

– Je me rends au village de Vytriébienky, ma propriété personnelle...

– Vytriébienky ?... s'exclama cet inquisiteur entêté. Ah ! mais pardon, cher monsieur, pardon !...

Et ce disant, il avança vers l'autre, en agitant les bras comme si quelqu'un tentait de lui barrer le passage, ou bien

comme s'il jouait des coudes au milieu d'une foule. Arrivé tout contre le lieutenant, il l'étreignit, lui planta un baiser sur la joue droite, puis sur la gauche, et derechef sur la droite. Ivan Fédorovitch rendit l'accolade, opération qui ne lui déplut pas outre mesure, car ses lèvres avaient eu la sensation de se poser sur des coussins bien rembourrés.

– Permettez, cher monsieur, que je me présente. Je suis également propriétaire foncier dans le même district de Gadiatch, et votre voisin. J'habite tout au plus à cinq verstes de vos terres de Vytriébienky, au village de Khortychtché, et je m'appelle Grigory Grigoriévitch Stortchenko. Sans faute, cher monsieur, sans faute, hein ? ou bien je ne veux plus entendre parler de vous, il faut que vous veniez nous voir à Khortychtché. Actuellement, je pars en voyage pour affaire urgente et... Hein ! qu'est-ce que c'est ? dit-il d'un ton sec à son groom, jeune garçon en surcot de Cosaque rapiécé aux deux coudes et qui venait d'entrer, la mine ahurie, et de poser sur la table des ballots et des caisses. Comment ! quoi ?... et la voix de Grigory Grigoriévitch se fit de plus en plus menaçante. Est-ce que je t'ai ordonné d'amener tout cela ici, mon très cher ? T'ai-je dit, je le répète, de déposer ça ici, salaud ? Ne t'avais-je pas enjoint de commencer par réchauffer la poule ?... Hors d'ici ! cria-t-il en tapant du pied. Attends, vilain museau ! où est cette cantine avec les flacons ?... Ivan Fédorovitch, dit-il en remplissant de liqueur un petit verre, je vous prie humblement de vous administrer cette médecine...

– Je ne puis... non, réellement, je ne puis pas... j'ai déjà eu l'occasion de... heu... de... dit en bégayant Ivan Fédorovitch.

– Serviteur, cher monsieur !... répliqua Stortchenko, en haussant encore le ton. Je n'entends point de cette oreille. Je ne m'écarterai pas d'une semelle, avant que vous m'ayez avalé cela...

Devant l'impossibilité de se dérober à l'invitation, Ivan Fédorovitch vida le verre, non sans déplaisir d'ailleurs.

– Tenez, voilà ce qui s'appelle une poule, cher monsieur, continuait Grigory Grigoriévitch, en découpant la volaille logée dans une caisse de bois. Je dois vous dire que ma cuisinière Eudoxie se plaît parfois à raffiner sur l'art du cordon bleu et par suite elle laisse souvent le rôti par trop cuire. Hé, valet !... cria-t-il à l'adresse du garçon en surcot de Cosaque qui apportait à cet instant un édredon et des oreillers, valet, prépare ma couche par terre au milieu de la pièce. Et veille à disposer le plus de foin possible au chevet, sous les oreillers... Ah ! et puis, arrache quelques brins d'étoupe à la quenouille de la vieille afin que je me bouche les oreilles pour la nuit... Oui, il faut vous expliquer, cher monsieur, que j'ai pris cette habitude à la suite d'un maudit accident, alors que dans une gargote russe un cancrelat s'est coulé dans mon oreille gauche. Ces sales Russes, comme je me le suis laissé conter par la suite, vont jusqu'à manger de la soupe aux choux infestée de cancrelats. Impossible de vous décrire ce que j'ai enduré à cette occasion, cela me chatouillait, me turlupinait, et me démangeait tant et tant dans la trompe d'Eustache qu'il y avait vraiment de quoi grimper aux murs. Et qui m'a tiré de peine ? ce fut une bonne femme de notre contrée, et en quoi faisant, pensez-vous ? tout bêtement au moyen d'incantations à mi-voix. Votre avis, cher monsieur, sur les médecins ?... Selon moi, ils ne sont bons qu'à emberlificoter les gens et à leur faire prendre les vessies pour des lanternes, alors qu'il se trouve de simples bonnes femmes qui en savent dix fois plus long que tous ces médicastres...

– Effectivement, l'exacte vérité,... heu... tombe de votre bouche. Il se rencontre de ces femmes qui... heu...

Ivan Fédorovitch s'interrompit net, comme impuissant à aligner à la suite le mot qui convenait. Il n'est pas mauvais d'ajouter à ce propos qu'en général il ne se montrait guère pro-

lixe, en raison peut-être bien de sa timidité, ou par désir aussi de s'exprimer en termes plutôt choisis.

– Brasse-moi ce foin comme il faut, brasse-le de ton mieux ! commandait Stortchenko à son laquais. Par ici, le foin est à ce point détestable que, si l'on n'y regarde de près, on tombe parfois sur des bouts de bois mort. Qu'il me soit maintenant permis, cher monsieur, de vous souhaiter la bonne nuit. Nous ne nous reverrons pas demain matin, car je décampe avant l'aurore. Votre Juif observera le sabbat du moment que c'est demain samedi, et par conséquent, il est inutile que vous vous leviez dès potron-minet. Mais veuillez ne point oublier mon invitation. Je ne veux plus entendre parler de vous si vous ne venez pas nous voir au village de Khortychtché...

Après quoi, le valet de Grigory Grigoriévitch débarrassa son maître de sa redingote et de ses bottes, l'aida à passer une robe de chambre, et quand le poussah se fut allongé sur sa couche de fortune on eut l'impression qu'un énorme édredon venait de s'appliquer sur un autre édredon.

– Hé là, valet, où donc es-tu, gredin ?... Arrive ici, arrange-moi cette couverture... Hé, valet ! bourre-moi encore du foin à mon chevet... À propos, dis donc, a-t-on pensé à donner à boire aux chevaux ?... Davantage de foin, tiens ici, sous mes côtes... Mais arrange donc la couverture comme il se doit, hé, fripon ! comme ça, oui... encore !... Aaaaaah !

Là-dessus, Grigory Grigoriévitch exhala deux autres soupirs et lâcha par toute la chambre un formidable sifflement nasal, agrémenté par intervalles de ronflements d'un tel creux que la vieille, brusquement arrachée de son sommeil sur le poêle, scrutait avec inquiétude tous les coins, puis heureuse de n'avoir découvert rien de suspect, elle retombait dans son sommeil.

Le lendemain, quand Ivan Fédorovitch ouvrit les yeux, le gros propriétaire n'était plus là. Telle fut au cours du voyage l'unique péripétie digne de quelque attention. Le troisième jour après cette rencontre, notre héros se rapprochait déjà de son village.

Dès lors, il sentit que son cœur accélérait ses battements lorsque se laissa voir le moulin à vent qui faisait signe avec ses grands bras, et lorsque, à mesure que le Juif fouaillait ses rosses pour les aider à monter le raidillon, des rangées de saules se dessinèrent plus nettement au bas de la côte. À travers leurs branches, l'étang miroitait d'un éclat vif et pur et soufflait de la fraîcheur. C'est ici qu'Ivan Fédorovitch se baignait ; à ce même endroit il pataugeait avec d'autres mioches, dans l'eau jusqu'au cou, à la recherche des écrevisses. La guimbarde s'engagea sur la digue et il découvrit, toujours pareille, cette antique maisonnette à la toiture de roseaux, et ces arbres, inchangés eux aussi, pommiers et cerisiers sur lesquels il grimpait à la dérobée il fut un temps. À peine l'équipage entrait-il dans la cour qu'accoururent de toutes parts des chiens des races les plus diverses et de tout pelage : fauve, noir, gris, pie. Certains de ces animaux se précipitaient en jappant presque sous les sabots de l'attelage ; d'autres, flairant que les essieux avaient été graissés avec du lard, tiraient la langue derrière la voiture ; un barbet isolé près de la cuisine retenait un os sous sa patte et donnait de la voix à tue-tête ; l'un de ses congénères aboyait de loin, en trottinant de long en large et agitant la queue, comme pour dire :

« Voyez donc, chrétiens, comme je suis joli garçon ! »

Des gamins en chemises crasseuses s'en venaient à toutes jambes, avides de faire les badauds. Une truie qui traversait la cour, escortée de seize gorets, leva le groin d'un air perplexe et grogna plus fort que d'habitude. Par terre, s'étalaient sur force pièces de toile grossière des tas de froment, de millet et d'orge

séchant au soleil ; sur le toit aussi, on avait mis diverses plantes à sécher : chicorées sauvages, herbes à engraisser les cochons, et ainsi de suite.

Ivan Fédorovitch était à ce point absorbé par la contemplation de toutes ces choses qu'il ne sortit de sa rêverie qu'au moment où un mâtin au pelage pie mordit au mollet le Juif, à sa descente du siège. Après les premières exclamations : « Non ! mais c'est notre jeune monsieur !... », la domesticité, survenue elle aussi en toute hâte, et qui se composait de la cuisinière, d'une vieille femme et de deux filles en cotillons de laine, annonça que la tante plantait du millet dans le potager avec la fille Pélagie et le cocher Omelko qui assumait souvent les fonctions de jardinier ou de garde de nuit. Mais la tante, qui avait aperçu de loin la guimbarde au coffre en paille nattée, se trouvait déjà à proximité. Et Ivan Fédorovitch fut interloqué quand elle le prit en quelque sorte entre ses bras, car il se demandait si c'était bien là cette parente qui lui écrivait pour se plaindre de sa décrépitude et de ses infirmités.

III

LA TANTE

La tante Vassilissa Kachparovna était à cette époque âgée d'une cinquantaine d'années. Elle n'avait jamais été en puissance de mari et prétendait qu'elle prisait par-dessus tout le célibat. Au reste, pour autant qu'il m'en souvient, nul ne lui avait oncques demandé sa main, pour la bonne raison que tous les hommes se sentaient à ses côtés envahis d'une sorte de timidité, et ne se découvraient jamais assez de courage pour risquer une déclaration.

– C'est une personne qui a du caractère, Vassilissa Kachparovna, disaient les prétendants.

Ils parlaient d'or, car elle était femme à rendre souple comme un gant n'importe qui. Ainsi, cet ivrogne de meunier, un authentique propre à rien, elle avait réussi, sans la moindre assistance extérieure, et rien qu'en lui tirant chaque jour le toupet de sa main valeureuse, à en faire, non un homme, mais un bijou. Sa taille était presque celle d'un géant, avec une corpulence et une vigueur à l'avenant. On avait l'impression que la nature avait commis une erreur impardonnable en la prédestinant à porter en semaine un peignoir nuance cannelle foncée, à menues fronces, et un châle rouge en cachemire à Pâques et le jour de son anniversaire, alors que sur sa personne les moustaches et les bottes fortes à mi-cuisses des dragons eussent été bien plus seyantes.

En revanche, son genre d'occupations correspondait exactement à sa tournure : elle canotait toute seule, se servant des

rames plus habilement que n'importe quel pêcheur, n'était pas une mazette à la chasse, surveillait les faucheurs sans les quitter d'une semelle, connaissait sans se tromper d'une unité le nombre des melons et pastèques dans les carrés réservés à ces cucurbitacées, prélevait une redevance de cinq copecks par véhicule qui passait sur sa digue, grimpait à l'arbre pour secouer les poires, châtiait de sa redoutable poigne les serfs nonchalants, et de la même main redoutée apportait un verre d'eau-de-vie aux méritants. Presque simultanément, elle se chamaillait avec quelqu'un, passait des écheveaux de fil à la teinture, préparait le kwass, cuisait des confitures au miel, galopait à la cuisine, bref se démenait d'un bout à l'autre de la journée et avait le don d'ubiquité. Le résultat de cette activité était que la petite exploitation d'Ivan Fédorovitch, forte en tout et pour tout de dix-huit âmes[14] au dernier recensement, fleurissait dans la stricte application du terme. Au surplus, nourrissant pour son neveu une affection excessive, elle était économe du moindre de ses deniers.

---

[14] Avant l'abolition du servage par Alexandre II, en 1863, le propriétaire foncier, gentilhomme ou non, pouvait dire en effet sans mentir que tel ou tel village Vytriébienky ou Khortychtché, lui appartenait. Il était maître, non seulement des terres et de tout ce qui y poussait, mais aussi des maisons, de l'église, et des serfs attachés à la glèbe, les serfs qu'on appelait des *âmes* et dont il disposait à son gré. Il pouvait selon sa fantaisie les louer, ou les vendre à des particuliers ou à l'État pour en faire des soldats. Il lui était interdit, il est vrai, de les estropier ou de les mettre à mort ; mais quand le cas ce produisait – et ce n'était pas tellement rare ! – les autorités usaient d'une certaine indulgence, dans la conviction probablement qu'en tuant une « âme », le coupable avait surtout agi à son propre détriment. Un serf ne choisissait pas celle qui devait être la compagne de sa vie ; le maître mariait, ou plus exactement *accouplait* des « âmes » de sexe différent, comme il eût procédé pour des bêtes de somme, d'après des considérations économiques, sentimentales ou autres, et qui en tout cas ne regardaient que lui, puisque ces hommes, ces femmes et leurs enfants étaient son bien, sa chose. On disait couramment : un tel est riche de 150 âmes ; cette jeune fille aura en dot 1.200 âmes, etc. *(Note des traducteurs.)*

Depuis son retour, la vie d'Ivan Fédorovitch avait changé du tout au tout et suivait une direction différente. On aurait pu le croire créé et mis au monde uniquement pour diriger une propriété agricole de dix-huit âmes. La tante elle-même constata qu'il sortirait de lui un administrateur capable, bien qu'au demeurant elle ne l'admît point à s'immiscer dans toutes les branches de l'exploitation.

– Bah ! bah ! ce n'est encore qu'un marmot, disait-elle quoique Ivan Fédorovitch frisât de très près la quarantaine. Comment voulez-vous qu'il soit au courant de tout ?

Toutefois, il restait en permanence dans les champs sur les talons des moissonneurs ou des faucheurs, surveillance qui procurait à sa nature placide une jouissance inexprimable : volée synchronique d'une dizaine de faux étincelantes, et parfois davantage, bruit mou des javelles s'affaissant en lignes symétriques ; à de rares occasions, les chants jaillis du cœur des moissonneuses, tantôt allègres comme pour fêter une bienvenue, tantôt déchirants, échos d'une séparation ; le soir, son calme et sa pureté !... Quelle splendeur vespérale ! Quel air débordant de fraîcheur et de liberté sans frein ! Comme toutes choses se ranimaient ! la steppe rougeoyait, tournait au bleu, et flambait de toutes ses folles graminées ; cailles, outardes, mouettes, grillons, insectes par myriades, et le sifflement, le vrombissement, le crépitement de toutes ces créatures, fondant soudain en un chœur mystérieux, symphonie qui ne connaissait ni cesse ni fin. Mais le soleil déclinait, se cachait. Dieu, quelle fraîche haleine, et comme il faisait bon ! çà et là, sur l'étendue des champs, on allumait des feux, on y disposait des marmites, et autour de ces bûchers venaient s'asseoir les faucheurs moustachus ; le fumet des boulettes de pâte frite se propageait au loin, le crépuscule se drapait de gris... Il est difficile de dire ce que devenait alors Ivan Fédorovitch ; se joignant aux faucheurs, il en oubliait de goûter leurs galettes dont il était pourtant

friand, et demeurait sans un mouvement, cloué à la même place, suivant de l'œil le vol d'une mouette, presque un point dans la nue, ou comptant machinalement les gerbes éparses au hasard des guérets.

Au bout de fort peu de temps, on ne parlait à la ronde d'Ivan Fédorovitch que comme d'un homme excellant à faire valoir ses terres. La tante ne pouvait assez se féliciter du retour de son neveu et ne manquait jamais une occasion d'en tirer vanité. Un beau jour, la moisson étant déjà terminée, et pour préciser davantage, vers la fin de juillet, Vassilissa Kachparovna prit d'un air mystérieux la main d'Ivan Fédorovitch et lui dit qu'elle se proposait de lui parler présentement d'une affaire qui lui trottait dans la tête depuis bien des années.

– Tu sais, cher Ivan Fédorovitch – telle fut son entrée en matière – que ton village compte dix-huit âmes, au moins d'après les données officielles du recensement, mais en cherchant bien, peut-être que ce chiffre est inférieur à la réalité, et qu'il se monte aussi bien à vingt-quatre. Mais là n'est pas la question !... Tu connais ce petit bois situé derrière notre pièce de terre bordée d'un ravin, et tu n'es pas non plus sans savoir qu'au delà de ce bois s'étend une prairie dont la superficie est d'un hectare, ou peu s'en faut. Elle donne tant de foin que l'on pourrait en tirer bon an mal an plus de cent roubles, surtout si comme le bruit en court un régiment de cavalerie doit prendre ses quartiers à Gadiatch...

– Bien sûr, ma tante, je sais... l'herbe y est fameuse.

– Je le sais parbleu bien, sans qu'il soit besoin que tu me l'apprennes ; mais sais-tu qu'en réalité toute cette terre est à toi ?... Pourquoi rouler ainsi des yeux ronds ?... Tu te souviens de Stépan Kouzmitch... allons bon ! qu'est-ce que je raconte ? ... Te souvenir !... tu étais si petit en ce temps-là que tu n'arrivais même pas à prononcer son nom. Tu serais bien en peine, en

effet, de te souvenir... Je me rappelle être venue vous voir à la veille même du carême de l'Avent ; je me préparais à te dorloter entre mes bras, quand tu faillis me gâter ma robe de haut en bas ; une chance encore que je réussis à te passer à temps aux mains de ta nourrice Matriona... Voilà comme tu étais malpropre à cette époque... Mais ceci est encore une autre question... Les terres qui se trouvent au delà de notre propriété, et le village même de Khortychtché appartenaient à Stépan Kouzmitch. Or, il est bon que je te l'explique, cet homme commença – tu n'étais pas encore venu au monde – à faire de fréquentes visites à ta mère, bien entendu en l'absence de ton père. Mais il n'entre nullement dans mes intentions de le reprocher à la défunte, Dieu lui fasse paix ! bien que de tout temps elle se soit montrée injuste à mon égard... Mais il ne s'agit pas non plus de cela !... quoi qu'il en soit, Stépan Kouzmitch dressa en ton nom un acte de donation concernant cette propriété dont je te parle présentement. Mais feu ta maman, soit dit entre nous, était une nature bizarre ; le diable en personne – Dieu me pardonne d'employer un mot si malsonnant – n'aurait rien pu comprendre à son caractère. Où a-t-elle pu fourrer ce document, seul le Tout-Puissant le sait... Je soupçonne que l'acte se trouve tout simplement aux mains de ce vieux garçon de Grigory Grigoriévitch Stortchenko. Ce fin matois à grosse bedaine a donc reçu en héritage toute la propriété en bloc. Je parierais n'importe quoi que ce ventru a supprimé l'acte de donation...

– Permettez, ma tante, n'est-ce point ce même Stortchenko dont j'ai fait la connaissance au relais de poste ? dit Ivan Fédorovitch qui exposa les détails de la rencontre.

– Qui peut le dire ? répondit la tante après un instant de méditation, peut-être bien que ce n'est point un coquin. Il y a tout juste six mois, c'est vrai, qu'il s'est installé dans notre voisinage, et l'on n'arrive guère à pénétrer un individu en si peu de temps. Je me suis laissé dire que la vieille dame, j'entends par là sa mère, est une personne très avisée, et que, à ce qu'on pré-

tend, elle n'aurait pas sa pareille pour mariner des concombres ; les filles de sa domesticité s'y entendent merveilleusement pour teindre les tapis. Mais du moment qu'il t'a bien traité, prends la voiture et va le voir, peut-être bien que le vieux pécheur prêtera l'oreille aux suggestions de la conscience et te rendra ce qu'il détient indûment. Tu peux même user de la calèche, bien que cette maudite marmaille se soit amusée à arracher tous les clous à l'arrière du coffre. Il faudra demander au cocher Omelko de reclouer le cuir tout autour comme il se doit...

– À quoi bon, ma tante ? je me servirai aussi bien du chariot que vous employez pour aller à la chasse...

Et sur ces mots la conversation prit fin.

IV

LE DÉJEUNER

Quand la voiture aborda vers l'heure du déjeuner le village de Khortychtché, Ivan Fédorovitch faillit perdre contenance, à mesure qu'il se rapprochait de la maison de maître. Celle-ci n'était point couverte de roseaux, comme chez de nombreux propriétaires aux alentours, mais avait une toiture en bois, de même que les deux celliers dans la cour, et la porte cochère était en chêne. Ivan Fédorovitch se sentait dans l'état d'esprit d'un élégant qui, dès son entrée au bal, n'aperçoit en quelque point qu'il pose les yeux que des freluquets mieux habillés que lui. Par mesure de respect il arrêta sa voiture près d'un cellier et se dirigea à pied vers le perron.

– Bah ! mais c'est Ivan Fédorovitch ! s'écria le gros Grigory Grigoriévitch qui déambulait dans la cour en redingote, mais sans cravate, ni gilet, ni bretelles.

Toutefois, même cette tenue sommaire semblait lourdement peser à son embonpoint, car il ruisselait de sueur.

– Que me chantiez-vous donc, dit-il, en m'assurant que tout de suite après les premières effusions avec la tante vous viendrez me voir ? Pourtant, je vous ai attendu en vain...

– Heu... mon temps est presque entièrement absorbé par les soins de l'exploitation... Je ne resterai qu'une minute à Khortychtché, et encore pour parler affaires...

– Une minute ?... ah ! que non, par exemple... Hé, valet, cria le propriétaire pansu, et le même adolescent en surcot de Cosaque sortit au trot de la cuisine, dis à Kassian de boucler immédiatement le portail, tu entends : à double tour, et qu'on dételle à l'instant les chevaux de ce monsieur. Mais entrez donc au salon, il fait si chaud dehors que j'en ai la chemise toute trempée...

À peine dans les appartements, Ivan Fédorovitch décida de ne pas perdre de temps et en dépit de sa timidité prit hardiment le bœuf par les cornes.

– Ma tante a eu l'honneur... heu... je veux dire, ma tante m'a annoncé que l'acte de donation dressé par feu Stépan Kouzmitch...

Les mots manquent pour dépeindre l'expression de contrariété qui se répandit dès ce préambule sur la face en pleine lune de Grigory Grigoriévitch...

– Parole d'honneur ! s'exclama-t-il, je n'entends goutte à vos propos. Il faut vous dire qu'un cancrelat s'est un jour logé dans mon oreille gauche. En tout lieu que l'on rencontre des auberges tenues par des Russes, ces damnés Moscovites y pratiquent en grand l'élevage des cancrelats. Aucune plume ne saurait décrire le supplice que j'ai enduré à cette occasion, tellement ça me chatouillait tant et plus... Par la suite, une simple bonne femme m'a soulagé par le procédé rudimentaire de...

– Mon intention, dit Ivan Fédorovitch qui poussa la témérité jusqu'à couper la parole à Grigory Grigoriévitch, en voyant que celui-ci cherchait de propos délibéré à détourner la conversation, mon intention était de vous rappeler... heu... que dans le testament de Stéphan Kouzmitch on trouve mention, si j'ose m'exprimer ainsi, d'un acte de donation aux termes duquel... heu... il me revient...

– Je vois que votre tante a réussi à vous monter la tête. Mais ce sont là des mensonges. Dieu m'en est témoin, de purs mensonges !... Mon oncle n'a écrit aucune espèce d'acte de donation, bien qu'à la vérité une allusion à cette pièce se lise effectivement dans son testament. Mais le document lui-même, où est-il ?... Personne ne l'a présenté ! Je vous parle de la sorte parce que je ne vous veux que du bien, et de tout mon cœur... Mais ce sont des blagues, je vous assure.

Ivan Fédorovitch se tut, en songeant qu'aussi bien peut-être sa tante s'était fait tout bonnement des idées.

– Ah ! voici venir ma mère et mes sœurs, s'écria Grégory Grigoriévitch. J'en conclus que le déjeuner est servi. Je vous en prie...

Il saisit alors Ivan Fédorovitch par le bras et l'entraîna dans une chambre où l'on trouvait disposés sur une table de l'eau-de-vie et des hors-d'œuvre. Au même instant, fit son entrée une vieille dame basse sur jambes, une vraie cafetière en bonnet, escortée de deux jeunes filles, une blonde et une brune. Ivan Fédorovitch commença par baiser la main de la dame âgée, et passa ensuite à la menotte des demoiselles.

– Ma mère, je vous présente notre voisin Ivan Fédorovitch Schponka...

La maman regarda fixement l'invité, ou peut-être bien qu'après tout ce n'était qu'une simple apparence. Au demeurant, elle était la bonté personnifiée, et à sa mine on aurait cru qu'elle allait simplement poser cette question : « Et combien de concombres avez-vous salé pour l'hiver ? » mais en réalité elle demanda :

– Avez-vous pris de l'eau-de-vie ?

– Vous n'avez sans doute pas dormi votre content, mère, dit Grégory Grigoriévitch. Où a-t-on vu demander à un hôte s'il a bu ou non ? Bornez-vous donc à faire les honneurs, mais que nous ayons bu ou non, c'est notre affaire. Approchez Ivan Fédorovitch, que vous servirai-je ? de la liqueur à la centaurée ou de l'eau-de-vie, marque Trokhimov ? à votre goût ! Ivan Ivanovitch, qu'as-tu à rester planté comme une souche ? continua Grigory Grigoriévitch en se retournant, et Ivan Fédorovitch aperçut alors l'interpellé qui s'avançait du côté des liqueurs, un personnage en redingote dont les pans lui battaient les talons, et dont l'énorme col droit lui recouvrait entièrement la nuque, en sorte que sa tête y reposait comme au fond d'une calèche.

Ivan Ivanovitch s'approcha donc de l'eau-de-vie, se frotta les mains, scruta attentivement son petit verre, le remplit, l'examina derechef par transparence et vida d'un trait la boisson, mais se gardant de l'avaler, il commença par s'en rincer minutieusement tout l'intérieur de la bouche avant de la laisser enfin couler dans son gosier, se régala par là dessus d'une lèche de pain avec des girolles salées et s'adressant à Ivan Fédorovitch :

– N'est-ce point à monsieur Schponka, Ivan Fédorovitch que j'ai l'honneur de parler ?

– À lui-même, exactement, répliqua Ivan Fédorovitch.

– Ah ! vous avez énormément changé depuis le temps où je fis votre connaissance ! Comment donc ! je me souviens de vous quand vous n'étiez pas plus haut que ça ! continua-t-il en plaçant sa main à moins d'un mètre du plancher. Votre défunt père, Dieu lui fasse paix, était un homme pas ordinaire. Il avait de ces melons et de ces pastèques comme vous n'en trouveriez nulle part. Tenez, dit-il en attirant discrètement son interlocuteur à l'écart, à supposer que l'on vous serve à table ici même

des pastèques, peut-on appeler ça des pastèques ? Elles ne méritent même pas l'aumône d'un regard. Me feriez-vous l'honneur de me croire, cher monsieur, si je vous confie que votre père avait des pastèques, ajouta-t-il en arrondissant les bras comme s'il voulait ceindre un énorme tronc d'arbre, ma parole, tenez, comme ça !

– À table ! dit Grigory Grigoriévitch, en passant son bras sous celui d'Ivan Fédorovitch.

Le maître de maison s'assit à sa place habituelle, au bout de la table, se noua autour du cou une ample serviette et dans cet attirail ressembla à ces héros que les coiffeurs font peindre sur leurs enseignes. Tout rougissant, Ivan Fédorovitch se mit sur la chaise qu'on lui indiquait, juste en face de ces demoiselles et Ivan Ivanovitch ne manqua pas de se caser à côté de lui, intimement ravi de disposer d'un auditeur à qui faire étalage de sa science.

– Vous avez eu tort de choisir le croupion, c'est de la dinde, s'écria la vieille dame, en se tournant vers Ivan Fédorovitch auquel venait de présenter le plat ce rustre en frac gris rapiécé de noir qui assumait les fonctions de maître d'hôtel.

– Voyons, mère, personne ne vous prie d'ennuyer les gens, s'écria Grigory Grigoriévitch. Soyez tranquille, votre invité sait de lui-même comment se servir. Ivan Fédorovitch, prenez-moi donc de cette aile, non pas celle-là, l'autre avec le gésier… Mais pourquoi donc en avez-vous si peu mis dans votre assiette ? ajoutez-y encore une petite tranche… Et toi, là-bas, avec ton plat, qu'as-tu à rester bouche bée ? Demande aussi, flanque-toi à genoux, canaille, et dis à l'instant : Ivan Fédorovitch, prenez donc encore une petite tranche.

– Ivan Fédorovitch, prenez donc encore une petite tranche, beugla le serveur à genoux, plat en main.

– Hum ! quelle dinde est-ce là ? dit à mi-voix Ivan Ivanovitch avec une moue de dégoût, en se tournant vers son voisin. Est-ce que des dindes sont faites de la sorte ? Ah ! si vous aviez vu les miennes !... Je vous assure que la moindre avait à elle seule plus de graisse qu'une dizaine de celles-ci. Me ferez-vous l'honneur de croire, cher monsieur, si je vous dis que c'en était une pure dégoûtation que de les regarder se pavaner dans ma cour, tellement elles étaient grasses ?

– Ivan Ivanovitch, tu mens ! lui cria Grigory Grigoriévitch qui avait saisi au vol ses paroles.

– Je vous affirme, poursuivit Ivan Ivanovitch à l'adresse de son voisin, en feignant de n'avoir pas entendu l'apostrophe du maître de céans, que l'an dernier je les ai amenées à Gadiatch, et qu'on m'a offert de les acheter à raison de cinquante copecks la pièce, et j'ai hésité à les céder à ce prix...

– Ivan Ivanovitch, je te ré-pè-te que tu mens !... lui lança Grigory Grigoriévitch en haussant le ton, et détachant chaque syllabe afin de se mieux faire comprendre.

Mais Ivan Ivanovitch se contenta de baisser la voix et n'en continua pas moins, comme si ces interpellations ne le concernaient en rien :

– Positivement, cher monsieur, je ne voulais pas les céder à ce prix... À Gadiatch, pas un seul propriétaire ne...

– Ivan Ivanovitch, voyons, tu n'es qu'un sot et rien de plus ! lâcha Grigory Grigoriévitch à tue-tête. Car enfin Ivan Fédorovitch connaît toutes ces choses mieux que toi et ne croit pas un traître mot de ce que tu racontes...

Du coup, Ivan Ivanovitch prit sérieusement la mouche, se tut, et se mit en devoir d'engloutir sa tranche de dinde, quoique cette volaille ne fût point aussi grasse que les siennes, si bien en chair que leur seule vue vous répugnait.

Le cliquetis des couteaux, cuillers et assiettes succéda pour un temps à toute conversation, mais par-dessus ce bruit on percevait le chuintement des lèvres de Grigory Grigoriévitch qui aspirait la moelle d'un os de mouton.

– Vous est-il advenu, cher monsieur, reprit Ivan Ivanovitch après une courte pause, et dégageant un peu la tête hors de son col en forme de capote de calèche, de lire un ouvrage intitulé : *Voyage de Korobéinikov en Terre Sainte ?* Une vraie délectation pour l'esprit comme pour le cœur. On n'imprime plus de ces livres. Je regrette amèrement de n'avoir point noté la date de l'édition...

À peine eut-il entendu qu'il allait être question d'un ouvrage littéraire, Ivan Fédorovitch parut tout absorbé à se servir de la sauce.

– Il est proprement stupéfiant, cher monsieur, qu'un simple artisan ait parcouru tous les lieux saints. Plus de trois cents verstes, cher monsieur, plus de trois cents ! En vérité, le Seigneur en personne l'a jugé digne de visiter la Palestine et Jérusalem...

– Ainsi, vous dites que cet homme, avança Ivan Fédorovitch auquel son ordonnance avait dans le temps raconté maintes choses à propos de cette ville, a été à Jérusalem ?

– De quoi parlez-vous donc, Ivan Fédorovitch ? cria Grigory Grigoriévitch, de l'autre bout de la table.

– Moi même... si je puis m'exprimer ainsi, j'ai eu l'occasion de remarquer qu'il y a de par le monde de ces pays fort distants, acheva Ivan Fédorovitch qui ne se sentait plus d'aise d'avoir réussi à exprimer une phrase aussi longue et aussi compliquée.

– Ne croyez pas votre voisin, Ivan Fédorovitch, dit Grigory Grigoriévitch qui n'avait pas bien entendu de quoi il était question. Il ne cesse de mentir...

Sur ces entrefaites, le déjeuner prit fin. Grigory Grigoriévitch se retira dans sa chambre pour y ronfler un petit moment selon sa coutume, et les invités suivirent la vieille dame et les demoiselles au salon où cette même table sur laquelle ils avaient laissé l'eau-de-vie au moment de passer à la salle à manger se trouvait maintenant, comme par un tour de passe-passe, couverte de soucoupes de diverses confitures, et de plats avec des melons, des cerises et des pastèques.

À nombre d'indices, on voyait nettement que Grigory Grigoriévitch était absent. La maîtresse de maison se fit plus loquace, et d'elle-même, sans qu'on l'en priât, elle révéla nombre de secrets sur la fabrication des tablettes de gelée aux fruits et la préparation des poires tapées. Les jeunes filles elles-mêmes se risquèrent à ouvrir la bouche ; toutefois, la blonde qui avait l'air d'être la cadette et qui, à en juger par sa mine, devait avoir dans les vingt-cinq ans, était plus avare de paroles.

Mais celui qui parlait et se démenait plus que quiconque, c'était bien Ivan Ivanovitch. Certain maintenant que personne ne couperait le fil de son discours et ne le tournerait en ridicule, il entretint ses auditeurs, et des concombres, et de la façon de planter les pommes de terre, et de ces gens avisés que l'on rencontrait au bon vieux temps – tellement sensés, au prix des contemporains ! – et il ajouta que, au train dont allait le monde, tout tendait à se compliquer et que l'on arrivait à inventer des choses purement abracadabrantes. Bref, c'était une de ces per-

sonnes qui goûtent la plus vive des jouissances à s'abandonner à une conversation propre à vous délecter l'esprit, et qui traiteraient volontiers de tout sujet susceptible d'être abordé. S'il était question de matières plus élevées ou de caractère religieux, Ivan Ivanovitch ponctuait chaque mot en dodelinant légèrement du chef. Mais parlait-on agriculture ou ménage, il sortait la tête de sa capote de calèche et esquissait maintes grimaces, d'après lesquelles il était aisé, semblait-il, de deviner comment il fallait procéder à la fabrication du poiré, ou de se former une idée de la grosseur des pastèques qu'il mentionnait, ou de l'embonpoint phénoménal de ces oies qui couraient, de-ci de-là, dans sa propre cour.

Enfin, ce ne fut qu'à la tombée de la nuit, et à grand'peine, qu'Ivan Fédorovitch réussit à prendre congé, car en dépit de son humeur accommodante et malgré l'insistance avec laquelle on le supplia de rester jusqu'au lendemain, il s'en tint néanmoins à la résolution qu'il avait prise de se retirer, et il remonta en voiture.

V

NOUVEAU PROJET DE LA TANTE

– Eh bien, quelles nouvelles ? As-tu soutiré l’acte à ce vieux renard ?

Telle fut la question que dès son arrivée Ivan Fédorovitch s’entendit poser par la tante qui l’attendait avec impatience depuis des heures sur le perron et qui ne put à la fin se retenir de courir au-devant de lui, au delà de la porte cochère.

– Non, ma tante, répondit Ivan Fédorovitch, en mettant pied à terre. Grigory Grigoriévitch ne détient aucune espèce d’acte de donation.

– Et tu l’as cru ? Il ment, le maudit ! Qu’un beau jour j’arrive à le rencontrer, vrai, je le rosserai de mes propres mains. Oh ! je lui en ferai perdre sa graisse ! Du reste, il faudrait au préalable en parler à notre homme d’affaires pour voir s’il n’y a pas moyen d’exiger de lui par voie judiciaire... Mais pour l’instant ceci n’est pas la question... Voyons, dis-moi, as-tu bien déjeuné ?

– Très bien, oui, parfaitement déjeuné, ma tante.

– Et qu’est-ce qu’on t’a servi ? Raconte !... Je sais que la vieille s’y entend comme pas une pour avoir l’œil à la cuisine.

– Nous avons eu des beignets à la crème aigre, ma tante, une sauce avec des pigeons farcis...

– Et de la dinde à la crème fraîche, hein ? demanda la tante, car elle savait on ne peut mieux préparer ce plat.

– De la dinde aussi... Et ce sont des demoiselles très gentilles que les sœurs de Grigory Grigoriévitch, surtout la blonde...

– Ah oui ? dit la tante, en regardant fixement son neveu qui baissa les yeux en rougissant. Une nouvelle idée passa en éclair dans la cervelle de Vassilissa Kachparovna. Eh bien ! raconte, dit-elle vivement, dévorée de curiosité. Quel genre de sourcils a-t-elle ?

Soit dit en passant, en matière de beauté, la tante s'intéressait en tout premier lieu aux sourcils.

– Des sourcils, ma tante, exactement pareils à ceux que vous aviez dans votre jeunesse, à ce que vous m'avez confié. Et son visage est semé de taches de rousseur...

– Ah ! oui ? fit encore la tante, fort contente de la remarque d'Ivan Fédorovitch qui cependant n'avait jamais eu l'intention, en s'exprimant ainsi, de lui adresser un compliment. Et quelle robe avait-elle ? bien que d'ailleurs il soit difficile de nos jours de trouver des tissus aussi solides que, par exemple, ce peignoir que je porte. Eh bien ! raconte donc, as-tu parlé de quelque chose avec elle ?

– Comment cela ? quoi ?... Mais ma tante, je... heu... vous allez peut-être vous imaginer que...

– M'imaginer quoi ?... qu'y aurait-il là de si surprenant ? Il en sera ce que Dieu voudra ! Peut-être que de tout temps tu étais prédestiné à vivre avec elle en union légitime...

– Je ne comprends pas, ma tante, que vous avanciez des choses pareilles ; cela prouve que vous ne me connaissez pas du tout...

– Bon ! le voilà qui monte sur ses grands chevaux, s'écria-t-elle. Mais c'est encore un bébé, se dit-elle à part soi, il n'a encore rien vu. Il faudra les aboucher tous les deux... Qu'ils fassent mieux connaissance...

À ce point de ses réflexions, elle quitta Ivan Fédorovitch pour aller jeter un coup d'œil à la cuisine. Mais à partir de ce moment, elle ne cessa de rêver au jour où elle verrait son neveu père de famille et elle-même aux petits soins autour de sa progéniture. Dans sa tête s'échafaudaient sans fin divers préparatifs en vue de ces noces, et l'on pouvait remarquer qu'elle se souciait infiniment moins que par le passé d'un tas d'affaires, tandis que les choses, au lieu de marcher mieux du fait de cette négligence, allaient de mal en pis. Souventes fois, au moment où elle travaillait à une pâtisserie, tâche qu'elle ne confiait jamais à la cuisinière, elle s'imaginait, perdue qu'elle était dans sa rêverie, avoir à ses côtés un petit-neveu quémandant une tranche de gâteau. Alors, elle allongeait distraitement la main pour lui offrir le morceau le plus friand et profitant de l'aubaine, le chien de garde happait la tranche et par le jeu bruyant de ses mâchoires ramenait sur terre la rêveuse qui ne manquait jamais de rosser l'animal à coups de tisonnier. Vassilissa Kachparovna renonça même à ses passe-temps favoris. Elle n'allait plus à la chasse, surtout depuis le jour où elle avait abattu un corbeau en visant une perdrix, méprise qui ne lui était jamais arrivée auparavant.

Enfin, quatre jours après, chacun vit que l'on roulait la calèche hors de la remise. Dès la prime aurore, Omelko qui, à la fois cocher, jardinier et garde de nuit, réunissait trois têtes sous le même bonnet, besogna du marteau pour reclouer le cuir de la capote, en chassant à tout moment les chiens qui venaient lé-

cher les roues. Je considère comme un devoir de prévenir le lecteur que ce véhicule était précisément celui dont usait Adam pour voyager et que par conséquent s'il se trouve quelqu'un pour présenter une autre calèche comme étant celle de notre premier père, il mentira effrontément et sa voiture ne sera immanquablement qu'une contrefaçon. On se perd en conjectures sur le point de savoir par quel moyen cette calèche a échappé au déluge ; il faut croire que l'arche de Noé comportait une stalle spécialement aménagée à son intention. C'est grand dommage que l'on ne puisse dépeindre sa silhouette au lecteur de manière à la faire surgir toute vivante à ses yeux. Qu'il suffise de dire que Vassilissa Kachparovna s'estimait très contente de son architecture et exprimait toujours le regret de voir se démoder les équipages du bon vieux temps. La conformation de la calèche, quelque peu de guingois, en ce sens que le marchepied droit paraissait beaucoup plus élevé que l'autre, lui plaisait énormément, parce qu'une personne à courtes jambes pouvait, comme elle aimait à le répéter, monter par la gauche, tandis qu'un voyageur de très haute taille prenait place par le côté opposé. Au reste, l'intérieur de la voiture suffisait à loger cinq personnes de moyenne corpulence, et trois bâties comme la tante.

Aux approches de midi, Omelko, enfin venu à bout de sa tâche autour de la calèche, fit sortir de l'écurie trois chevaux de front, un tantinet moins antiques que le véhicule et commença à les atteler avec des cordes à ce majestueux monument. Ivan Fédorovitch et sa tante y montèrent, l'un par la gauche et la seconde par la droite, et la voiture s'ébranla. Les paysans croisés en cours de route s'arrêtaient, pleins de vénération à la vue d'un si luxueux arroi – Vassilissa Kachparovna voyageait en effet très rarement en calèche, – portaient vivement la main au bonnet et se courbaient en deux pour saluer.

Deux heures après, la guimbarde s'arrêta devant le perron – est-il besoin de le préciser ? – devant le perron des Stortchenko. Grigory Grigoriévitch ne se trouvait pas à la maison et ce fut

la vieille dame, suivie des demoiselles, qui vint recevoir ses hôtes au salon. La tante se porta d'un pas cérémonieux à leur rencontre et posant avec une insigne adresse un pied en avant déclara à haute et intelligible voix :

– Je suis ravie, madame, d'avoir l'honneur et l'avantage de vous exprimer oralement la vénération que je nourris pour votre personne, et en plus de ce respect, permettez-moi de vous témoigner ma gratitude pour l'hospitalité réservée à mon neveu Ivan Fédorovitch qui, m'en a fait les plus chaleureux éloges. Votre sarrasin a magnifiquement poussé, je m'en suis aperçue, alors que ma voiture approchait du village. Puis-je vous demander, s'il vous plaît, combien de gerbes vous en tirez à l'hectare ?

À la suite de ce préambule, on procéda à des embrassades générales, et quand chacun eut pris son siège au salon, la vieille maîtresse de maison commença :

– Pour ce qui est du sarrasin, il m'est impossible de vous renseigner : c'est la partie de Grigory Grigoriévitch. Il y a fort longtemps que je ne m'occupe plus de ces sortes de choses ; le pourrais-je d'ailleurs ? je suis déjà avancée en âge. Dans l'ancien temps, le sarrasin chez nous, je me le rappelle, vous montait jusqu'à la taille ; maintenant, Dieu sait ce qu'il en est, quoique, à ce que l'on prétend, tout aille de nos jours en s'améliorant.

Sa phrase achevée, la vieille dame soupira et n'importe qui, doué d'une once de perspicacité, eût ouï dans ce soupir un écho des anciens jours du XVIIIe siècle.

– Je me suis laissé dire, répondit Vassilissa Kachparovna, que les filles de votre domesticité savent confectionner de remarquables tapis...

Cette observation semblait avoir touché la corde la plus sensible chez la vieille dame qui en parut toute ragaillardie, car

elle se répandit en un flot de paroles relatives au meilleur procédé pour teindre les écheveaux, à la manière aussi dont il convenait de préparer le fil à cet effet.

Des tapis, la conversation ne tarda pas à s'aiguiller vers les méthodes à appliquer pour mariner les concombres, pour cuire les poires tapées, bref, une heure ne s'était pas écoulée que les deux dames conversaient avec tant de familiarité qu'on aurait pu les croire amies intimes depuis un siècle. Vassilissa Kachparovna commença même à chuchoter à sa voisine un tas de choses sur un ton si bas qu'Ivan Fédorovitch n'en pouvait saisir une syllabe.

– Mais vous plairait-il d'y jeter un coup d'œil ? demanda la maîtresse de maison, en se levant.

Les demoiselles suivirent son exemple, ainsi que Vassilissa Kachparovna, et tout le monde se dirigea vers la chambre des servantes. Toutefois, la tante fit signe à son neveu de demeurer sur place et murmura quelques mots à l'oreille de la vieille dame.

– Machenka, dit celle-ci en se tournant vers la jeune fille blonde, reste donc avec notre invité et entretiens-le pour le distraire.

La demoiselle obéit et prit place sur le divan. Ivan Fédorovitch s'assit comme sur des épingles au bord de la chaise, les joues en feu et le regard pudiquement baissé. La jeune fille ne paraissait prêter aucune attention à ses façons, et continuait à siéger, apathique, sur le divan, tout en examinant avec application tantôt les vitres, tantôt les murs, ou bien suivant du regard un chat qui se faufilait craintivement sous les chaises.

Ivan Fédorovitch recouvra quelque assurance et déjà il caressait le projet d'entamer une conversation, mais il eut

l'impression d'avoir égaré tous ses mots pendant le trajet et pas une pensée ne lui venait à l'esprit.

Le silence se prolongea un bon quart d'heure ; Machenka gardait toujours la même position. Finalement, Ivan Fédorovitch prit son courage à deux mains.

– Les mouches sont nombreuses cet été, mademoiselle, proféra-t-il d'une voix chevrotante.

– Extrêmement nombreuses en effet, répliqua-t-elle. Mon frère s'est fabriqué une tapette avec un vieux soulier à maman, mais néanmoins il y en a beaucoup encore.

Le fil de l'entretien se rompit sur ces mots et en dépit de tous ses efforts, Ivan Fédorovitch ne parvint jamais à le renouer.

Enfin, la maîtresse de maison rentra avec la tante et la demoiselle brune. Vassilissa Kachparovna se livra quelques instants encore aux joies de la conversation, et prit congé de ses hôtes, sourde à toutes les invitations de rester jusqu'au lendemain. La mère et les sœurs de Grigory Grigoriévitch tinrent à accompagner leurs voisins jusqu'au perron et longtemps firent des révérences à l'adresse de la tante et du neveu qui penchaient la tête hors de la calèche.

– Eh bien ! Ivan Fédorovitch, de quoi donc as-tu parlé en tête à tête avec la demoiselle ?

– C'est une jeune fille extrêmement modeste et pudique que Marie Grigorievna, répondit-il.

– Écoute, Ivan Fédorovitch, je veux te parler sérieusement. Tu es arrivé, grâce à Dieu, à l'âge de trente-huit ans. Tu as un grade qui n'est pas à dédaigner, il serait temps de penser à procréer des enfants. Il te faut absolument une épouse qui...

– Comment cela, chère tante ? s'exclama Ivan Fédorovitch en proie à la terreur. Comment, une épouse ?... Ah ! mais non, ma tante, je vous en prie... Vous me couvrez de honte... je n'ai jamais encore été marié... Et je ne saurais absolument que faire d'une femme...

– Tu l'apprendras, Fédor Ivanovitch, tu l'apprendras, dit-elle en souriant et elle ajouta à part soi : « Bien sûr, ce n'est encore qu'un marmot, il n'a rien vu... »

– Oui, Ivan Fédorovitch, reprit-elle à haute voix, tu ne pourrais dénicher une meilleure épouse que Marie Grigorievna. Au surplus, elle t'a plu beaucoup ; nous avons déjà échangé bien des mots à ce sujet, la vieille et moi, elle serait ravie de t'avoir pour gendre. Pour le moment, il est vrai, on ignore ce que dira ce grand paillard de Grigoriévitch, mais nous ne tiendrons aucun compte de son opinion, et qu'il s'avise seulement de retenir la dot, nous le citerons par-devant les juges.

Sur ces entrefaites, la calèche se rapprochait de la cour de Vytriébienky et, flairant l'écurie, les antiques rosses donnèrent un coup de collier.

– Écoute, Omelko, laisse les chevaux se reposer d'abord un bon moment et ne les mène pas tout de suite à l'abreuvoir après avoir dételé ; ce sont des bêtes fougueuses ! Quant à toi, Ivan Fédorovitch, continua la tante en descendant de voiture, je te conseille de réfléchir mûrement à tout ce que je t'ai dit. Il me faut maintenant courir à la cuisine, car j'ai oublié de commander le souper à Solokha, et m'est avis que la gredine n'y aura point pensé d'elle-même...

Mais Ivan Fédorovitch demeurait sur place, comme assourdi par un coup de tonnerre. Il est vrai que Marie Grigorievna était une demoiselle pas laide du tout, mais se marier !... cela

lui paraissait une chose tellement formidable, à ce point extravagante qu'il n'y pouvait songer sans épouvante. Vivre aux côtés d'une femme ?... Incompréhensible ! Il ne serait plus tout seul dans sa chambre, et partout où se porteraient ses pas, il faudrait qu'ils soient deux !... La sueur perla à son visage à mesure qu'il s'abîmait dans ces réflexions ?

Il se mit au lit plus tôt que d'habitude, mais il eut beau faire, pas moyen de fermer l'œil. Enfin le sommeil tant souhaité, ce calmant universel, daigna le visiter, mais quel sommeil !... De sa vie, il n'avait eu des rêves aussi décousus. Tantôt, il se figurait que tout autour de lui n'était que tintamarre et giration, et qu'il courait, mais courait à perdre haleine. Et quand il se trouvait enfin à bout de forces, quelqu'un le saisissait par l'oreille.

– Aïe ! qui est là ?

– C'est moi, ta femme, lui clamait une voix derrière le dos, et du coup il se réveillait.

Tantôt, il s'imaginait déjà marié, et que dans leur maisonnette on éprouvait une sensation tellement étrange, tellement bizarre ; dans sa chambre, au lieu du lit à une place s'étalait un lit pour deux personnes. Il voyait sa femme assise sur un siège, et se sentait gêné, ne sachant comment l'aborder ou quoi lui dire, et soudain il remarquait qu'elle avait une tête d'oie. Machinalement, il regardait d'un autre côté et apercevait une autre épouse, avec une tête d'oie elle aussi. Il tournait le dos à celle-ci et son œil tombait sur une troisième femme ; derrière lui, encore une autre ! À ce moment, l'angoisse le prenait et il fuyait en hâte dans le jardin ; mais dehors, il faisait chaud, alors il ôtait son chapeau, et en y jetant un regard, trouvait sa femme assise au fond. Son visage ruisselait de sueur ; il glissait la main dans sa poche pour en extraire un mouchoir ; sa femme logeait également dans sa poche. Sortait-il un bout de ouate de son oreille, sa femme était tapie jusque dans cette oreille.

Tantôt, il sautait à cloche-pied et sa tante qui le considérait lui disait, l'air grave :

– Oui, tu as raison de sauter, parce que maintenant tu es un homme marié.

Il accourait vers elle, mais déjà ce n'était plus sa tante ; elle était à présent métamorphosée en clocher et il sentait que quelqu'un le hissait au bout d'une corde le long de cette tour.

– Qui est-ce qui me hisse ainsi ? demandait-il d'un ton plaintif.

– C'est moi, ta femme, je te hisse parce que tu es une cloche.

– Mais non, je ne suis pas une cloche, hurlait-il, je suis Ivan Fédorovitch...

– Que si, tu es une cloche ! lui lançait en passant le colonel du régiment d'infanterie de F...

Tantôt enfin, il rêvait que sa femme n'était nullement un être humain, mais une sorte de tissu de laine, et qu'il se présentait à Moguilev dans la boutique d'un mercier.

– Quelle étoffe désirez-vous ? demandait le marchand, prenez donc de votre femme, c'est le tissu le plus à la mode, extrêmement solide ; actuellement, tous s'en font des redingotes.

Le marchand mesurait et lui taillait de sa femme. Ivan Fédorovitch s'emparait du coupon, le glissait sous son bras et le portait chez le tailleur juif.

– Non, disait celui-ci, ce tissu ne vaut rien, personne ne l'emploie pour une redingote.

Ivan Fédorovitch se réveillait là-dessus, saisi d'épouvante et à deux doigts de l'évanouissement ; une sueur glacée coulait à grosses gouttes de tous ses membres.

Dès qu'il se leva au point du jour, il recourut immédiatement à l'*Art de lire la bonne aventure*, à la fin duquel un éditeur vertueux avait eu soin, dans sa générosité et son désintéressement, d'insérer une clef des songes. Mais il ne s'y trouvait rien qui ressemblât même de loin à un rêve tellement incohérent.

Et pendant ce temps, venait de mûrir dans la tête de la tante une combinaison absolument nouvelle dont vous serez instruits au chapitre suivant...

LE TERRAIN ENSORCELÉ

Histoire vraie, contée par le sacristain de l'église de…

J’en ai assez, ma parole, de vous conter des histoires. Enfin, quelle idée vous faites-vous de votre serviteur ? vrai, cela finit par m’ennuyer : raconte, et raconte encore, et pas moyen de me dérober à vos instances. Eh bien ! soit, écoutez-en une encore, mais je vous jure que ce sera la dernière des dernières.

Oui, on a prétendu tout à l’heure qu’il est au pouvoir de l’homme de damer le pion, comme on dit, à l’esprit impur. Oh ! certes, je veux dire qu’à la réflexion, toutes sortes de cas peuvent se produire en ce bas monde ; seulement, ne venez pas me soutenir pareille chose. Que les puissances diaboliques se mettent en tête de flouer un mortel, elles y parviendront, que Dieu me soit témoin, elles le floueront. Tenez, prenez la peine de méditer l’exemple que voici.

Nous étions trois enfants sous le toit de mon père ; je n’étais à l’époque qu’un jeune idiot de onze ans tout au plus. Ah ! mais non, bien davantage !... Je me rappelle, aussi bien que si le fait se passait à la minute présente, qu’un beau jour, alors que je trottinais à quatre pattes en aboyant à la manière des chiens, mon père me cria, en hochant la tête :

– Ah ! Thomas, Thomas, tu as bientôt l’âge de prendre femme et tu n’as pas plus d’esprit qu’un jeune mulet !

Grand-père vivait encore et – s’il a le hoquet dans l’autre monde, fasse que ce soit sans douleur ! – il était assez solide sur ses jambes...

Ah ! çà, dites donc, à quoi sert de gaspiller de la salive à vous débiter des histoires ? Depuis une heure de temps, l'un de vous fouine dans le poêle en quête d'un tison pour sa pipe, un autre s'est éclipsé de la chambre, Dieu sait pourquoi... Vrai de vrai, que signifie ? Si je vous imposais l'obligation de m'entendre, j'excuserais ces façons, mais enfin, c'est vous-mêmes qui m'avez supplié... Et s'il s'agit de m'écouter, alors faites-le donc pour de bon !

Dès le début du printemps, le père était parti pour la Crimée avec du tabac qu'il cherchait à vendre ; je ne me rappelle plus exactement combien de chariots il avait chargés, deux ou trois. Le tabac rapportait gros à l'époque. Il avait emmené avec lui l'un de mes frères, âgé de trois ans, histoire de lui faire entrer de bonne heure le métier de roulier dans le sang. Il ne restait donc au logis que grand-père, ma mère, moi et deux autres frères. Grand-père avait ensemencé de concombres et pastèques un terrain situé juste au bord de la grand'route et avait transporté ses pénates sous une cabane de feuillage. Il nous avait pris avec lui, nous autres gamins, pour protéger des moineaux et pies ses plantations. On ne peut pas dire que la chose fût pour nous déplaire ; certains jours, nous dévorions tant et tant de concombres, de pastèques, de melons, de raves, d'oignons et de petits pois qu'on aurait dit, Dieu me pardonne, que des coqs y allaient de leurs cocoricos dans nos panses. Et puis, nous y trouvions en outre quelque bénéfice, il y avait un tas de gens à passer par là et l'envie prenait à chacun de se régaler d'une pastèque ou d'un melon, et d'autre part, l'on venait souventes fois des hameaux voisins nous offrir en échange des poules, des œufs, des dindes ; la bonne vie, quoi !

Mais ce qui allait davantage au grand-père, c'est que journellement une bonne cinquantaine de chariots de sauniers longeaient son terrain. Ces gaillards, comme vous le savez, ont vu un peu de tout ; que l'un d'eux se sente en veine de raconter, on n'a plus qu'à tendre l'oreille. Or, le bonhomme aimait ça, autant

que des beignets réjouissent un ventre affamé. Parfois, il lui arrivait de rencontrer des connaissances de longue date – grand-père avait parmi ses relations toute espèce de personnes, – et vous pouvez juger vous-mêmes de ce qui se passe dans une assemblée d'anciens : et patati et patata, te rappelles-tu le jour où ?... te souviens-tu du temps où ?... et tel ou tel fait se produisit quand... Et ils vous ont les yeux humides à se remémorer des choses passées depuis Dieu sait quelles éternités...

Or, une fois – vrai, tenez, je crois y être encore – le soleil commençait déjà à décliner ; grand-père arpentait ses carrés et ôtait des couches de pastèques les branchages dont il les recouvrait de jour, de peur que le soleil ne les rôtît.

– Regarde donc, Ostap, dis-je à mon frère, voici venir des sauniers...

– Des sauniers ?... où ça, demanda grand-père, en marquant d'un signe un melon pansu pour éviter qu'il ne fût dévoré à son insu par nous autres.

Sur la route défilaient en effet six charrettes. En tête s'avançait un saunier dont les moustaches grisonnaient déjà. Il n'était pas comme qui dirait à six pas de nous qu'il s'écria :

– Salut, Maxime ! voilà donc en quel endroit Dieu nous a donné de nous rencontrer !

– Ah ! salut, salut, d'où t'en viens-tu comme ça ? Tiens, mais Bodiatchka est là aussi ? salut, frère, salut !... Que diable, mais ils y sont tous, et Kroutotrychtchenko, et Pétchéritzia, et Kovélik, et Stetzko, salut à tous ! ahahaha ! ohohoho !

Et tous de se donner l'accolade.

On détela les bœufs que l'on mena paître dans les herbages ; les chariots furent rangés au bord de la route, les conducteurs s'assirent en cercle devant la cabane et allumèrent leurs pipes. Mais il s'agissait bien de pipes ! les histoires succédèrent tant et si bien aux bavardages que je doute qu'une seule pipée fût fumée jusqu'au bout. Sur la fin de la collation, grand-père se mit à régaler ses invités de pastèques. Et voilà chacun sa pastèque en main, la dépouillant fort proprement du couteau, car mes gens n'étaient pas tombés de la dernière pluie ; ils avaient roulé leur bosse un peu partout et savaient par conséquent comment on mange en société ; ils n'auraient pas été déplacés même à une table de grand seigneur. La pastèque à nu, ils y perçaient du doigt un petit trou par où ils humaient le suc ; après quoi ils la découpaient en fines tranches qu'ils portaient à la bouche.

– Hé là, vous autres, les mioches, dit le grand-père, qu'est-ce que vous avez à rester là, bouche bée ? Dansez, fils de chien ! Ostap, où as-tu fourré ton chalumeau ? Allez-y d'une cosaque ! Khoma, les poings sur les hanches !... Voilà, comme ça, hei, hop !

J'étais à l'époque un gars remuant. Maudite vieillesse ! fini de gambader de la sorte ; dès le premier entrechat, je ne ferais que trébucher. Assis avec ses sauniers, grand-père nous guignait de l'œil, et soudain je remarquai que ses jambes ne tenaient plus en place, à croire que quelqu'un leur imprimait de petites secousses.

– Regarde donc, Khoma, me dit Ostap, ma tête à couper que le grison va se mettre à danser !

Que vous en semble ? mon frère achevait tout juste de parler que le vieillard ne put résister davantage ; qu'est-ce que vous voulez, l'envie lui prenait de faire le jeune homme en présence des sauniers.

– Hou ! les fils du diable, est-ce comme ça que l'on danse ? Je vais vous le montrer, moi, dit-il en sautant sur pieds, les bras tendus et frappant le sol des talons.

Il n'y a pas à dire, pour ce qui est de la danse il s'y prenait si bien qu'il aurait pu servir de vis-à-vis, même à la femme de l'hetman. Nous lui cédâmes la place et le vieux paillard tournoya à corps perdu à travers tout l'espace uni qui s'étendait entre les plates-bandes de concombres. Au moment précis où il arrivait à la moitié de ce terrain plat, alors qu'il cherchait à s'en donner plus que jamais et à battre un maître entrechat à sa façon, il ne put décoller les pieds, quelque effort qu'il tentât. En voilà une calamité ! Il revint à son point de départ, mais de retour au centre, quelque chose qu'il essayât, absolument pas moyen d'aller plus loin, comme si ses pieds étaient devenus des morceaux de bois.

– Voyez-moi ça, quel endroit diabolique ! regardez-moi ce sortilège de Satan ! c'est lui, bien sûr, l'Hérode, qui s'en mêle, cet ennemi du genre humain !

Oui, mais comment se résoudre à rougir devant les sauniers ? Partant encore une fois de pied ferme, il frétilla des jambes, frappant le sol à coups si menus et si pressés que c'en était un régal pour l'œil ; tant qu'il n'atteignit pas le fameux centre, cela marcha à merveille, mais dès qu'il y fut, rien à faire ! On ne pouvait danser là, et basta !

– Ah ! ce vaurien de Satan, puisse-t-il s'étrangler avec une pastèque pourrie ! Et moi, que n'ai-je crevé en bas âge, fils de chien que je suis, je ne me serais pas couvert d'une telle honte au déclin de mes jours.

Et de fait, quelqu'un éclata de rire derrière lui.

Il se retourna, il n'y avait plus là ni plates-bandes de melons, ni sauniers, rien du tout ! devant comme derrière, à droite aussi bien qu'à gauche, des champs nus s'étalaient à perte de vue.

– Ho ! ho ! en voilà bien d'une autre !

Il clignota des paupières et ma foi, il lui sembla que cet endroit ne lui était pas tellement inconnu : d'un côté s'élevait un bois, derrière lequel surgissait une manière de longue perche qui montait haut vers le ciel. Que diable ! mais c'était ce pigeonnier installé dans le verger du pope ! En face, se dessinait vaguement une masse grise, qui après examen se révéla la grange du scribe communal.

À force de cheminer à l'aventure, grand-père tomba sur un sentier. La lune ne se montrait point ; à sa place, une tache livide transparaissait derrière un nuage.

– Il fera grand vent demain, se dit le bonhomme.

Soudain, il aperçut un peu à l'écart de la sente un petit cierge qui venait de s'allumer sur une tombe.

– Tiens, tiens, dit grand-père qui s'appuya les deux poings sur les hanches pour considérer la chose à son aise.

Le premier cierge s'éteignit, mais un autre s'alluma à quelque distance.

– Un trésor, s'écria le vieillard, je suis prêt à parier n'importe quoi s'il n'y a pas là un trésor !

Et déjà il crachait dans ses mains pour creuser un trou dans la terre quand il lui revint qu'il n'avait ni bêche, ni pioche à sa disposition.

– Hé ! hé, un trésor, qui sait ? peut-être qu'il suffirait d'enlever une motte de gazon pour tomber droit sur le magot, le petit chéri ! Il n'y a rien à faire, il faut que je marque au moins l'endroit, de peur de l'oublier par la suite.

Aussitôt, il ramassa une branche de bonne grosseur évidemment arrachée à quelque arbre par une bourrasque, la ficha sur ce tertre où brillait le cierge et suivit le sentier. À mesure qu'il avançait, les jeunes chênes devinrent plus clairsemés et les contours d'une haie se précisèrent devant les yeux du piéton.

« Mais, bien sûr ! ne l'avais-je pas dit, songea-t-il, que c'était le clos du pope ? Voici maintenant sa haie et d'ici il ne me reste plus qu'une verste à couvrir pour arriver à mes carrés de melons. »

Toutefois, il ne fut au logis qu'assez tard dans la soirée et se refusa à toucher aux boules de pâte frite. Il réveilla mon frère Ostap et se borna à lui demander s'il y avait longtemps que les sauniers s'étaient remis en route et il se blottit sous sa peau de mouton. Mais quand l'idée vint à mon frère de lui demander où donc les diables l'avaient emporté dans la journée, il lui répliqua, en s'emmitouflant davantage :

– Ne me pose pas de question ! pas un mot à ce sujet, Ostap, tu en aurais les cheveux blancs !

Puis il ronfla d'un tel cœur qu'une volée de moineaux qui se préparait à gîter dans nos plantations reprirent leur vol, saisis d'épouvante. Mais il s'agissait bien pour lui de dormir ! impossible de le nier, c'était un astucieux paroissien, Dieu lui fasse paix ! et en toute occasion il savait se défaire des importuns. Il y avait même des fois où il entonnait un tel air qu'il ne vous restait plus qu'à vous mordre les lèvres.

Le lendemain, à peine commençait-il à faire noir dans les champs, le grand-père endossa son surcot, se ceignit d'une écharpe, prit sous l'aisselle une bêche et une pioche, se coiffa du bonnet fourré, but une écuelle de kvass[15] et marcha droit vers le verger du pope. Il dépassa la haie, puis la chênaie avec ses baliveaux ; entre ces arbres, un sentier traçait des méandres avant de déboucher en pleins champs, selon toute apparence, le même sentier que la veille. Le vieux se trouva bientôt dans les terres labourées, exactement à la même place que le jour précédent. Il apercevait bien le pigeonnier pointé vers le ciel, mais pas la grange.

– Non, ce n'est pas l'endroit qu'il faut ; ce doit être par conséquent un peu plus loin ; je dois évidemment pousser du côté de la grange.

Il rebroussa chemin, enfila un autre sentier et découvrit la grange, mais à présent, pas de pigeonnier ! De nouveau il changea de direction pour se rapprocher du pigeonnier en question, mais alors la grange se dérobait à son regard. Comme par un fait exprès, une pluie fine commença à perler sur les guérets. Une fois de plus, le bonhomme fila à toutes jambes vers la grange... et perdit de vue le pigeonnier. Revenait-il de l'autre côté, la grange disparaissait.

– Ah ! maudit Satan, puisses-tu crever avant de voir ta progéniture !

La pluie tombait maintenant à pleins seaux.

Ôtant alors ses bottes, grand-père les enveloppa dans son mouchoir pour éviter qu'elles ne se déformassent sous l'effet de l'humidité et galopa de si belle façon qu'on aurait pu le croire mué en la haquenée de quelque grand prince. Trempé jusqu'aux

---

[15] Boisson à base d'eau et de pain noir fermenté.

os, il se faufila dans notre cabane, se glissa derechef sous sa peau de mouton, grommelant on ne sait quoi entre les dents et gratifiant le diable d'épithètes à ce point énormes que de ma naissance je n'en avais point entendu de pareilles. Je confesse que j'aurais probablement rougi s'il avait fait grand jour.

Dès que j'ouvris les yeux le lendemain, j'aperçus grand-père circulant entre les plates-bandes comme si de rien n'était et couvrant de branchages ses pastèques. À déjeuner, le bonhomme reprit sa loquacité habituelle et pour effrayer mon plus jeune frère, se mit à le menacer de le troquer, lui, au lieu des melons, contre des poules. Après ce repas, il se tailla un sifflet dans un rameau et s'amusa à en jouer quelques airs, puis il nous donna pour nous divertir un melon à triple spire, absolument pareil à un serpent ; un melon turc, disait le vieux. De nos jours, je n'en vois nulle part de cette espèce ; il est vrai qu'il faisait venir de très loin la semence de cette variété.

Vers le soir, quand la nuit tomba, grand-père s'en alla avec sa pioche défoncer le terrain pour une nouvelle plate-bande, destinée aux citrouilles tardives. En passant près de l'endroit ensorcelé, il ne put s'empêcher de grommeler entre les dents : « Maudit endroit ! » se plaça juste au centre, là où il n'avait pu danser l'avant-veille et y donna un furieux coup de pioche. À l'instant même, il se retrouva dans le même champ qu'auparavant, avec la perche du pigeonnier dressée vers le ciel, d'un côté, et de l'autre la grange.

– Eh bien ! c'est heureux que j'aie eu l'idée d'emporter une pioche. Voici maintenant le sentier, et voilà plus loin la tombe, et gisant sur le tertre la branche que j'y avais fichée ; eh oui, et le petit cierge s'est allumé ! Le tout maintenant est d'éviter les bévues.

Il se porta rapidement en avant à pas de loup, la pioche brandie à bout de bras, comme s'il se préparait à en régaler un

verrat égaré dans ses plantations, et s'arrêta devant la tombe. Le cierge s'éteignit ; il y avait sur le tertre une pierre enfouie sous de hautes herbes.

« Cette pierre est à enlever, se dit grand-père », et il se mit en devoir de creuser une fosse tout autour.

La damnée roche était de taille ; cependant il réussit en s'appuyant solidement des pieds sur le sol à la décoller de terre.

– Badaboum ! fit la pierre en roulant dans une combe.

– Tu n'as que ce que tu mérites, dit grand-père, maintenant ça va marcher rondement.

Sur ce, il s'accorda un instant de relâche, tira de sa poche un cornet, versa du tabac dans sa paume et déjà il levait la prise vers ses narines lorsque...

– *Atchoum !...*

Quelqu'un éternua juste au-dessus de sa tête avec une telle violence que des troncs d'arbres fléchirent aux alentours et que la figure du bonhomme fut éclaboussée de tabac.

– Tu devrais au moins te tourner de côté quand l'envie te prend d'éternuer, dit grand-père en s'essuyant les yeux.

Mais il eut beau regarder derrière lui, il était seul.

– Eh bien ! le diable n'aime pas le tabac, à ce que je vois, dit-il en fourrant le cornet dans son sein, après quoi il s'arma de la pioche. Quel idiot quand même ! car le nez de son aïeul ni de son père n'en a jamais humé d'aussi bon.

Il se mit à creuser et, comme la terre était molle, l'outil s'enfonçait de lui-même ; soudain, il tinta contre un objet dur et quand le vieux eu déblayé tout autour, il aperçut une marmite.

– Aha ! mon chéri, c'est donc là que tu es ? s'écria le grand-père, en passant par-dessous le bout de sa pioche.

– Aha ! mon chéri, c'est donc là que tu es ? piailla un bec d'oiseau qui s'escrimait sur le couvercle.

– Aha ! mon chéri, c'est donc là que tu es ? bêla une tête de mouton perchée au haut d'un arbre.

– Aha ! mon chéri, c'est donc là que tu es ? grogna un ours dont la gueule venait de surgir derrière un gros tronc.

Grand-père frissonna de la tête aux pieds.

– Mais c'est dangereux de parler ici ! dit-il entre les dents.

– Mais c'est dangereux de parler ici ! piailla le bec d'oiseau.

– Mais c'est dangereux de parler ici ! bêla cette tête de mouton.

– Mais c'est dangereux de parler ici ! grogna l'ours.

– Hum ! fit grand-père, effrayé du son de sa propre voix.

– Hum ! piailla le bec d'oiseau.

– Hum ! bêla la tête de mouton.

– Hum ! grogna l'ours.

Le vieillard tourna les talons. Seigneur Dieu, quelle nuit ! pas une étoile, et de lune encore moins ! Tout autour, rien que des précipices ; juste à ses pieds, une pente à pic et sans fond. Au-dessus de sa tête, s'érigeait de biais une montagne qui paraissait à deux doigts de s'écrouler sur lui et il eut l'impression que derrière cette masse une gueule immonde clignait de l'œil... brrr ! avec un nez énorme comme un soufflet de forge, et des narines telles, que dans chacune on aurait pu sans peine entonner un seau d'eau ; des lèvres, ma parole, semblables à des embauchoirs de bottes, des yeux rouges saillant hors des orbites et, par-dessus le marché, ce monstre tirait la langue et faisait des grimaces.

– Diable soit de toi ! dit grand-père, abandonnant la marmite, tiens, voilà ton trésor !..., Ah ! cette ignoble gueule !

Déjà il allait prendre ses jambes à son cou, mais il jeta un regard en arrière et découvrit que toutes choses avaient repris leur état normal.

– Ce sont tout bêtement les puissances infernales qui cherchent à m'épouvanter !

Il s'attela de plus belle à la marmite, mais Dieu, comme elle était pesante ! que faire ?... il n'allait quand même pas la laisser là ! Alors, il banda toutes ses forces et crocha dedans à deux mains.

– Or çà ! un bon coup de collier, puis un autre !... allons-y encore, un, deux, trois !

La marmite était complètement dégagée.

– Ouf ! maintenant une prise ne serait pas pour me déplaire...

Il sortit son cornet, mais avant de se verser du tabac, il prit soin de regarder de tous côtés pour se rendre compte s'il n'y avait point par là quelque intrus. Il lui sembla être seul ; néanmoins, il crut voir qu'une grosse souche s'enflait, se gonflait, qu'il lui poussait des oreilles, que ses yeux rouges s'écarquillaient, ses narines se dilataient, son nez se plissait, comme si la souche était prise d'une mortelle envie d'éternuer.

« Eh bien ! non, je ne priserai pas, songea grand-père en rentrant son cornet, Satan m'enverrait encore tout le tabac dans les yeux… »

Il s'empara de la marmite et détala à perdre haleine, ce qui ne l'empêcha pas de sentir que quelqu'un, lancé à ses trousses, lui chatouillait les talons à coups de houssine. Il se contentait de hurler : « Aïe ! aïe ! » et jouait sans cesse des jambes tant qu'il pouvait ; ce fut seulement à la hauteur du clos du pope qu'il s'arrêta un instant pour souffler.

« Qu'est donc devenu grand-père ? » nous demandions-nous après l'avoir attendu trois bonnes heures. Notre mère était déjà arrivée de la ferme depuis longtemps, nous apportant un chaudron de beignets brûlants. Mais toujours pas de grand-père ! Nous nous assîmes pour souper sans lui. Après le repas, la mère échauda le chaudron et chercha des yeux un endroit où elle pourrait bien vider l'eau de vaisselle, mais partout autour d'elle il n'y avait que des plates-bandes cultivées. Soudain elle aperçut une tine qui s'en venait tout droit sur elle. Il commençait déjà à faire sombre ; probablement, l'un des gamins se dissimulait, histoire de rire, derrière cet ustensile dont il guidait la marche.

« Cette tine tombe à propos, se dit-elle, je vais y vider mon chaudron », et vlan ! elle y flanqua l'eau bouillante.

– Aïe ! hurla une voix de basse-taille.

Et grand-père parut à nos yeux ébahis. Qui donc aurait pu le deviner ? Tous, je vous jure, nous croyions voir ramper vers nous une grande tine. Je l'avoue, bien que ce fût peu charitable de notre part, nous trouvâmes fort drôle la caboche de grand-père, ruisselante d'eau de vaisselle et toute pavoisée d'écorces de pastèques et de melons.

– Voyez donc cette femelle du diable, dit le vieux, en s'essuyant du pan de son caftan, elle m'a ébouillanté comme un cochon à la veille de Noël... Mais à présent, les mioches, vous aurez de quoi vous payer des craquelins, et vous vous pavanerez, fils de chiens, en surcots de drap d'or.

Regardez voir, non mais regardez voir un peu ce que je vous rapporte...

Là-dessus, il souleva le couvercle de la marmite.

Eh bien ! à votre idée, que pensez-vous qu'elle contînt ?... Ma foi, direz-vous, après avoir bien réfléchi, de... hein ?... de l'or, n'est-ce pas ? Voilà justement le plus joli, ce n'était pas de l'or : des ordures, de la saloperie... je rougirais de dire ce que c'était. Grand-père cracha, lança la marmite à tous les diables et alla se rincer les mains.

À dater de ce jour, il nous adjura de ne jamais ajouter foi au démon :

– Et ne vous avisez pas d'avoir confiance en lui, nous répétait-il souvent, car le moindre mot qui lui sort de la bouche, à cet ennemi du Seigneur Christ, c'est un gros mensonge ; il n'y a pas en lui pour un liard de vérité, le fils de chien !

Et dès qu'il arrivait au vieillard d'entendre quelque bruit ou mouvement suspect, il disait :

– Allons-y, les gars, faisons un signe de croix ; comme ça, voilà comme il faut le traiter ; signons-nous encore, et pour de bon !

Et nos signes de croix de se multiplier. Quant à ce lieu maudit où l'on ne pouvait danser, il l'entoura d'une haie et il nous y faisait jeter ce qui ne servait plus à rien, outre toutes les mauvaises herbes et saletés que nous ramassions en préparant les plates-bandes.

Voilà de quelle manière les puissances impures se jouent des humains. Je connais parfaitement ce bout de terrain ; quelque temps après, les Cosaques du voisinage l'affermèrent pour y faire pousser des pastèques et des melons. La terre y est de première qualité, et donne toujours une récolte merveilleuse. Mais cet endroit ensorcelé n'a jamais produit rien qui vaille. On a beau l'ensemencer comme il se doit, il y pousse des choses dont il est absolument impossible de définir l'espèce ; les pastèques n'y ont pas figure de pastèques, les concombres n'y ressemblent pas à d'honnêtes concombres, les citrouilles y sont tout ce qu'on veut, sauf des citrouilles. Bref, le diable seul serait à même de dire ce que c'est.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Octobre 2009
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Yves, Jean-Marc, MichelB, PatriceC, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.